UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00016465 7

26
384
I

THÉATRE POSTHUME

DE

M.-J. DE CHÉNIER.

C. Fillon

THÉATRE POSTHUME

DE

M.-J. DE CHÉNIER,

PRÉCÉDÉ

DE CONSIDÉRATIONS

SUR

LA LIBERTÉ DU THÉATRE EN FRANCE.

IMPRIMERIE DE BAUDOUIN FILS.

PARIS,

FOULON ET C°, LIBRAIRES, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS, N° 3.
BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES, RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

1818.

LIBRARY
JAN 28 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2207
C34
V.3

DE

LA LIBERTÉ DU THÉATRE EN FRANCE.

I. Ceux qui pensent, et qui savent exprimer leurs pensées, sont les plus redoutables ennemis de la tyrannie et du fanatisme, ces deux grands fléaux du monde. L'imprimerie doit détruire, à la longue, la foule innombrable des préjugés. Grace à cette découverte, la plus importante de toutes, on ne verra plus l'esprit humain rétrograder, et des siècles de barbarie succéder aux siècles de lumières. En vain ceux qui sont intéressés à tromper les peuples, voudraient maintenant ralentir la communication des idées. La persécution contre les livres ne fait qu'irriter le génie. Elle ne saurait empêcher, ni même retarder les révolutions qui s'opèreront, de siècle en siècle, dans l'esprit

général; et les persécuteurs ne réussiront qu'à se rendre odieux, en troublant, il est vrai, le repos des écrivains illustres, mais en augmentant leur célébrité.

II. Cependant, lorsqu'un gouvernement s'efforce, quoique infructueusement, de gêner, de quelque manière que ce soit, le commerce des pensées, on peut en conclure, sans hésiter, que la nation soumise à ce gouvernement ne connaît aucune liberté. Lorsque cette nation, lasse d'être avilie, veut ressaisir des droits imprescriptibles, elle doit commencer par secouer ces entraves ridicules qu'on donne à l'esprit des citoyens. Alors il devient permis de publier ses pensées sous toutes les formes possibles. Il ne faut pas s'imaginer qu'on pense librement chez une nation où le théâtre est encore soumis à des lois arbitraires, tandis que la presse est libre; et ce n'est pas à la fin du dix-huitième siècle, que des Français peuvent contester l'extrême importance du théâtre.

III. Les mœurs d'une nation forment d'abord l'esprit de ses ouvrages dramatiques. Bientôt ses ouvrages dramatiques forment son esprit. L'influence du théâtre sur les mœurs n'a pas besoin d'être prouvée, puisqu'elle est indispensable. L'amour-propre, mobile de toutes les actions

humaines, principe des bonnes et mauvaises qualités chez tous les hommes, les rend peu disposés à profiter de l'instruction directe. Mais, dans une belle pièce de théâtre, le plaisir amène le spectateur à l'instruction sans qu'il s'en aperçoive, ou qu'il y puisse résister. L'homme est essentiellement sensible. Le poète dramatique, en peignant les passions, dirige celles du spectateur. Un sourire, qui nous échappe en écoutant une pièce comique, ou, dans l'éloquente tragédie, des pleurs que nous sentons couler de nos yeux, suffisent pour nous faire sentir une vérité que l'auteur d'un traité de morale nous aurait longuement démontrée. Ajoutez que notre sensibilité, et même nos lumières, sont infiniment augmentées par celles de nos semblables qui nous environnent. Un livre dispersé dans les cabinets parvient à faire lentement une multitude d'impressions différentes, mais isolées, mais presque toujours exemptes d'enthousiasme. La sensation que fait éprouver, à deux mille personnes rassemblées au Théâtre-Français, la représentation d'un excellent ouvrage dramatique, est rapide, ardente, unanime. Elle se renouvelle vingt fois par an dans toutes les villes de France, dans toutes les capitales de l'Europe; et, quand l'ouvrage est imprimé, il unit à ce grand effet, qui lui est particulier, le seul effet que peut produire un bon ouvrage d'un autre genre.

IV. Un gouvernement équitable encouragerait tout ce qui peut corriger les mœurs publiques. Un gouvernement éclairé concevrait que plus les hommes seront instruits, plus ils tendront à l'égalité politique, seule base solide d'une constitution. Un gouvernement ami des hommes voudrait le bonheur de chaque citoyen, et l'éclat de la société entière. Mais le bonheur de chaque citoyen dépend de l'égalité politique de tous les citoyens ; et plus chaque citoyen est heureux dans son intérieur, plus la société entière est puissante et respectable au-dehors. Tout dépend donc, pour une nation, de la masse de ses lumières. Le gouvernement est donc coupable envers une nation quand il gêne la publication de la pensée en tout ce qui ne nuit point au droit des citoyens. Or, comme ce droit des citoyens est essentiellement égal pour tous, il est très-évident que les différentes manières de publier sa pensée doivent être également libres. Il doit donc être permis de représenter ce qu'il est permis d'imprimer : il ne peut être nuisible de faire réciter ce qu'il est utile d'écrire.

V. Sous la régence d'Anne d'Autriche, et dans la jeunesse du roi Louis XIV, la nation française commençait à s'instruire en écoutant à son théâtre les scènes admirables de P. Corneille, et les excellentes comédies de Molière. Ces deux

poètes lui apprenaient à penser, tandis que ses plus éloquens prosateurs bornaient encore tout leur génie à défendre Jansénius, ou à flatter en chaire les princes morts et les princes vivans. Mais, quand on s'aperçut de cette route nouvelle que la raison se frayait en France, on résolut de la lui fermer. Plus nos poètes dramatiques avaient illustré la nation chez l'étranger, plus on sut les avilir ; et plus leur art parut propre à former des hommes libres, plus on crut devoir rendre esclaves tous ceux qui le cultivaient. Ce n'est donc point assez d'avoir composé en France une pièce de théâtre; ce n'est point assez d'avoir à essuyer les intrigues, les cabales, les dégoûts sans nombre inséparables de la carrière dramatique; ce n'est point assez d'avoir à supporter les tracasseries les plus étranges, les rivalités les plus humiliantes. Pour faire représenter une pièce, il faut monter d'échelon en échelon: de M. le censeur royal, à M. le lieutenant-général de police, quelquefois à M. le ministre de Paris, quelquefois à M. le magistrat de la librairie, quelquefois à M. le garde-des-sceaux : voilà pour la ville. Veut-on faire représenter sa pièce à la cour? C'est une autre échelle à monter : il faut s'adresser à M. l'intendant des plaisirs, dits menus, et de M. l'intendant des plaisirs, dits menus, à M. le premier gentilhomme de la chambre en exercice. Tous ces messieurs ont leur coin de magistrature, leur

droit d'inspection sur les pièces de théâtre, leur privilége; car où n'y en a-t-il pas en France? Il est bien vrai qu'une pièce peut être représentée à Paris et à la cour, quand il est avéré qu'elle ne contrarie aucune opinion particulière d'aucun des arbitres; mais on doit sentir, en récompense, que rien n'est moins possible, quand la pièce n'est pas tout-à-fait insignifiante.

VI. On a établi des censeurs, agens subalternes du gouvernement, qui recherchent, avec un soin scrupuleux, dans les pièces de théâtre, ce qui pourrait choquer la tyrannie et combattre les préjugés qu'il lui convient d'entretenir. Tout ce qui est dépourvu de sens est approuvé par ces messieurs; les adulations basses et rampantes sont protégées; les farces même les plus indécentes sont représentées sans obstacle; les vérités fortes et hardies sont impitoyablement proscrites. La mission des censeurs est de faire la guerre à la raison, à la liberté; sans talens et sans génie, leur devoir est d'énerver le génie et les talens; ce sont des eunuques qui n'ont plus qu'un seul plaisir, celui de faire d'autres eunuques.

VII. Du moins si l'on connaissait des lois établies qu'il ne fût pas permis de transgresser, s'il y avait des bornes marquées au-delà desquelles le génie ne

pourrait plus avancer impunément, si l'on savait bien précisément jusqu'à quel point la raison est tolérée en France, quelque circonscrit que fût le cercle des idées, en rougissant de l'avilissement où la nation est plongée, en gémissant sur la tyrannie qui nous environne, nous pourrions tenter de nous y soumettre; mais tout est arbitraire, tout suit la volonté d'un garde-des-sceaux, d'un lieutenant-général de police, ou même d'un censeur. C'est du caractère particulier, c'est du degré de lumières, c'est du caprice de quelques hommes que dépend la permission de représenter une pièce de théâtre. Crébillon, déclarant à l'auteur de Mahomet qu'il lui était impossible d'approuver cette pièce, Crébillon suffit pour suspendre, pendant plusieurs années, la représentation du chef-d'œuvre. Il faut obtenir le suffrage d'un souverain pontife, moins scrupuleux parce qu'il était plus éclairé; il faut contrebalancer le refus d'un rival timide et jaloux, en trouvant un censeur raisonnable; il faut vaincre la froide obstination d'un prêtre octogénaire et de quelques autres ministres, à peine capables de comprendre cette profonde tragédie.

VIII. Quand la comédie du Tartufe, écrite soixante ans auparavant, fit marcher la nation vers la vérité, d'une manière aussi forte et plus directe, Molière, déchiré, calomnié par la cabale des prêtres,

Molière, insulté en pleine église par Bourdaloue, Molière, en insérant dans sa pièce un panégyrique de Louis XIV, sut intéresser l'orgueil de ce prince et s'assurer de son appui. Ce despote, jeune alors, aidé d'un esprit droit et d'une forte volonté, donna pour un moment, au théâtre d'un peuple asservi, un peu de cette liberté qui caractérise le théâtre des nations gouvernées par elles-mêmes. Il aida Molière à triompher de ses ennemis, et cette admirable comédie fut représentée. Elle ne l'aurait pas été, je pense, en des temps postérieurs au règne de Louis XIV; elle éprouverait de grandes difficultés dans ce moment-ci. Louis XIV, lui-même, n'aurait pas toujours été si favorable à Molière. Lorsque, dans ses dernières années, affaibli par l'âge et par les chagrins, lassé d'une puissance arbitraire exercée pendant plus d'un demi-siècle, il traînait les restes de sa vie entre son confesseur jésuite et sa maîtresse janséniste, il n'est pas probable qu'il eût pris plaisir à voir tourner en ridicule les charlatans de dévotion; et leurs cris auraient infailliblement étouffé, près du vieux monarque, les reclamations du philosophe.

IX. Ainsi, tout variait en France sous le despotisme aristocratique dont nous voulons secouer le joug; ainsi, la loi d'hier n'était plus celle d'aujourd'hui, et celle d'aujourd'hui se voyait le len-

demain remplacée par une autre; ainsi, le moindre ami du prince, un valet de chambre, une courtisane en faveur, la maîtresse d'un ministre ou d'un premier commis, persécutaient insolemment la philosophie, ou la protégeaient plus insolemment. On a vu Voltaire, luttant à chaque nouveau chef-d'œuvre contre la foule des envieux et des fanatiques, forcé de ménager des courtisans qu'il méprisait, déplorant la pusillanimité de ses concitoyens, disant la vérité par vocation, par besoin, par enthousiasme pour elle, se rétractant, se reniant lui-même, pour échapper à la persécution; admiré sans doute, mais dénigré, mais haï, mais enfermé deux fois dans les cachots de la Bastille, exilé, contraint de vivre éloigné de sa patrie, osant à peine venir expirer dans cette ville qui se glorifie de l'avoir vu naître, jouissant des honneurs d'un triomphe, et trouvant à peine un tombeau; avant ce dernier opprobre, poursuivi pendant trente années, jusqu'au pied du mont Jura, par des mandemens et des réquisitoires, flattant sans cesse et les flatteurs et les maîtresses du feu roi, et laissant à la postérité, avec un exemple de force, un exemple de faiblesse qui déposera moins contre lui que contre son siècle, indigne encore, à bien des égards, d'être éclairé par un si grand homme.

X. Et que n'eût-il pas fait dans des circonstances

plus heureuses? Quel essor n'eût pas pris son génie? Quelle importance n'eût point acquise la tragédie dans notre siècle, si des obstacles puérils n'eussent point arrêté la marche de Voltaire? Il a parfaitement connu la majesté de ce beau genre de poésie. Dans Mérope et dans Oreste il a transporté sur notre scène l'austère simplicité de la scène grecque. Dans Mahomet et dans Alzire il a su déployer, avec une énergie jusques-là inconnue aux Français, cet amour de l'humanité, cette haine du fanatisme, cette passion pour la tolérance qui font aimer ses beaux ouvrages autant qu'on les admire. Combien il aurait donné de plus grandes leçons, s'il n'eût pas été forcé d'affaiblir ou de voiler ses intentions en présentant sur la scène des mœurs étrangères et des faits inventés! Quelle carrière immense ce redoutable ennemi de la superstition aurait vu s'ouvrir devant ses pas, en jetant les yeux sur l'histoire moderne! Là, tous les grands préjugés s'offrent à combattre. De quels traits de feu n'eût-il pas su peindre les usurpations et les fureurs du sacerdoce, l'établissement de l'inquisition, les forfaits d'un Alexandre VI, les guerres longues et sanglantes que le fanatisme allumait tour à tour dans tous les coins de l'Europe, les millions d'hommes égorgés pour des querelles théologiques; et, malgré tant d'atrocités, les peuples courbant toujours la tête sous un

joug imbécille et cruel que leur sang avait tant de fois rougi!

XI. Il n'aurait point sans doute (je suppose toujours des temps plus heureux), il n'aurait point dégradé la tragédie nationale en la consacrant, comme a fait un homme médiocre, à des aventures sans importance, à des fanfaronades militaires, à des flatteries serviles, flétrissantes pour l'auteur qui ose les risquer et pour l'auditoire qui peut les souffrir. Voltaire, poète, historien et philosophe, était vraiment digne de créer parmi nous une scène nationale. On peut lui reprocher d'avoir médiocrement aimé la liberté; on peut lui reprocher même d'avoir souvent déifié les tyrans et la tyrannie. Mais les grands hommes sont ceux qui ont moins de préjugés que le vulgaire. En faisant marcher l'esprit de son siècle, Voltaire dépendait lui-même de cet esprit, ou peut-être il a cru qu'il devait subir un joug pour qu'on lui permît d'en briser un autre. S'il avait vu autour de lui se former une puissance publique, il aurait écrit avec plus de hardiesse et de profondeur sur les matières politiques. Dans les circonstances où nous sommes, l'autorité arbitraire n'aurait point eu d'adversaire plus intrépide. Il aurait compris que la tyrannie est mille fois plus dangereuse que le fanatisme. Le fanatisme, sans la tyrannie, ne saurait avoir aucune

puissance. Avec de l'argent et des soldats la tyrannie est toujours toute puissante.

XII. Echauffé, dès mon enfance, par les écrits des grands hommes, pénétré des vérités sublimes qu'ils ont exprimées avec tant d'énergie, passionné pour l'indépendance et révolté contre toute espèce de tyrannie; mais, par une suite de ce caractère, me sentant très-incapable de parvenir à la faveur sous un gouvernement arbitraire, je m'étais livré de bonne heure à la philosophie et aux belles-lettres. J'avais compris que, dans un état où l'intrigue dispose de toutes les places, un bon livre, c'est-à-dire un livre utile, devient la seule action publique permise à un citoyen qui ne veut point descendre à des démarches humiliantes. Entraîné vers la tragédie, non-seulement par un penchant irrésistible, mais par un choix médité, par une persuasion intime que nulle espèce d'ouvrage ne peut avoir autant d'influence sur l'esprit public, j'avais conçu le projet d'introduire sur la scène française les époques célèbres de l'histoire moderne, et particulièrement de l'histoire nationale; d'attacher à des passions, à des événemens tragiques un grand intérêt politique, un grand but moral. La tragédie est plus philosophique et plus instructive que l'histoire, écrivait jadis Aristote. J'avais cru qu'on pouvait rendre notre théâtre plus sévère encore que celui d'Athènes;

j'avais cru qu'on pouvait chasser de la tragédie ce fatras d'idées mythologiques et de fables monstrueuses toujours respectées dans les anciens poètes; j'avais cru enfin qu'en joignant à la gravité, à la profondeur des mœurs de Tacite l'éloquence harmonieuse, noble et pathétique des vers de Sophocle, un talent supérieur au mien pourrait faire dire un jour à tous les gens raisonnables ce qu'Aristote écrivait il y a près de trois mille ans.

XIII. J'ai du moins saisi la seule gloire où il m'était permis d'aspirer, celle d'ouvrir la route et de composer le premier une tragédie vraiment nationale. Je dis le premier, car tout le monde doit sentir que des romans en dialogues sur des faits très-peu importans, ou traités avec l'esprit de la servitude, ne sauraient s'appeler des *tragédies nationales;* et les personnes un peu lettrées n'ignorent pas qu'on avait fait, il y a plus d'un siècle, des tentatives en ce genre. J'ai choisi, pour mon coup d'essai, le sujet, j'ose le dire, le plus tragique de l'histoire moderne, la Saint-Barthélemi. Nul autre ne pouvait offrir peut-être une aussi forte peinture de la tyrannie jointe au fanatisme. J'ai tâché de représenter fidèlement le caractère irrésolu, timide et cruel du roi Charles IX, la politique sombre et perfide de Catherine de Médicis, l'orgueil et l'ambition du duc de Guise, ce même orgueil, cette

même ambition masquée, dans le cardinal de Lorraine, d'un zèle hypocrite pour la religion catholique. J'ai opposé à cette cour de conspirateurs la fière et intrépide loyauté de l'amiral de Coligni, la noble candeur de son élève, le jeune roi de Navarre, depuis notre bon roi Henri IV, et le grand sens du chancelier de l'Hôpital, ce ministre ami des lois et de la tolérance. Que le public me permette de l'entretenir un moment, non pas précisément de cet ouvrage qui n'a pas encore été soumis à son jugement, mais des difficultés qu'il a fait naître à plusieurs lectures, et des prétendus inconvéniens que quelques gens ont trouvés à sa représentation. Mes lecteurs voudront bien remarquer qu'en répondant aux objections faites contre cette tragédie, j'aurai répondu à toutes celles qu'on pourrait faire contre les tragédies politiques et nationales. Elles demandent à être traitées avec cette liberté austère et impartiale, avec cette haine des abus, avec ce mépris des préjugés qui distingue un poète et un historien philosophe. S'il se trouve, et certainement il s'en trouvera parmi ceux qui jetteront un coup-d'œil sur cet écrit, s'il se trouve des personnes bien convaincues que ce genre d'ouvrages ne serait pas moins utile qu'il serait intéressant pour la nation; s'il se trouve, et certainement il s'en trouvera, des personnes étonnées de la puérilité des objections que je m'apprête à réfuter, je les prie d'observer que

ces objections m'ont surpris plus qu'un autre ; et je les prie encore de vouloir bien se joindre à moi, d'unir sur ce point leur voix à la mienne, et d'employer, pour soutenir la raison, un peu du zèle et de l'ardeur qui n'ont cessé d'animer ceux qui font profession de la combattre.

XIV. Est-il possible de représenter sur le théâtre un roi de France tout à la fois homicide et parjure, un roi de France qui verse le sang de ses sujets ? Ne serait-ce pas au moins très-indécent ? Voilà la première objection. Que veut-elle dire ? A qui craint-on de manquer de respect ? Sont-ce des courtisans de Charles IX qui parlent ? Est-ce bien sous le règne d'un prince équitable, d'un prince qui a senti lui-même le besoin de limiter son pouvoir, qu'on peut trouver de l'indécence à faire justice d'un tyran, deux siècles après sa mort ? L'indécence serait de calomnier un Charlemagne, un Louis IX, un Louis XII, un Henri IV. Mais quand un roi de vingt-deux ans a pu commettre le plus grand crime dont l'histoire du monde fasse mention, celui d'un roi qui conspire contre son peuple, l'indécence est, sans contredit, à penser un seul moment qu'une nation, victime de sa rage, lui doit encore des égards, et qu'un citoyen de cette nation ne peut la venger après deux siècles écoulés, en livrant sur

le théâtre la mémoire de ce monstre à l'exécration publique.

XV. N'est-il pas indécent de représenter des prêtres chrétiens sur le théâtre? N'est-ce pas un moyen sûr de nuire à la religion, surtout si l'on fait parler ceux qui ont mérité la haine publique? Telle est la seconde objection. C'est à peu près celle que les dévots faisaient autrefois contre la comédie du Tartuffe. Ainsi les charlatans, qui trompent les peuples, font toujours semblant de confondre la cause des hommes et la cause de Dieu. Mais leur fausse dialectique ne séduit plus personne. Non, sans doute, un ouvrage où le fanatisme est peint des couleurs les plus noires, c'est-à-dire de ses véritables couleurs, non sans doute, un ouvrage où la tolérance est prêchée sans cesse, ne saurait nuire à la religion, à moins que la religion ne soit essentiellement fanatique, et prodigue du sang des hommes. Si cela était, ceux qui voudraient l'abolir seraient les bienfaiteurs de l'humanité. Mais cela n'est pas. Les jours sont venus où la religion s'épure et s'identifie, pour ainsi dire, avec la morale. On sait qu'il ne faut point accuser Dieu des fautes de ses ministres; et l'on sait qu'un ministre de Dieu peut être coupable. Le prêtre convaincu d'un crime est puni comme un autre homme, et les priviléges de l'Église doivent être anéantis au théâtre comme

ailleurs, par la raison, maintenant connue, qu'un privilége est une chose absurde.

XVI. On m'a fait une troisième objection qui me serait bien plus sensible si elle n'était parfaitement ridicule, et peut-être indigne de la réponse sérieuse que je vais y faire. « Vous voulez compo-
» ser des tragédies nationales; et pour coup d'essai
» vous choisissez dans l'Histoire de France un fait
» qui est l'opprobre de la nation; vous voulez re-
» tracer à vos concitoyens une époque flétrissante
» pour eux, et qui devrait être à jamais effacée du
» souvenir des hommes ». Courtisans patriotes, vous croyez donc que le massacre de la Saint-Barthélemi est l'opprobre de la nation! J'admets pour un moment cette proposition que je vais bientôt vous nier. Vous ne pensez pas du moins qu'un crime exécuté en 1572 puisse flétrir la nation française en 1789. Quand les Danois, assemblés par représentans en 1660, déférèrent à leur roi l'autorité la plus illimitée, certainement ils se couvrirent d'opprobre aux yeux de tous les peuples qui avaient alors quelque idée du droit politique; mais si les Danois aujourd'hui se rappelaient qu'ils sont des hommes, et qu'il ne convient pas à des hommes d'obéir au caprice d'un seul, vous ne pensez pas que l'ignominie de leurs ancêtres pèserait encore sur eux. L'opprobre n'est pas plus héréditaire que

la gloire. L'un et l'autre ne sont pas plus héréditaires chez les nations que chez les individus; et la honte des Danois en 1660 ne subsisterait plus pour leur postérité, devenue libre, comme le contrat des Danois en 1660 ne saurait lier leur postérité.

XVII. Il en est ainsi des Français. En supposant que le massacre de la Saint-Barthélemi soit le crime de la nation, les Français de ce temps-là sont flétris; mais non ceux d'aujourd'hui, qui n'étaient pas nés encore. En vous accordant (ce qui n'est point mon avis) qu'un écrivain philosophe doit quelquefois dissimuler sa pensée par respect pour sa nation, vous conviendrez du moins qu'il doit ce respect seulement à la génération qui existe; et qu'il ne doit que la vérité aux générations qui ne sont plus. Cet esprit de fanatisme et d'intolérance, qui a causé nos guerres civiles du seizième siècle, s'est beaucoup affaibli parmi nous; mais quand il subsisterait dans toute sa force, quand il serait encore l'esprit général, quand les partisans effrénés du dogme auraient conservé sur la nation cette influence qu'ils ont perdue, serait-ce en effet respecter la nation que de la tromper? Serait-ce lui manquer de respect que de l'éclairer? Quel homme aurait le mieux mérité de ses concitoyens, celui qui dans des écrits timides caresserait leurs préjugés, ou celui qui risquerait de leur déplaire, en disant tout haut

des vérités énergiques? Un bon citoyen ne doit-il pas traiter sa nation comme un véritable ami traite son ami? N'est-ce pas servir son ami que de le désabuser d'une erreur funeste? Et ne vaut-il pas mieux servir son ami que de le flatter?

XVIII. Vous voyez donc bien, qu'en retraçant un événement du seizième siècle, je n'ai fait que ce que fait un historien. Vous voyez bien que j'ai tout au plus accusé la nation française du seizième siècle, et non pas la nation française actuelle, à qui seule je dois obéissance et respect. Vous voyez encore que si j'avais attaqué les erreurs de la nation française actuelle, bien loin de lui manquer de respect, j'aurais fait le devoir d'un bon citoyen. Par conséquent il est démontré que votre objection est absurde à tous égards. Mais pour surabondance de droit, je vous nie maintenant ce que j'ai pu vous accorder tout à l'heure. Le massacre de la Saint-Barthélemi n'est point le crime de la nation; c'est le crime d'un de vos rois, et il ne faut point confondre vos rois avec la patrie, malgré les maximes d'esclave qu'on vous débite à vos théâtres, dans vos prétendues pièces nationales. C'est le crime de Charles IX, de sa mère, du duc de Guise, du cardinal de Lorraine; c'est le crime de la cour; c'est le crime du gouvernement; comme la révocation de l'édit de Nantes, les massacres des Cévennes, et

pour ne pas faire une énumération trop longue, comme tous les malheurs qui ont affligé, durant quatorze siècles, cette grande et superbe nation, écrasée de règne en règne, et de ministre en ministre; mais qui est fatiguée de la servitude, et qui sent enfin sa dignité.

XIX. Il n'est pas vrai que ces événemens désastreux doivent être effacés du souvenir des hommes. Cette pensée fausse n'est digne que d'un rhéteur pusillanime. Ils doivent y vivre à jamais, au contraire, pour leur inspirer sans cesse une nouvelle horreur, pour armer sans cesse le genre humain contre des fléaux dont le germe est toujours subsistant, quoique souvent il soit caché. Les fanatiques assurent qu'il n'y a plus de fanatisme; les tyrans, qu'il n'y a plus de tyrannie; et la foule des gens à préjugés ne cesse de crier que les préjugés n'existent plus. Quand tous ces mensonges seraient autant de vérités, les tragédies d'un peuple libre, d'un peuple éclairé, devraient toujours avoir un but moral et politique; et les principes de la morale et de la politique ne sauraient changer. Il faudrait toujours, à ne considérer même que la perfection de l'art, représenter sur la scène ces grands événemens tragiques, ces grandes époques de l'histoire qui intéressent tous les citoyens; et non plus ces intrigues amoureuses qui n'intéres-

sent que des femmes; non plus ces passions si fades, éternel aliment de cent tragédies qui se répètent sans cesse, et qui se ressemblent toutes par la mollesse et l'absence d'idées. Poètes tragiques français, lisez, relisez Sophocle et Tacite; connaissez bien le siècle où le sort vous a placés; et songez, en observant le peuple nouveau qui vous environne, qu'il est temps d'écrire pour des hommes, et que les enfans ne sont plus.

XX. O Racine! poète sublime et naïf dans Athalie, austère dans Britannicus, partout sensible et touchant, partout correct, élégant, harmonieux, loin de moi l'esprit des barbares qui méconnaissent tes admirables beautés! Certes, malgré tes défauts, qui sont ceux de ton siècle, et que tes grands talens peut-être ont rendus plus contagieux, je vois et je révère en toi le génie le plus parfait qui ait illustré les arts de l'Europe. Mais fallait-il abaisser ce génie au rôle de complaisant de cour? Fallait-il ambitionner des succès aux petits appartemens de Versailles, ou dans le couvent de Saint-Cyr? Fallait-il enfin perdre tes veilles à composer des tragédies allégoriques, à retracer, en vers excellens mais peu tragiques, et encore moins philosophiques, les amours du jeune Louis XIV, et de la fille de Charles Ier, ou les amours du vieux Louis XIV et de la veuve Scarron? Homme fait pour éclairer

la France, qu'importaient à la France Esther et Bérénice? Ah! si au lieu d'écrire cette longue élégie royale, tu avais traité le grand sujet que j'ai tenté; si tu avais employé ton temps et ton éloquence à donner à tes concitoyens d'énergiques leçons de tolérance et de liberté, tu aurais servi ta nation qui avait alors plus d'éclat que de bonheur, et plus de talens que de lumières. Peut-être le conseil de Louis XIV n'aurait pas été animé du même esprit que le conseil de Charles IX; peut-être l'industrie des Français n'aurait pas enrichi l'étranger de notre ruine; et peut-être le sang des Français n'aurait pas coulé sur les échafauds du Languedoc pour des opinions théologiques.

XXI. Si je réclamais la liberté du théâtre dans l'auguste assemblée des représentans de la nation, ou si j'étais sûr de n'avoir pour lecteurs que des hommes éclairés comme eux et soumis au seul empire de la raison, je n'invoquerais l'autorité d'aucune époque ni d'aucune nation. Je n'exposerais que des motifs tirés du droit légitime de publier sa pensée. Ce chapitre est donc spécialement écrit pour ceux dont le jugement est moins exercé, qui examinent moins sévèrement les idées qu'ils ont adoptées, qui prennent souvent l'usage pour le droit, et sont plus aisément persuadés par des exemples que convaincus par des raisonnemens. Ministres,

commis, censeurs-royaux, agens ou partisans du despostisme, écoutez. Je ne vous parlerai point des Athéniens, vous me diriez qu'ils vivaient au sein d'une démocratie : comme si le droit des hommes dépendait de la forme des gouvernemens, comme si le droit des hommes n'était pas le même dans Athènes et dans Paris, sous le trente-neuvième degré et sous le quarante-neuvième, à Tornéo et sous la ligne. Mais laissons dans ce moment les peuples qui n'ont point oublié la dignité de l'homme. Je vous dirai qu'au commencement du seizième siècle on représenta sur différens théâtres d'Italie, et même à Rome, devant le pape Léon X, la comédie de la Mandragore du célèbre Florentin Machiavel. Dans ce pays superstitieux, on vit, sans frémir, sur la scène un religieux qui se joue de la confession, et qui est l'agent d'un adultère. Il faut voir dans l'original les conseils que frère Timothée donne à sa pénitence. Cette scène est admirable, j'ose le dire. Elle est égale, en tout sens, à celle où Tartufe veut séduire la femme de son bienfaiteur ; et ce qui doit plus étonner, Machiavel a écrit sa comédie cent-cinquante ans avant celle de Molière. Cette pièce n'est pas sans doute une école de bonnes mœurs; mais son immoralité ne serait pas un titre d'exclusion à Paris où l'on représente journellement les farces de Montfleuri, de Dancourt et de M. de Beaumarchais. Rappelez-

vous bien que la Mandragore fut composée au commencement du seizième siècle, dans un pays où les monastères ont fourni tant de souverains pontifes; dans les momens où la cour de Rome avait besoin d'exagérer le respect qu'on doit aux prêtres; quand l'Église était divisée par une foule d'hérésies; quand Martin Luther ébranlait déjà le trône apostolique. Jetons maintenant un coup d'œil sur le théâtre d'Angleterre. Shakespear écrivait à la fin du même siècle. Voyez dans ses pièces nationales, les rois, les princes, les pairs du royaume, les prêtres, les prélats de l'église romaine et ceux de l'église anglicane, introduits sur la scène, et pesés, pour ainsi dire, avec un esprit de liberté que le philosophe David Hume est loin d'avoir égalé dans son histoire. Croit-on que les Anglais fussent libres du temps de Shakespear? Ah! de quelle liberté jouissait l'Angleterre avant la fuite de Jacques II? Sous les règnes sanglans d'Henri VIII et de ses filles, les lois se taisaient devant le monarque. La crainte et la corruption enchaînaient les parlemens, et l'antique charte nationale, bien loin d'être réclamée par les Anglais, était presque ignorée d'eux, agens ou partisans du despostisme: tel fut pourtant, sous le despotisme, le théâtre de l'Angleterre et de l'Italie.

XXII. Je sais que, depuis ce temps, et même

depuis la révolution de 1688, on a tenté d'abolir, en Angleterre, la liberté dont jouissait le théâtre. Je sais que Walpole est parvenu à consommer cette iniquité ministérielle. Depuis cet Anglais lâche et vil, le theâtre est soumis dans son pays à des formes arbitraires. Par une suite nécessaire des mœurs anglaises, ces formes sont beaucoup moins vexatoires, beaucoup moins infames qu'en France; mais elles sont toujours arbitraires, et par conséquent tyranniques. Si l'on ne savait combien les ministres anglais ont de moyens de corrompre les membres du parlement, si l'on ne savait combien il leur est facile de déterminer, en leur faveur, la pluralité des voix, il serait impossible d'imaginer qu'une nation, qui se croit libre et qui se vante de penser, jouisse de la liberté de la presse, sans jouir en même temps de la liberté du théâtre. Comment ne pas voir, en effet, que l'une et l'autre sont également fondées sur le droit qu'ont tous les hommes de publier leur pensée? Depuis cet avilissement du théâtre, nul homme d'un véritable génie n'est entré dans la carrière. Les tragédies des anglais sont devenues froides, sans cesser d'être monstrueuses. C'est un non-sens perpétuel, aussi bien que leurs comédies, dont rien n'égale la licence, grace à la censure des chanceliers qui ne craignent que la raison.

XXIII. Députés des communes de France,

éloquens soutiens de l'assemblée nationale, et vous nobles, qui avez protesté contre l'esprit de scission, et qui voulez être de la nation française; et vous, prêtres, qui ne dédaignez point le nom de citoyens français, c'est à vous maintenant que je m'adresse. Prêtres, ne soyez point effrayés par le sujet de cet ouvrage; ne soyez pas plus scrupuleux que le pape Léon X qui n'a cessé d'encourager l'art dramatique; que le cardinal de Richelieu, qui l'a cultivé lui-même; que le cardinal Mazarin, qui a présidé à la naissance de l'opéra chez les Français; que le cardinal Bibiéna qui a fait la première comédie régulière écrite chez les modernes; que l'archevêque Trissino à qui nous devons aussi le premier essai régulier dans l'art tragique. Le théâtre est, comme la chaire, un moyen d'instruction publique. L'instruction publique est importante pour tous les citoyens. Prêtres, qui siégez parmi les représentans de la nation, vous êtes citoyens, vous êtes envoyés dans cette assemblée pour y exercer des fonctions civiques et non des fonctions sacerdotales.

XXIV. Vous tous, législateurs élus par le souverain, citoyens de toutes les professions, vous tous que nous avons chargés de rendre à la France les droits qu'on avait usurpés sur elle, ces droits qui sont à tous les hommes et qui ne sauraient dépendre ni des climats, ni des époques, parcourez un mo-

ment cet écrit; vous suppléerez par vos lumières au peu d'étendue des miennes; vous penserez ce que je n'ai peut-être pas su dire; vous sentirez combien la liberté du théâtre est à desirer pour l'utilité publique. Cette raison devrait seule déterminer des citoyens; mais cette raison, déjà si forte, n'est ici que secondaire, puisqu'il est question d'une chose rigoureusement juste. Il faut poser des lois écrites, des lois coercitives, des lois consenties par ceux qui représentent la nation; il faut que ces lois prononcent sur tous les cas. Dans un pays libre, tout ce qui n'est pas expressément défendu par les lois est permis de droit.

XXV. Mais, me dira-t-on, les représentans de la nation ne pourraient-ils pas autoriser la censure par une loi écrite, et par conséquent rendre légale l'autorité de tous ceux qui gênent la publication de la pensée? Demandez-moi s'ils peuvent rendre le despotisme légal. Ne frémissez pas; vous m'aurez fait la même demande. Qu'est-ce que le despotisme? C'est l'autorité arbitraire. Si elle peut être juste en un seul cas, elle peut être juste dans tous; mais elle est injuste par son essence. Du moment que vous admettez une seule partie de l'ordre public où l'opinion du magistrat fait la loi, vous violez le droit naturel; et le despotisme est en vigueur. Les magistrats sont les instrumens de la puissance légis-

lative, et non pas ses dépositaires ; ils doivent obéir aveuglément aux lois écrites, comme l'automate de Vaucanson obéissait à des lois mécaniques. Malheur au pays où les magistrats sont législateurs! Ce pays est un pays d'esclaves ; et les magistrats sont législateurs partout où leur opinion particulière décide. Mais ne sentez-vous pas les inconvéniens d'une liberté sans limites? Je les sens, et je veux des limites puisque je veux des lois. Quand l'opinion des magistrats décide, il n'y a point de limites ; il n'y en a ni pour l'esclavage ni pour la licence. N'avons-nous pas vu représenter sur nos théâtres les parades les plus indécentes et les plus insolens libelles? La représentation du Tartuffe, ce chef-d'œuvre de morale comique, n'a-t-elle pas été suspendue pendant plusieurs années, tandis que la Femme Juge et Partie ne souffrait aucune difficulté? Des hommes du premier mérite n'ont-ils pas été, de leur vivant, désignés avec outrage, et presque nommés sur le théâtre, tandis qu'on ne permettait pas d'y dénoncer, d'une manière vague et générale, les vexations les plus tyranniques et les abus les plus crians?

XXVI. Mais, me diront encore ces hommes que la raison effraie toujours, pensez-vous qu'il soit possible d'établir des lois qui prononcent sur tous les cas? J'avoue que j'ai quelque peine à comprendre

cette objection. Quand on dit que des lois coercitives doivent prononcer sur tous les cas, on entend sur tous les cas où il y a délit. Quant à moi, je ne saurais concevoir un délit sans concevoir aisément une loi qui prononce des peines contre ce délit. Mais des lois qui prononceraient sur tous les cas ne seraient-elles pas au moins très-difficiles à poser en pareille matière? Cette objection me paraît plus ridicule que l'autre, et c'est beaucoup dire. Sans doute elles seraient difficiles à poser; mais elles sont importantes, mais elles sont justes, mais il serait souverainement injuste de conserver des formes arbitraires. Qu'importe la difficulté? Faut-il regarder les représentans de la nation française comme des enfans lâches et paresseux qui n'aiment point l'esclavage, mais qui pourtant demeurent esclaves, par la raison qu'il faudrait se donner trop de peine pour être libres?

XXVII. Et quelles lois devrait-on poser? Cette question n'entre point dans le plan de mon ouvrage, et ferait seule la matière d'un écrit plus considérable. D'ailleurs, je ne suis point le législateur: c'est aux seuls états-généraux qu'il appartient de faire des lois; quand elles seront établies, je m'y soumettrai. Du moment que j'ai prouvé qu'il en faut établir, du moment que j'ai démontré que la liberté du théâtre est juste, ainsi que la liberté de

la presse, et ne peut en être séparée légitimement, de ce moment je n'ai plus rien à dire, et ma tâche actuelle est remplie. Cependant je suis occupé sans cesse de ces lois si importantes qu'il est nécessaire d'établir sur la publication de la pensée. J'écarte en ce moment des idées qui se jettent en foule sous ma plume et qui m'entraîneraient fort loin de mon sujet; mais je me livrerai bientôt à un second travail. Le desir d'être utile à ma patrie, l'amour de la liberté, de la justice, et non pas l'amour de la gloire, m'excitent à rassembler mes forces pour entreprendre cette tâche nouvelle : je proposerai des lois, non pas seulement sur le théâtre, mais sur tout ce qui est relatif à la publication de la pensée. En attendant, revenons à la matière que je traite aujourd'hui; tâchons de ne rien oublier qui puisse augmenter l'évidence et convaincre mes lecteurs; que la raison soit toujours ma seule éloquence. Ce n'est pas comme écrivain, c'est comme citoyen que je veux mériter l'estime : je consens que l'on dise de moi : cet homme écrit mal, il a fait un mauvais ouvrage, pourvu qu'on soit obligé de dire : cet homme a raison, cet homme écrit la vérité.

XXVIII. Mais la liberté du théâtre n'intéresse que les gens de lettres. La proposition est fausse. Le théâtre, je l'ai dit, est un moyen d'instruction publique; par conséquent, il intéresse la nation

entière. Mais les seuls gens de lettres feront des réclamations sur ce point. Quand cela serait vrai, n'est-ce point à ceux qui sont lésés par une injustice qu'il appartient de réclamer contre elle? et faudra-t-il ne point écouter un homme qui crie à l'oppression? Faudra-t-il négliger ses plaintes, précisément parce qu'il est opprimé? Voilà sans doute une singulière logique. Eh! les gens de lettres n'ont-il pas le droit de réclamer pour eux-mêmes, après avoir réclamé pour tant de monde? N'est-ce point un homme de lettres qui a demandé justice pour les Calas et pour Sirven? Ne sont-ce point des gens de lettres qui ont tonné contre la superstition, contre le fanatisme, et contre nos lois criminelles, et contre les injustices des tribunaux, et contre les jugemens par commission, et contre les lettres de cachet, et contre la corvée, et contre les déprédations du fisc, et contre tous les abus qui ont abatardi les nations et dégradé l'espèce humaine? J'aime à voir des importans de Versailles, des valets grands seigneurs, bardés d'un cordon rouge ou bleu, s'imaginant avoir réfuté les raisons les plus évidentes quand ils ont répondu d'un air froid qu'il n'est question, sur ce point, que des intérêts des gens de lettres. O Français! si vous ne méritez plus ce nom de Welches qu'un grand homme vous donnait souvent; si vous voulez devenir une nation libre et raisonnable, rendez-en grace à vos gens de

lettres. L'orgueil et la faiblesse des monarques, la vanité des princes, la bassesse des courtisans, les préjugés et l'ambition du clergé, l'avarice, l'insolence et l'incapacité des ministres, les prétentions des corps toujours armés les uns contre les autres, voilà ce qui a réduit votre nation au néant politique où elle s'est vue plongée si long-temps. Vos gens de lettres l'ont retirée insensiblement de l'abîme. On n'a rien oublié sans doute pour les rendre aussi souples, aussi rampans que le reste des sujets; on les a effrayés par la persécution, avilis par la protection; on les a écartés soigneusement de tous les emplois importans presque toujours remplis par des fripons ou des imbécilles; on les a réunis dans des sociétés littéraires pour les retenir plus aisément sous la verge du despotisme. L'ambition d'un homme de lettres était nécessairement bornée en France au fauteuil académique, à quelque misérable pension qu'il fallait mériter par la bassesse, à quelque place de censeur royal qu'il fallait remplir en espionnant, en interceptant la vérité. Tout au plus Voltaire et Racine ont-ils pu prétendre à des emplois subalternes de gentilhomme de la chambre ou d'historiographe de France. Ce système d'avilissement était conforme à l'esprit de tyrannie; il devait réussir, il a réussi. Cependant, comme il n'était pas possible que des hommes, plus éclairés que le reste de la nation, n'eussent pas des momens d'éner-

gie, la raison a fait entendre, sur le théâtre et dans les livres, une voix timide, il est vrai, mais puissante; car c'etait la voix de la raison. Chaque jour, dans le cabinet des écrivains illustres, dans les tours de la Bastille ou de Vincennes, et même au sein des académies, la masse des idées s'est augmentée. Il s'est trouvé quelques hommes dans notre siécle qui ont réuni la philosophie à l'éloquence; ils ont écrit avec une noble hardiesse qui sera surpassée par leurs successeurs. N'outragez donc plus vos gens de lettres; ils vous ont fait presque autant de bien que vos rois, vos ministres et votre clergé vous ont fait de mal. Apprenez que, sans les gens de lettres, la France serait en ce moment au point où se trouve encore l'Espagne; et si l'Espagne possédait aujourd'hui cinq ou six écrivains du premier ordre, apprenez que, dans cinquante ans, elle serait arrivée au point où se trouve aujourd'hui la France.

XXIX. Il est donc démontré que les gens de lettres français ont des droits à la reconnaissance de la nation; mais cette reconnaissance doit se borner à une estime spéciale, et c'est ce qu'ils ont obtenu; car c'est la seule chose qu'on ne pouvait leur enlever. Et quel homme confondra jamais la considération passagère d'un ministre, toujours flatté durant son ministère, avec la considération

d'un Racine, d'un Fénélon, d'un Voltaire ou d'un Montesquieu? Leur gloire grossit pour ainsi dire à mesure qu'elle s'éloigne; elle rajeunit de siècle en siècle. Les gens de lettres, sans doute, et même ces grands hommes, n'ont pas droit d'attendre des lois une protection particulière que ne partagerait point le reste des citoyens. Des lois équitables ne connaissent point d'acception pour certaines classes de citoyens, mais elles ne connaissent pas non plus d'exception. Si cette locution, *le premier, le dernier* des citoyens n'était pas une locution absurde, il serait vrai de dire que *le dernier* des citoyens doit jouir, dans la même étendue que *le premier*, des avantages de la constitution. Tous les deux doivent être également réprimés par les lois. Ce qui est juste, ce qui est injuste à l'égard d'un citoyen, est juste, est injuste à l'égard d'un autre. Il s'en suit très-évidemment qu'il n'est pas raisonnable d'interdire au théâtre la représentation d'un seul état de la société, s'il en est un seul dont la représentation soit permise. J'ose dire qu'il n'y a qu'une manière de répondre à ce raisonnement : c'est d'employer encore le galimathias inintelligible des défenseurs de l'autorité arbitraire; c'est de proposer, comme le modèle d'une bonne constitution; ce monstrueux ordre de choses où des gens en place ordonnaient, défendaient ce qu'ils voulaient, sans alléguer d'autre motif de leur volonté que leur vo-

lonté ; où, dans leurs décisions, tous les agens subalternes de l'autorité copiaient, au moins pour le sens, la formule inhumaine et dérisoire qui termine les édits des rois de France : Car tel est notre plaisir.

XXX. Nous touchons à l'époque la plus importante qui marque, jusqu'à ce jour, l'histoire de la nation française ; et la destinée de vingt-cinq millions d'hommes va se décider. Si les intérêts particuliers s'anéantissent devant l'intérêt public, si l'on fait aux préjugés cette guerre ardente et vigoureuse, digne du peuple qui s'assemble, et du siècle qui voit s'opérer une aussi grande révolution, alors le nom de Français deviendra le plus beau nom qu'un citoyen puisse porter ; alors nous verrons s'élever des vertus véritables ; alors le génie, sans cesse avili par le despotisme, reprendra sa fierté naturelle. A des arts esclaves succèderont des arts libres : le théâtre, si long-temps efféminé, si long-temps adulateur, rappelé désormais à son but respectable, n'inspirera dans ses jeux que le respect des lois, l'amour de la liberté, la haine du fanatisme et l'exécration des tyrans.

XXXI. Mais si, quand il faut de puissans remèdes, on nous donne des palliatifs ; si l'on veut ménager encore les prétentions arbitraires et cet

empire de l'habitude, cette autorité des anciens usages; si l'on se contente de remplacer un gouvernement absurde par un gouvernement supportable; si l'on ne fait que perfectionner le mal, pour me servir de l'expression du vertueux Turgot; si, quand il faut établir une grande constitution politique, on s'occupe de quelques détails seulement; si l'on oublie un instant que les lois doivent également protéger tous les ordres de citoyens, que toute acception de personne ou d'état est une chose monstrueuse en législation, que tout ce qui ne gêne point l'ordre public doit être permis aux citoyens, et que, par une conséquence nécessaire, il doit être permis de publier ses pensées en tout ce qui ne gêne point l'ordre public, de quelque manière, sous quelque forme que ce soit, par la voie de l'impression, sur le théâtre, dans la chaire et dans les tribunaux; si l'on néglige cette portion importante de la liberté individuelle, la France ne pourra point se vanter d'avoir une bonne constitution. Les ames fières et généreuses que le sort a fait naître en nos climats envieront encore la liberté anglaise que nous devions surpasser; nous perdrons, peut-être pour des siècles, l'occasion si belle qui se présente à nous de fonder une puissance publique; et les philosophes français, écrasés comme autrefois sous la foule des tyrans, seront contraints de sacrifier aux préjugés

ou de quitter le pays qui les a vus naître, pour aller chercher une patrie, car il n'y a point de patrie sans liberté.

XXXII. Quant à moi, je ne respecterai point des convenances arbitraires. Tant que j'écrirai, ma plume, soumise à la véritable décence, ne se permettra jamais ces affreux libelles repandus de nos jours avec tant de profusion pour troubler le repos des citoyens et déshonorer des familles entières. Mais je ne concevrai jamais comment, dans les ouvrages qui ont pour objet la correction des mœurs et la peinture de la société, l'on peut raisonnablement oublier certaines professions, ou traiter ces professions privilégiées avec des ménagemens qu'on n'a point pour les autres; je ne concevrai jamais comment ce qui paraît instructif dans l'histoire peut sembler nuisible sur la scène; comment, par quel principe conforme à la liberté que la nation revendique à si juste titre, on peut raisonnablement ininterdire aux poètes dramatiques les personnages les plus importans de nos annales; je ne concevrai jamais comment la représentation d'un prêtre fanatique peut être préjudiciable à la tolérante morale; comment la représentation d'un roi tyrannique, ou d'un magistrat injuste, peut détruire la puissance des lois; je ne croirai jamais que l'unique but de la tragédie soit d'intéresser, pendant deux

heures, à quelque intrigue amoureuse terminée par un dénouement romanesque. Je serai toujours persuadé que le but de ce genre si important est de faire aimer la vertu, les lois et la liberté, de faire détester le fanatisme et la tyrannie. Si cela est incontestable, il est aussi incontestable que le vrai moyen de faire aimer la vertu, que le vrai moyen de faire détester le fanatisme et la tyrannie, c'est de les représenter fidèlement. La mémoire de Charlemagne et d'Henri IV ne sera point déshonorée, par la raison que, dans des pièces de théâtre, on aura fait parler et agir Louis XI et Charles IX comme des tyrans qu'ils étaient : Fénélon ne sera point flétri, lorsque dans une tragédie on aura peint le cardinal de Lorraine comme un prélat séditieux et intolérant. Sully, l'Hôpital et Turgot ne descendront point du rang où les a placés l'opinion publique, du moment que sur la scène on aura retracé avec énergie l'administration despotique d'un Duprat ou d'un Richelieu. Ainsi, dans la ferme résolution où je suis de faire servir au bien de ma patrie les faibles talens que j'ai reçus de la nature, je représenterai dans mes tragédies, le plus énergiquement qu'il me sera possible, et les vertus et les vices des hommes qui sont livrés au jugement de l'histoire; je n'aurai pas plus de ménagement pour les rangs et pour les professions que n'en aurait un historien véritablement instruit des droits

de l'humanité. Si des tragédies, composées dans un but aussi moral, aussi patriotique, ne peuvent encore être représentées en France, je m'occuperai, dans le silence du cabinet, d'une génération plus heureuse et plus raisonnable que la nôtre; je travaillerai pour ceux qui viendront après nous : c'est d'eux que j'attendrai la récompense de mes travaux. Cependant je gémirai sur la faiblesse de mes concitoyens; leur négligence sur cet article ne pourra qu'être la suite de leur négligence sur beaucoup d'autres points. Ils se seront occupés de la liberté individuelle; mais la liberté individuelle n'existe pas dans un pays où il n'est pas permis de publier ses pensées; mais il n'est pas permis de publier ses pensées dans un pays où le théâtre ne participe point à la liberté de la presse. En effet, la représentation d'une tragédie, d'une comédie, est une manière de publier ses pensées. D'ailleurs, pour qu'une nation jouisse de la liberté individuelle, il faut que tout citoyen de cette nation puisse faire librement tout ce qui n'attaque point la sûreté personnelle, l'honneur et la propriété des autres citoyens. Aucun homme juste, aucun homme doué de raison, ne peut révoquer en doute l'évidence de de ce principe; et la constitution n'est pas libre, je ne dis pas quand une classe de citoyens, mais quand un seul citoyen ne jouit pas de cette liberté dans sa plus grande étendue.

XXXIII. Je relis ce que je viens d'écrire, et je crois pouvoir terminer ici des réflexions présentées avec la franchise altière d'un ami de la vérité, et d'un citoyen digne de respirer un air libre. Je n'adopterai jamais ces formes timides, ce style équivoque qui convient à l'imposture, et dont on a souvent masqué la raison. Les gens imbus d'anciennes erreurs s'étonneront de cette importance que j'attache à la liberté du théâtre, du théâtre qui change insensiblement les mœurs nationales. Les opinions les plus certaines sont traitées de chimères, quand elles contrarient les pensées de la multitude. Mais le temps de la justice vient tôt ou tard et sur la question que j'ai traitée dans cet ouvrage, le temps de la justice n'est pas, je crois, fort éloigné. Ces idées qui, au moment de leur publicité, sembleront peut-être des paradoxes à plusieurs classes de lecteurs, répétées sans cesse après moi, seront bientôt devenues des vérités triviales. La génération qui s'avance aura peine à concevoir qu'on ait pu les contester. Mais en plaignant les erreurs de notre siècle, elle sera soumise elle-même à d'autres erreurs, qui, poursuivies sans relâche dans mille écrits énergiques, finiront par succomber, à leur tour, sous les efforts de la philosophie. Ainsi marche l'esprit humain, ainsi l'art de penser et d'écrire rendra chaque jour les hommes plus éclairés, et par conséquent plus vertueux ; et par conséquent plus heureux.

TIBÈRE,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

TIBÈRE, empereur.
AGRIPPINE, veuve de Germanicus.
PISON, sénateur.
CNÉIUS, fils de Pison.
SÉJAN, chevalier romain.
LES TROIS JEUNES FILLES D'AGRIPPINE.
LES DEUX CONSULS.
SÉNATEURS.
PONTIFES.
MAGISTRATS.
GUERRIERS.
LICTEURS.

La scène est à Rome, dans le palais de Tibère.

TIBÈRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PISON, CNÉIUS.

PISON.

On ne t'a point donné d'infidèles avis,
Et Pison de retour embrasse encor son fils.
Au palais de César, quand le jour luit à peine,
Tu conçois aisément l'intérêt qui m'amène,
Et pourquoi, sans témoins, je veux t'entretenir
Sur la mort de son fils et sur mon avenir.
J'ai vu Germanicus expirer en Syrie :
Un sort prématuré l'enlève à la patrie :

Il ne me traitait plus qu'en soldat révolté,
Et nos dissentions n'ont que trop éclaté.
J'ai fui tous les chemins où sa veuve Agrippine
A vingt cités en pleurs demandait ma ruine :
Sur les mers de Toscane, hier avant la nuit,
Jusqu'aux bouches du Tibre un vaisseau m'a conduit.
Je suis enfin dans Rome, et je viens me défendre.
Agrippine au sénat s'est-elle fait entendre?
Et déjà les Romains, par la haine animés,
Sèment-ils contre moi des bruits envenimés?
Que disent l'empereur et sa mère Livie?
Séjan même avec eux menace-t-il ma vie?
Et de Germanicus tous les persécuteurs
De son ombre aujourd'hui sont-ils les protecteurs?
Parle, ô mon cher Cnéius.

CNÉIUS.

Agrippine attendue,
Aux desirs des Romains n'est pas encor rendue.

PISON.

Ciel!

CNÉIUS.

Mais, aujourd'hui même, elle doit en ces lieux
Apporter d'un époux les restes glorieux.

PISON.

Que m'apprends-tu?

CNÉIUS.

Séjan, ce ministre fidèle,
Pour l'observer, sans doute, est envoyé près d'elle.

PISON.

Et Tibère, Livie?

CNÉIUS.

Hélas! avant ce jour,
Cnéius, vous le savez, ignorait leur séjour.
Le besoin de revoir et d'embrasser mon père
Pouvait seul me conduire au palais de Tibère.
Il y renferme un deuil dont la sincérité
Trouve chez les Romains peu de crédulité :
Pour lui Germanicus fut un objet d'envie;
Et l'on se dit tout haut que Tibère et Livie,
Heureux secrètement dans le commun malheur,
Cachent leur allégresse et non pas leur douleur.

PISON.

Le peuple?

CNÉIUS.

Il adorait un prince magnanime :
Les regrets sont profonds; l'éloge est unanime,
Et tous les vrais Romains ont accusé le sort.

PISON.

C'est moi, Germanicus, qui dois pleurer ta mort.

CNÉIUS.

Oui, vous le regrettez; je me plais à l'entendre :
Je vous retrouve juste, et j'osais y prétendre.
Quel sujet toutefois a pu vous diviser?
Quels méchans l'un à l'autre ont su vous opposer?
Quand nos jeux célébraient sa première victoire,
Germanicus parut l'emporter sur sa gloire;
On crut voir un Camille, et l'on s'était flatté

Qu'il devait aux Romains rendre la liberté.
Souvent je me suis dit, plein de cette espérance :
Mon père à ces beaux jours prépara mon enfance.
C'est vous seul en effet, vous qui m'avez appris
Des austères vertus la douceur et le prix :
Vous conduisiez mes pas dans ces places publiques
Où sont de nos aïeux les marbres héroïques.
Sur leur postérité nos premiers sénateurs
Abaissaient tristement des yeux accusateurs.
Je respirais leur ame, et dans Rome flétrie,
Cnéius, au milieu d'eux, retrouvait la patrie.
Avide j'écoutais, quand vos mâles discours
Du siècle où nous vivons me retraçaient le cours :
Ici, du Dictateur la victoire fatale;
Là, Rome, survivant aux débris de Pharsale,
A la tribune encore inspirant Cicéron;
Nos dieux réfugiés dans l'ame de Caton;
Leurs temples, le sénat et notre gloire antique
Avec lui s'exilant au sein des murs d'Utique;
Et ces derniers Romains qui vengèrent l'état,
Quand César tout puissant, frappé dans le sénat,
Perdant sous le poignard ce qu'il dut à l'épée,
Tombait victorieux aux pieds du grand Pompée.

PISON.

O mon fils, ton aïeul dont tu me rends les traits,
Vit notre liberté, si chère à tes regrets,
Sous les coups de Lépide et d'Octave et d'Antoine,
Mourir avec Brutus aux champs de Macédoine.
L'un de ces triumvirs dont les coupables mains
Se partageaient le monde et le sang des Romains,

Octave, héritant seul d'une fureur utile,
Enchaîna l'Univers par sa clémence habile.
A l'intérêt d'un homme il ralliait l'état,
Il caressait le peuple, il flattait le sénat;
Agrippa dans le camp dirigeait ses cohortes;
Du temple de Janus la paix fermait les portes,
Et Mécène étouffait, sous les palmes des arts,
Les cyprès teints de sang qui couvraient nos remparts.
Auguste vieillissant fit oublier Octave.
Parlant de république au sein de Rome esclave,
Il nous berçait encor de ces mots révérés,
Vains hochets du vulgaire et fantômes sacrés;
Et, des Romains séduits trompant l'obéissance,
Du nom de liberté cimentait sa puissance.
Il étendit sur moi son charme suborneur :
Des faisceaux avec lui je partageai l'honneur;
Et, lorsque le destin, secouru par Livie,
Eut fait un dieu de plus en terminant sa vie,
Son successeur Tibère, en ce même palais,
Me retint, m'opprima sous d'horribles bienfaits.
Là, du nouveau tyran j'ai connu l'ame altière :
J'ai vu les chevaliers, le sénat, Rome entière,
Tout l'empire, à l'envi, se faisant acheter,
Briguer la servitude et s'y précipiter.

CNÉIUS.

Ah! parmi ces flatteurs, émules d'infamie,
Une tête innocente est bientôt ennemie.
Quand sous le crime heureux tout languit abattu,
Malheur aux citoyens coupables de vertu,
Et dont la gloire offense, à Rome ou dans l'armée,

Tibère impatient de toute renommée.
Les délateurs, vendant leur voix et leurs écrits,
Viennent dans son palais marchander les proscrits;
Lui seul des tribunaux fait pencher la balance;
Le sénat le contemple, et décrète en silence;
Les regards sont muets, les lois n'osent parler;
Tibère, à ses genoux, voit l'Univers trembler;
Et, subissant lui-même un tyrannique empire,
Éprouve, en l'ordonnant, la frayeur qu'il inspire.
En ses yeux qui toujours commandent les forfaits
Son ministre devine et prévient les arrêts;
Et le ciel à la fois fit naître en sa colère,
Tibère pour Séjan, et Séjan pour Tibère.
S'ils n'eussent divisé Germanicus et vous,
Peut-être un jour plus pur luirait encor sur nous.
Le peuple est fatigué du pouvoir despotique :
Naguère, il m'en souvient, le nom de république
A, jusque dans sa cour, effrayé l'oppresseur,
Quand, des derniers Romains et la veuve et la sœur,
La nièce de Caton, cette illustre Junie,
A leurs mânes sanglans fut enfin réunie.
Devant l'urne funèbre on portait ses aïeux :
Entre tous les héros qui, présens à nos yeux,
Provoquaient la douleur et la reconnaissance,
Brutus et Cassius brillaient par leur absence.
Que dis-je? le tyran ne peut dormir en paix,
Quand la nuit sur nos murs étend son voile épais,
Des regrets importuns fatiguent son oreille,
Des Romains opprimés la douleur se réveille;
Et leurs cris menaçans, par Tibère entendus,
Vont lui porter ces mots : Rends-nous Germanicus.

PISON.

Moi-même à ces regrets que ne puis-je le rendre!
Tes vœux n'ont rien, Cnéius, qui doive me surprendre;
Si, même en t'admirant, j'éprouve un peu d'effroi,
C'est de me voir contraint de rougir devant toi.

CNÉIUS.

Qui? vous!

PISON.

Moi. Dût un jour la liberté renaître,
Je n'en jouirai plus; j'ai fléchi sous un maître;
A vivre en le servant je me suis condamné,
Soumis au bras d'airain qui me tient enchaîné.
Mais tu dois ranimer la splendeur de ta race,
O toi dont les vertus consolent ma disgrace,
Exemple des Romains, modèle des bons fils,
Seul appui, seul honneur de mes cheveux blanchis,
Fuis toujours le tyran : tu vivras sans reproche.
On ouvre, et les licteurs annoncent son approche :
Va trouver mes amis, autrefois si nombreux;
Va, recommande un père à leurs soins généreux :
Ils ont de mon crédit éprouvé l'influence;
A leur tour maintenant qu'ils prennent ma défense;
Si, bravant toutefois les destins irrités,
Leur amitié survit à mes prospérités.

CNÉIUS.

J'y vole, et j'ose encore espérer quelque zèle;
Mais votre fils au moins vous restera fidèle.

SCÈNE II.

TIBÈRE, PISON, SÉNATEURS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Sénateurs, je rends grace aux bontés du sénat :
Ce chagrin solennel des patrons de l'état,
A mes calamités vient mêler quelques charmes;
En pleurant avec moi, vous tarissez mes larmes.
Que vois-je? est-ce Pison qui paraît à mes yeux?

PISON.

Oui, César, et c'est vous que je cherche en ces lieux.
C'est vous que j'ai servi. Je demande et j'espère
Un entretien secret que je crois nécessaire.

TIBÈRE.

Ayez quelques égards pour un père accablé;
Il s'agira de vous au sénat rassemblé.
Loin de moi le desir d'une injuste vengeance!
Mais songez-vous, Pison, qu'Agrippine s'avance?
Et même elle a de Rome abordé les remparts,
Puisque je vois Séjan s'offrir à nos regards.

SCÈNE III.

TIBÈRE, PISON, SÉJAN, SÉNATEURS, LICTEURS.

SÉJAN.

Agrippine dans Rome arrive à l'instant même :
J'ai rempli de César la volonté suprême :
Deux cents prétoriens, sur mes pas réunis,
Dans Brindes attendaient Agrippine et ses fils.
La lumière trois fois avaient dissipé l'ombre,
Lorsqu'aux premiers rayons d'un jour livide et sombre,
Le vaisseau, traversant les flots silencieux,
De ses voiles en deuil vient affliger nos yeux.
On voit avec ses fils Agrippine descendre :
L'urne où Germanicus n'est plus qu'un peu de cendre
Paraît; le peuple accourt sur la rive des mers,
Les chemins, les maisons, les toîts en sont couverts.
Il est muet long-temps, et long-temps immobile :
Mais quand le char funèbre a roulé dans la ville,
Cent mille bras vers lui sont tendus à la fois :
Cent mille cris plaintifs ne forment qu'une voix.
Partout à la douleur la pompe est réunie.
Aux champs apuliens et dans la Campanie,
Les organes des lois, les ministres du ciel,
Laissant le tribunal, abandonnant l'autel;
Vieux guerriers, villageois, d'une course empressée,
Affrontant les rigueurs de la saison glacée,
Au héros, à la veuve, aux trois jeunes enfans,

Viennent offrir des pleurs, des vœux et de l'encens.
Non loin de Tusculum, aux murs de Palestrine,
L'un et l'autre consul accueillent Agrippine,
Et, durant la nuit même, elle marche avec nous,
Toujours tenant ses fils dormant sur ses genoux;
Toujours à nos regrets offrant l'urne adorée.
Le jour découvre enfin cette route sacrée,
Où l'on vit son époux, au sein de nos remparts,
Rapporter de Varus les sanglans étendarts.
Elle entre : son cortège est bientôt Rome entière;
Et l'ombre du héros, près d'une épouse altière,
Semble, se réveillant sous l'airain sépulcral,
S'énorgueillir encor de ce deuil triomphal.
J'ai vu des légions les aigles renversées,
Des vétérans en pleurs les piques abaissées;
J'entendais à la fois, dans ce grand citoyen,
Tous les infortunés regretter un soutien,
Tous les vieillards un fils, tous les enfans un père,
L'armée un dieu vengeur, Rome un dieu tutélaire.
Si j'en crois les discours, la vestale a tremblé
Aux mourantes lueurs d'un feu pâle et voilé;
D'un son lugubre et lent les temples retentissent;
Sous leurs tombeaux ouverts, nos ancêtres gémissent;
Et, jusque sur l'autel, partageant nos douleurs,
Les marbres sont émus, l'airain verse des pleurs.

TIBÈRE.

Rendez-vous, sénateurs, où Rome vous appelle :
Honorez Agrippine; allez au-devant d'elle :
Je vous attends. Pison, dans ces momens d'éclat,
Vous n'êtes pas contraint de vous rendre au sénat;

Et, si quelques dangers pour vous se manifestent,
Vous pouvez recourir aux amis qui vous restent.
Aujourd'hui, sans témoins, je consens à vous voir,
Mais entendre Agrippine est mon premier devoir.

PISON.

Moi-même, en plein sénat, je reviendrai l'entendre.
Vous connaîtrez, César, ce que j'ose prétendre:
A soutenir mes droits je suis déterminé,
Sans espérer, sans craindre, et sans être étonné.

SCÈNE IV.

TIBÈRE, SÉJAN.

TIBÈRE.

Séjan, quelle contrainte! et quel excès d'outrage!
Agrippine jouit de ce bruyant hommage;
Même au sein du néant, traînant Rome à son char,
Germanicus éteint triomphe de César.
Il me faut redouter sa veuve énorgueillie,
Et jusqu'à ce, Pison, que je leur sacrifie;
Car enfin ne crois pas que son génie altier,
Sous le poids du malheur ait fléchi tout entier.
Il fut ambitieux; je l'ai soumis au crime;
Mais docile instrument, indocile victime,
Il garde, tu le vois, en son adversité,
Des Pisons ses aïeux l'audace et la fierté;
Et dans son fils Cnéius, conserve à la patrie

Une austère vertu que lui-même a trahie.
La perte de Pison marquera ton retour.
Un jour encore! Ami, qu'il sera long ce jour!
Germanicus est mort, mais non sa renommée;
Satisfaisons ce dieu de Rome et de l'armée;
Que dans sa gloire même il reste enseveli;
Qu'il obtienne un cercueil, la vengeance et l'oubli.

SÉJAN.

Tout remplira vos vœux, et d'un agent fidèle,
Avant de vous quitter, j'avais sondé le zèle;
C'était Fulcinius, ce nouveau sénateur;
Il devait de Pison se rendre accusateur.
Ordonnez; rien ne coûte à son obéissance,
Et du soin de vous plaire il fait sa conscience.

TIBÈRE.

Fulcinius est prêt; je suis content de lui.
Du sénat, par mon ordre, il s'absente aujourd'hui:
Son intérêt sur lui garantit mon empire,
Et j'ai dicté, Séjan, tous les mots qu'il doit dire.
Rome va murmurer, Rome, qui tous les jours,
Se permet sourdement d'injurieux discours:
Elle brigue sa honte, et sa honte l'irrite.
De mon prédécesseur la clémence hypocrite,
Des partis fatigués a fait taire les cris:
Il me léguait à moi les enfans des proscrits.
Plus habile que grand, plus fortuné qu'habile,
En triomphant d'un peuple il a vécu tranquille;
Et l'heureux empereur m'a laissé recueillir,
La haine que long-temps sema le triumvir.

Il régnait; je gouverne à force de puissance :
Rome par ses clameurs, même par son silence,
De mes secrets périls m'avertit chaque jour,
Et, loin de tous les yeux, me bannit dans ma cour.

SÉJAN.

Pourquoi vous condamner à tant d'inquiétude?
Quoi! le maître du monde est dans la servitude!
Aux rives de Caprée, en de pompeux jardins,
Auguste de l'empire oubliait les chagrins.
Là, vous pourriez trouver sous de rians asiles,
Des cieux toujours sereins, des nuits toujours tranquilles;
Là César tout puissant, même au sein des plaisirs,
Sans cesser de régner, goûtant d'heureux loisirs,
Plus grand par son absence, et laissant ses images,
Des Romains prosternés recueillir les hommages,
Semblable aux immortels, du vulgaire adorés,
Pourrait dicter de loin ses oracles sacrés,
Dispenser des bienfaits ou lancer le tonnerre,
Et rester invisible en gouvernant la terre.

TIBÈRE.

Je vois dans l'avenir ce moment souhaité;
Il faut à Rome encor, haï mais redouté,
Traîner de piége en piége une inquiète vie,
Empereur absolu sous les lois de Livie :
C'est ma mère; et d'ailleurs, puis-je oublier jamais
Que cet empire même est un de ses bienfaits?
Je vais la prévenir du retour d'Agrippine;
Mais quand tout de Pison garantit la ruine,
Toi, ministre zélé, digne de ma faveur,

Et le seul des Romains à qui j'ouvre mon cœur,
Intimide et corromps; c'est ainsi que l'on règne :
Rome peut me haïr, pourvu qu'elle me craigne.
Sur Agrippine enfin tente les orateurs,
Ébranle son crédit auprès des sénateurs.
Si la haine jalouse, à tes pieds abaissée,
Voit dans les jeux publics ta statue encensée,
Mérite que bientôt, rehaussant ton éclat,
L'empereur avec lui t'admette au consulat.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIBÈRE, PISON, CONSULS, SÉNATEURS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Asseyez-vous, consuls; sénateurs, prenez place;
Sans l'approuver, Pison, j'estime votre audace;
Licteurs, faites entrer la veuve de mon fils.

SCÈNE II.

TIBÈRE, PISON, AGRIPPINE, CONSULS, SÉNATEURS, PONTIFES, MAGISTRATS, GUERRIERS, LICTEURS, LES TROIS FILS D'AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

César, et vous, consuls, et vous, pères conscrits

Qui, plaignant d'un héros la destinée injuste,
Frémissez à l'aspect de sa dépouille auguste,
Avec Germanicus j'ai quitté mes foyers;
J'y rentre avec sa gloire, au milieu des guerriers
Témoins de ses exploits et de son jour suprême :
En quel état, grands dieux, il y rentre lui-même!
Ah! combien différent de ce Germanicus
Qui monte au Capitole, et, vengeur de Varus,
Y revient déposer, de ses mains triomphantes,
D'Arminius vaincu les dépouilles sanglantes!
Voici votre soutien, le voici, mon époux :
Un triomphe n'est plus ce qu'il attend de vous;
Contre ses ennemis la tombe est son asile.
Approchez, d'une mère espérance fragile,
Approchez, mes enfans : Romains, c'est encor lui.
Vous voyez le seul bien qui me reste aujourd'hui.

TIBÈRE.

Non : je puis vous nommer du tendre nom de fille;
Nous vous restons encor : Rome est votre famille.
Adoptez, sénateurs, les enfans des Césars :
Encouragés par vous, formés sous vos regards,
Tandis qu'au rang des dieux leur père les contemple,
Ils sauront quelque jour, imitant son exemple,
Comme lui, des héros se frayant le chemin,
Être dignes de vous et du peuple romain.

AGRIPPINE.

Ah! puisse du sénat l'honorable tutelle
Étendre sur mes fils une égide immortelle!
Mais nous n'acceptons pas l'appui d'un sénateur

Qui de Germanicus fut le persécuteur.
Il est devant mes yeux. J'étais loin de m'attendre
Qu'ici, dans ce jour même, il oserait m'entendre.
Un lieutenant du prince, avec impunité,
Au fils de l'Empereur aura-t-il insulté?
Quand le premier soldat n'est qu'un chef de rebelles,
Quel chef conserverait des légions fidelles?
Si des fils, une veuve, et les Romains en deuil,
Vont de Germanicus entourer le cercueil;
Jeune, et toujours vainqueur, s'il vit ses destinées
Dans ses triomphes même en naissant moissonnées;
Compagnons d'un héros, vous, dont les étendards
Ont constamment suivi l'héritier des Césars,
Je vous prends à témoin que des complots perfides
Abreuvaient mon époux de chagrins homicides.
Il luttait, mais en vain, contre la trahison:
Un homme a tout conduit; et cet homme est Pison.

PISON.

Sans me déshonorer par une lâche absence,
Je m'étais à moi-même ordonné le silence:
J'espérais que César, assuré de ma foi,
Daignerait se charger de répondre pour moi.
Il m'en laisse le soin. Rome, mieux informée,
Pourra savoir un jour qui souleva l'armée.
D'Agrippine, aujourd'hui, la sévère douleur
Appelle un attentat ce qui fut un malheur.
Mais dans un autre temps, dans une autre province,
Je n'étais point alors le lieutenant du prince;
Germanicus a vu ses légions sans frein.
Déjà l'aigle, infidelle au pouvoir souverain,

Des marais du Batave aux champs de l'Illyrie,
De son vol orageux menaçait la patrie.
Le drapeau fut souillé; le sang fut répandu :
Et quand? lorsque d'Auguste au tombeau descendu
Tibère honorait l'ombre, et recueillait l'empire,
Dans un règne naissant, époque où l'on conspire;
Quand des soldats pouvaient, par la rebellion,
De quelque autre César aider l'ambition.

AGRIPPINE.

D'un héros qui n'est plus, intrépide adversaire,
Je vous rends grace, à vous qui, dans sa vie entière,
Choisissez l'instant même où sa fidélité
Aux yeux des légions a le plus éclaté.
Je n'ai point oublié que dans la Germanie,
Quand il était absent, la révolte impunie
Immola des tribuns près de leurs étendards,
Et menaçait déjà, devant l'autel de Mars,
Un vieillard, du sénat député consulaire,
Plancus réfugié sous l'aigle tutélaire.
Germanicus parut; nous eûmes un appui :
Il courait des périls; j'étais auprès de lui.
« Où sont, dit le héros, les légions de Rome?
» Et comment aujourd'hui faut-il que je vous nomme?
» Soldats? de votre chef vous repoussez la voix.
» Citoyens? du sénat vous méprisez les lois.
» Ennemis? non, jamais leur haine sacrilége
» N'a des ambassadeurs blessé le privilége.
» Jules chez les Gaulois vit son camp mutiné :
» Il s'écria : Romains! et tout fut terminé.
» Les voilà ces drapeaux que vous donna Tibère;

» Quel sang les a flétris? Manderais-je à mon père
» Que ses soldats, chargés de vaincre les Germains,
» Ne savent désormais qu'égorger des Romains?
» Frappez : qu'un autre chef vous mène à la victoire;
» Frappez, ou suivez-moi, si vous aimez la gloire;
» Et que demain j'apprenne au nouvel empereur
» Vos combats, vos succès, et non pas votre erreur. »
Il dit; les légions égalant sa vaillance
Dans le sang des Germains ont lavé leur offense.
Est-il vrai, Chéréa? Parlez Vitellius;
Et vous, préfet du camp, courageux Mennius;
Vous tous... Voyez, César, les larmes qu'ils répandent,
Ces bras cicatrisés qu'à la fois ils étendent :
Croyez vos vétérans; ils ont vu mon époux
Parler, agir, combattre et triompher pour vous.
La victoire sous lui, par de brillans auspices,
De votre empire heureux consacra les prémices;
Et c'est après sa mort, c'est devant ses débris,
Qu'on ose en plein sénat insulter votre fils!

PISON.

Ah! je ne prétends pas calomnier sa gloire.

AGRIPPINE.

Et que fais-tu? Comment te permets-tu de croire
Qu'il ait voulu tenter la valeur des soldats?
Non, non, Germanicus ne te ressemblait pas.
Son cœur fut toujours pur; sa foi toujours sincère.
Tu l'outrages, pourtant. S'il respirait!

PISON.

Tibère!

AGRIPPINE.

Si, triomphant encore, il brillait parmi nous!
Mais approche; il est là.

PISON.

Tibère, entendez-vous?

AGRIPPINE.

Il est là, là, te dis-je; il saura te répondre;
Son ombre magnanime est prête à te confondre.
Tu pâlis!

PISON.

Et pourquoi serais-je confondu?
Je n'ai point accusé; je me suis défendu.
Faut-il d'une ombre illustre évoquer la puissance?
Vos larmes contre moi font pencher la balance.
Il n'est plus ce Pison qui vit des jours d'éclat,
Et fut avec Auguste admis au consulat.

TIBÈRE.

Ne voyez, sénateurs, que la seule justice,
Que la loi vengeresse, ou la loi protectrice,
Non le rang de Pison, ses aïeux, sa valeur,
Ou les pleurs d'Agrippine et ma propre douleur.
Vous ne pouvez, sans doute, écouter la clémence;
Mais l'équité finit où le courroux commence.

PISON.

Il faut que je m'expliqne; on le veut; j'y souscris:
Les Romains sauront tout. Adieu, pères conscrits.
Mon destin, quel qu'il soit, n'a rien que je redoute.
Vous, César, aujourd'hui, vous m'entendrez, sans doute

Nous pourrons sans témoins parler en liberté
Pour ce héros par vous justement regretté,
Dont nous voyons tous deux la veuve gémissante,
Les enfans, les débris et l'ombre menaçante.
Ah ! j'ai pu le haïr ; mais j'ai su l'admirer ;
Et nous avons tous deux le droit de le pleurer.

SCÈNE III.

TIBÈRE, AGRIPPINE, SES TROIS FILS, SÉNATEURS, PONTIFES, MAGISTRATS, GUERRIERS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Il sort ; et sa douleur n'est que trop véritable.
Est-ce un remords tardif ? ou n'est-il point coupable ?
Aurait-il seulement haï Germanicus ?
Près de moi, sénateurs, je ne l'admettrai plus ;
Mais d'un plus grand délit la preuve est nécessaire,
Quand il faut condamner un vieillard consulaire.
Pison, quoi qu'il en soit, trouve un accusateur :
Demain Fulcinius, comme vous sénateur,
Devant le tribunal se dispose à paraître.

AGRIPPINE.

Fulcinius ! Séjan s'apprête aussi peut-être ?
Eh quoi ! Fulcinius ose être mon appui !
Tes exploits, cher époux, seront vantés par lui !
Eh ! sait-il seulement quelle est ta renommée ?
Nos guerriers l'ont-ils vu ? Connaît-il une armée ?

A la cour de Séjan, que pouvait-il savoir?
D'où lui vient ce grand zèle? et quel est son espoir?
Sa fortune a besoin de nouvelles bassesses!
C'est Pison que j'accuse, et non pas ses richesses.
Écoutez les récits de tous ces vieux soldats :
Eux seuls de mon époux vous diront les combats.
Combien de fois son sang coula pour la patrie
Sur les bords du Danube, aux vallons de Syrie;
Ses vertus, ses dangers, les complots des pervers;
Ses pleurs qu'ils ont taris, ses maux qu'ils ont soufferts;
Ou que devant le peuple on garde le silence :
L'aspect seul de cette urne aura plus d'éloquence;
Les débris et le nom du vainqueur des Germains,
Parleront assez haut dans l'ame des Romains.

TIBÈRE.

Fulcinius a-t-il mérité cette injure?
C'est lui qui se présente; aucun ne put l'exclure :
Tout citoyen romain doit librement user
Et du droit de défendre et du droit d'accuser.
La loi le veut ainsi; maintenons les lois sages.
Surtout de la tribune évitons les orages.
Les sénateurs, fuyant ce scandaleux éclat,
Doivent juger eux-même un membre du sénat.
Mais qui sera chargé du soin de le défendre?
Eh bien! père conscrits; vous venez de m'entendre.
Quel silence! Pison n'avait donc point d'amis?
Déjà tout l'abandonne!

SCÈNE IV.

TIBÈRE, AGRIPPINE, SES TROIS FILS, CNÉIUS, SÉNATEURS, PONTIFES, MAGISTRATS, GUERRIERS, LICTEURS.

CNÉIUS.

Il lui reste son fils.
J'ai porté, sénateurs, ma prière importune
Aux amis qu'autrefois lui donnait la fortune.
Hélas! j'ai recueilli leur stérile douleur :
Ils bornent leur courage à plaindre son malheur.
Jusqu'ici la tribune ignore ma jeunesse ;
Mais l'amour filial soutiendra ma faiblesse.
Vous savez que toujours les héros, vos aïeux,
Dans l'image d'un père ont adoré les dieux.
Sur la base des mœurs, un empire suprême
Affermissait nos lois et la liberté même.
Qu'un autre par la gloire ose leur ressembler.
En piété du moins je puis les égaler.
Vous, de Germanicus épouse auguste et tendre,
Que je crains, que j'implore, et qui saurez m'entendre,
Je vous prends pour modèle en repoussant vos coups :
Vous adorez encor les cendres d'un époux ;
Voilà vos fils, les siens, et ceux de la patrie :
Ils sont chéris de vous, vous en êtes chérie.
Mon père aussi mérite un fils reconnaissant.
Je le vois malheureux ; je le crois innocent :
Moi-même à son destin tout entier je me livre :

S'il gémit dans l'exil, trop heureux de le suivre,
Comme il fut mon soutien, je serai son appui :
S'il ne vit plus pour moi, je périrai pour lui.

TIBÈRE.

On reconnaît Cnéius aux desirs qui l'animent.
Il était loin d'un père, et les Romains l'estiment.
Mais on peut l'accuser pour étouffer sa voix ;
Et vous savez alors ce qu'exigent les lois.
Faut-il que sans témoins le sénat délibère ?

AGRIPPINE.

Si le fils de Pison peut défendre son père !
La nature et les lois, tout a délibéré :
C'est un droit ; c'est bien plus, c'est un devoir sacré.
Quand j'attaque Pison, Cnéius doit le défendre.
Quel tribunal humain pourrait ne pas l'entendre ?
Il n'est point accusé. Souvent Germanicus,
De ce jeune Romain m'annonça les vertus.
Un fils dénaturé, de biens, de honte avide,
Sérénus, élevant une voix parricide,
Naguère obtint l'exil d'un père infortuné :
Les juges l'ont absous ; les dieux l'ont condamné.
Les mères, les vieillards à son aspect frémissent ;
Mais aux enfans pieux les mères applaudissent ;
Et quel que soit enfin l'opprobre paternel,
Un père, aux yeux d'un fils, n'est jamais criminel.

TIBÈRE.

A de tels sentimens le sénat rend hommage.
Vous, qui de Rome antique offrez encor l'image,
Qui des Calpurniens, jeune et digne héritier,

Conservez de leurs mœurs le dépôt tout entier,
C'est à vous que d'un père appartient la défense;
Et puissiez-vous, Cnéius, prouver son innocence!
Vous, consuls, sénateurs, pontifes, magistrats,
Honneur des légions, vieux Romains, vieux soldats,
Qui de Germanicus chérissez la mémoire,
Amis, admirateurs, compagnons de sa gloire,
Sur les pas d'Agrippine, allez au champ de Mars
Réunir ce héros aux débris des Césars.
Épargnez à mes yeux la pompe funéraire :
Son aïeule Livie, Antonia sa mère,
Recueillant en secret leurs pudiques douleurs,
Loin de tous les regards partageront mes pleurs.
Soyons dignes de lui : qu'un hommage unanime
Accompagne au tombeau sa cendre magnanime :
Il blâmerait lui-même un long abattement :
Les princes, les héros, ces astres d'un moment,
Vont s'éteindre à jamais dans la nuit éternelle;
Mais Rome leur survit, Rome est seule immortelle.

AGRIPPINE, l'urne dans les mains.

Jusqu'à mon dernier jour, toi que je veux pleurer,
Même de tes débris il faut me séparer.
Nouveau dieu des Romains, tourne les yeux sur Rome,
Sur la patrie en deuil, veuve aussi d'un grand homme :
Soutiens, protège encor tes soldats triomphans,
Tes foyers, tes amis, ta veuve et tes enfans.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIBÈRE, AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

J'ai suivi mon époux jusqu'aux tombes sacrées
Où dorment des Césars les ombres révérées.
Je ne viens plus, Tibère, au nom de tout l'état
Contre un lâche ennemi provoquer le sénat.
J'aspire à des bienfaits; c'est vous seul que j'implore.
Hélas! je fus épouse, et je suis mère encore.
Gardant quelque espèrance en mes calamités,
J'ose pour mes enfans implorer vos bontés.
Des hauteurs de Livie ils souffriront peut-être;
Mais, nés du sang d'Auguste, ils ont assez d'un maître:
Les Romains de César reconnaissent la loi;
C'est à lui qu'est l'empire.

TIBÈRE.

Elle règne avec moi.
Ce discours vous surprend! J'ai, durant huit années,
Parmi les Rhodiens caché mes destinées,
Loin du palais d'Auguste et plus loin de son cœur.
Seule, d'un sort jaloux fléchissant la rigueur,
Quand je n'espérais plus les faisceaux consulaires,
Elle étendait sur moi ses bontés tutélaires;
Et par elle, un empire attendu quarante ans,
De ses lauriers tardifs couvrit mes cheveux blancs.
Sous le règne d'Auguste on adorait Livie.
Celle à qui je dois tout, mon empire et ma vie,
Peut bien, ainsi que moi, sans blesser les Romains,
Gouverner l'Univers que m'ont donné ses mains;
Et puisse encor long-temps ma pieuse tendresse
Des rayons du pouvoir couronner sa vieillesse!
Vous même, à vos destins plus soumise aujourd'hui,
Pour vous, pour vos enfans, ménagez son appui,
Loin de vouloir aigrir par un orgueil injuste
La mère de Tibère et la veuve d'Auguste.

AGRIPPINE.

Dans l'état où je suis vous m'accusez d'orgueil!

TIBÈRE.

Oui, jusque dans vos pleurs, jusque dans votre deuil,
Jusqu'en cet appareil de douleur fastueuse.
D'un héros, je le sais, épouse vertueuse,
Vous partagiez l'éclat de ses jours fortunés
Qu'un sort inexorable a trop tôt moissonnés.
Mais enfin ce héros dans la Syrie expire;

Et, son urne à la main, vous traversez l'empire
Vous traînez sur vos pas des peuples, des cités !
On voit les tribunaux, les temples désertés !
Pourquoi ? Ces dieux dont Rome adore les images,
Jules, Auguste, en mourant ont reçu moins d'hommages ;
Moins de deuil éclatait, même aux jours malheureux
Où Rome a vu pâlir ses destins généreux,
Où Canne et Trasimène excitaient tant d'allarmes,
Où les mères, les fils, les veuves dans les larmes,
A l'ombre de Varus redemandaient en vain
Les légions d'Auguste et du peuple Romain.

AGRIPPINE.

Et ne comptez-vous pas comme un jour déplorable,
Celui qui vit tomber ce chef irréparable,
Par qui de vains regrets ne redemandaient plus
Les légions d'Auguste à l'ombre de Varus ?

TIBÈRE.

Vous, ne m'accablez pas sous tant de renommée.
Avant Germanicus j'ai commandé l'armée.
On se souvient du temps où les Parthes vaincus,
Rendaient à mes exploits les drapeaux de Crassus ;
Quand, privés de tombeaux aux forêts d'Hercinie,
Les ossemens romains couvraient la Germanie ;
Quand Varus expiait d'imprudentes terreurs,
Aux champs illyriens j'arrêtais ses vainqueurs ;
Mon front ceignit deux fois la palme triomphale.
Je n'ai cependant pas, d'une gloire rivale,
Jusque dans son palais insulté l'Empereur,
Ni d'un peuple avili courtisé la faveur.

AGRIPPINE.

S'il était avili, quelle en serait la cause?
De la faveur du peuple, est-ce moi qui dispose?
Lorsque Germanicus y conquérait des droits,
Était-ce par le crime, ou bien par des exploits?
Voulait-il de si loin briguer le rang suprême?
Il courtisait le peuple en vous servant vous-même;
Il avait un grand nom? brillant, mais faible appui;
Vingt cités l'adoraient? ah! ce n'était plus lui.
Ces regrets si touchans, il n'a pu les entendre.
On ne le voyait plus, mais on voyait sa cendre.
De pleurs reconnaissans on venait la couvrir.
Hélas! et c'était moi qui devais les tarir!
Complice de Pison, la veuve d'un grand homme
Aurait dit à l'empire, et répété dans Rome:
César est indigné de ce deuil solennel;
En pleurant un héros on devient criminel.

TIBÈRE.

Oui: voilà les discours que vos amis répandent,
Que vous favorisez, que ces voûtes entendent;
Et voilà seulement ce qui peut m'indigner.
Vous n'avez qu'un chagrin; c'est de ne pas régner.

AGRIPPINE.

Moi!

TIBÈRE.

Vous. En d'autres temps vous l'avez fait connaître,
Quand sur les bords du Rhin, tout le camp vit paraître
Votre jeune Caïus, promené sur un char,
Revêtu des habits et du nom de César.

AGRIPPINE.

Pour calmer, pour vous rendre une armée en furie,
Est-on coupable encor quand on sert la patrie?
De Caïus, de mes fils, les droits sont-ils perdus?
Quoi! le nom de César ne leur appartient plus!
Et qui donc maintenant soutiendra leur enfance?
Quelle était, cher époux, ta dernière espérance?
Ah! mes tremblantes mains, en de cruels instans,
Sur son lit de douleur rassemblaient ses enfans;
Il les pressait tous trois dans ses bras héroïques :
Tous trois il les baignait de larmes prophétiques.
« Si le sort, me dit-il, se déclarait contr'eux!
» Et si, comme leur père, ils étaient malheureux!
» Dieux! veillez sur mes fils; dieux! protégez leur mère.
» Germanicus expire, et les lègue à Tibère.
» Ah! je l'ai bien servi. Pour me récompenser,
» Qu'un regard paternel daigne les caresser.
» Tendre et fidèle épouse, arme-toi de courage;
» Nos enfans que tes soins vont sauver du naufrage,
» Recueillis par César, retrouveront en lui
» Un père aussi sensible, un plus puissant appui;
» Et ton cœur, pénétrant sous le froid mausolée,
» Sentira tressaillir mon ombre consolée. »

TIBÈRE.

Pourquoi rappelez-vous ces douloureux discours?
C'est de votre infortune éterniser le cours.
Le malheur n'est vaincu que par la résistance :
Il dompte la faiblesse, il cède à la constance.
Obéissez du moins aux conseils d'un époux.

Pour ses fils toutefois que me demandez-vous?
Parlez : qu'espèrent-ils?

AGRIPPINE.

Qu'élevés par vous-même,
Partageant tout l'éclat qui suit le rang suprême,
A côté de Drusus, près de vous réunis...

TIBÈRE.

Avez-vous oublié que Drusus est mon fils?

AGRIPPINE.

Non, mais Rome a connu deux enfans de Tibère,
Et souvent mon époux vous appelait son père.

TIBÈRE.

Lui! ce rival de gloire à Tibère opposé!
Lui! mon fils! par Auguste il me fut imposé.

AGRIPPINE.

Par Auguste! Et vous même, au déclin de sa vie,
Ne lui fûtes-vous pas imposé par Livie?

TIBÈRE.

Il est vrai; mais comment osez-vous le savoir,
Me braver dans ma cour, et tenter mon pouvoir?

AGRIPPINE.

Dût ce pouvoir un jour accabler Agrippine,
Des fils de votre fils voudrait-il la ruine?
Quel mal vous ont-ils fait? Des enfans délaissés,
Par le sort infidèle un moment caressés,
Vous allarmeraient-ils dans un âge si tendre?

Et que m'annonce encor ce que je viens d'entendre?
Est-ce aujourd'hui Pison que vous voulez venger?
Est-ce Germanicus qu'on s'apprête à juger?

TIBÈRE.

J'ai souffert la demande; écoutez la réponse:
Ce n'est point l'empereur, c'est la loi qui prononce.
Mais la loi ne punit que des crimes prouvés,
Et ce sont des décrets au sénat réservés.
Il n'est pas un vengeur, mais un juge équitable.
Moi-même, partageant son emploi redoutable,
Je serai sans colère au-dessus du soupçon,
Et sévère, mais juste, à l'égard de Pison.

AGRIPPINE.

A l'égard de mes fils serez-vous donc moins juste?
Et les punirez-vous du choix fait par Auguste?

TIBÈRE.

Je connais mon devoir, et respecte ce choix.
Des Césars, vos enfans, j'affermirai les droits.
Donnez-leur vos vertus: mais dans ces jeunes ames
D'un orgueil dangereux n'attisez point les flammes.
Un jour, peut-être, un jour, ils pourront seconder
Et Tibère et Drusus né pour lui succéder.
Dites-leur de briller au champ de la victoire,
D'espérer les honneurs, de mériter la gloire,
D'obtenir le triomphe au sein de nos remparts,
De grossir les lauriers cueillis par les Césars,
De prétendre au respect qu'un nom fameux inspire,
D'aspirer aux grandeurs, mais jamais à l'empire.

AGRIPPINE.

Je vois que ma prière aigrit votre courroux :
Cet entretien vous pèse, et Séjan vient à nous.
Je vais trouver mes fils. Déjà privés d'un père,
Ah! doivent-ils long-temps conserver une mère?
Si régner était l'art qu'il faut leur enseigner,
L'exemple est devant eux; Tibère sait régner.
Je leur conseillerais d'imiter sa prudence,
La sagesse d'Auguste, et surtout sa clémence;
D'écouter les amis, d'éloigner les flatteurs,
De ne point accueillir les cris des délateurs,
Et de faciliter l'accès du rang suprême,
Au malheur, à la plainte, à la liberté même.
Pour un sort moins brillant j'élèverai mes fils;
Ils ne seront pas craints, mais ils seront chéris.
La faveur, les trésors ne sont point mon partage;
Je pourrai leur laisser, du moins pour héritage,
Une fierté tranquille en leur adversité,
Un cœur paisible et pur, un courage indompté :
Leur nom sera béni par la reconnaissance :
Ils sauront de César révérer la puissance;
Ils pourront quelque jour obéir à Drusus,
Mais ils seront encor fils de Germanicus.

SCÈNE II.

TIBÈRE, SÉJAN.

SÉJAN.

Quoi! lorsque d'Agrippine adoptant la vengeance,
En secret de Pison vous dictez la sentence,
Agrippine, étalant ses pleurs ambitieux,
Ose vous outrager par d'insolens adieux!

TIBÈRE.

Pour ses fils désormais Agrippine respire.
Quand ils sont nés à peine, ils rêvent un empire.

SÉJAN.

Sans cesse elle nourrit leurs desirs criminels.

TIBÈRE.

Ombragés en naissant des lauriers paternels,
Bercés des longs honneurs prodigués à leur race,
D'une orgueilleuse mère ils ont déjà l'audace;
Et j'entrevois, surtout dans les yeux de Caïus,
Les vices de Sylla, mais non pas ses vertus.
Il naquit oppresseur : sa tyrannique enfance
Bégaie insolemment la menace et l'offense.
Puisse Rome, en effet, tomber entre ses mains!
Ma haine avec plaisir le conserve aux Romains.
Timides artisans des discordes civiles,
Rebelles en secret, publiquement serviles,

Du sein de leur bassesse ils osent m'outrager :
C'est en me succédant qu'il pourra me venger.
Écrasés par le fils, ils maudiront le père,
Et, sous Caligula, regretteront Tibère.

SÉJAN.

Ah! sans daigner savoir si le peuple est ingrat,
Régnez, régnez long-temps pour l'honneur de l'état.
Quelques noms trop chéris vous sont-ils redoutables?
Occupez le sénat : faites-lui des coupables.
Vous avez deux soutiens : les dignités et l'or.
En condamnant Pison, ses juges vont encor,
Tout prêts à secourir la puissance suprême,
Condamner, s'il le faut, Agrippine elle-même.
Je viens vous l'annoncer. De zélés orateurs,
De tous vos ennemis futurs accusateurs,
Natta, Balbus, Afer, se vouant avec joie,
Attendent que César ait désigné leur proie.

TIBÈRE.

Agrippine me craint : moi, sans la redouter,
Je prépare les coups que je veux lui porter.
Que de Germanicus la veuve criminelle
Dans sa chute bientôt précipite avec elle
Silius, Sabinus, à me nuire attachés,
Ses partisans publics, mes ennemis cachés.
Crémutius, de Rome écrit, dit-on, l'histoire :
Il veut à l'avenir dénoncer ma mémoire.
Scaurus peint des tyrans les tragiques destins :
C'est moi que sur la scène il désigne aux Romains.
Ils méprisent tous deux cette foule empressée

Dont je puis chaque jour acheter la pensée ;
Mais tout prince absolu, s'il ne veut s'affaiblir,
Doit punir les talens qu'il ne peut avilir.
Consommons toutefois un premier sacrifice.
L'intérêt de l'état veut qu'un homme périsse ;
C'est Pison. Le voici : tiens-toi près de ces lieux,
Et, dès qu'il sortira, reparais à mes yeux.

SCÈNE III.

TIBÈRE, PISON.

PISON.

Nous voilà seuls, Tibère, et vous pouvez m'entendr
Ce moment, il est vrai, s'est fait long-temps attend
Rome ne m'offre plus que des yeux ennemis.
Mes jours sont-ils donnés ! mes biens sont-ils promis
Ah ! Tibère est prudent ; mais Tibère est-il juste ?
On va juger l'ami, le collégue d'Auguste !
On parle de punir ! le glaive est suspendu
Sur un patricien de Numa descendu !
Quelle étrange union conspire à ma ruine !
Le parti de Séjan combat pour Agrippine !
Quoi ! ce Fulcinius, apprenti sénateur,
Descend par habitude au rang de délateur !
Et vous le permettez ?

TIBÈRE.

Votre courroux s'abuse.

On n'est point délateur alors qu'on vous accuse.
Ce droit de dénoncer qui vous semble odieux,
Fut, dans les plus beaux temps, utile à nos aïeux.
Je ne veux point choisir un exemple vulgaire;
Cet orateur fameux, plébéien consulaire,
Cicéron, qui toujours soutint avec éclat
Le sénat près du peuple et le peuple au sénat,
N'a-t-il pas accablé de foudres équitables
Verrès que protégeaient ses richesses coupables?
N'a-t-il point accusé l'orgueilleux Lentulus,
L'ardent Catilina, l'effréné Céthégus;
Et, des rois abolis craignant peu l'influence,
Armé contre un Pison sa sévère éloquence?

PISON.

Que font ces traits amers avec choix rassemblés?
Notre âge est-il pareil aux temps dont vous parlez?
La liberté régnait sur les rives du Tibre :
César y règne seul, et seul y reste libre.
Chaque mot du sénat par César est dicté.
Oui, vous approuvez tout; mon arrêt est porté :
Avec l'art de Séjan ces trames sont conduites.
César en a, je pense, examiné les suites?
Il a vu quels seraient les droits de l'accusé?

TIBÈRE.

Il n'a vu qu'un devoir à César imposé,
Et dont il faut subir les lois inexorables.

PISON.

César, faut-il aussi punir tous les coupables?

TIBÈRE.

Sur des preuves? sans doute. Ainsi le veut la loi.

PISON.

César sera puni.

TIBÈRE.

Qui l'accuserait?

PISON.

Moi.
Ses ordres à la main. Je les ai.

TIBÈRE.

Téméraire!
Vous les avez gardés?

PISON.

Je connaissais Tibère.

TIBÈRE.

Et des audacieux connaissez-vous le sort?

PISON.

Vous ne pouvez, César, commander que ma mort.
On verra si Pison brave les destinées,
Ou s'il a dans les camps perdu quarante années.

TIBÈRE.

J'estime sa fierté; je crains peu son courroux.
Pison, votre péril m'attache encore à vous.
Le sénat frémirait de voir un consulaire
Divulguant sans pudeur, aux yeux de Rome entière,
Un ordre faux peut-être, ou mal interprété;
Et du chef de l'état, bravant la majesté.

Par vos respects, du moins, méritez la clémence;
Songez que l'empereur est sûr de sa défense.
Au sénat qui vous juge on comptera ma voix;
Et tout aveu d'un crime anéantit vos droits.

PISON.

Mes droits! je n'en ai plus aux yeux de la justice;
J'en ai sur vous encor : je suis votre complice.

TIBÈRE.

Pison!

PISON.

Vous le savez. Auriez-vous prétendu
Que par mon trépas même à vous plaire assidu,
En bénissant vos coups, victime complaisante,
J'irais tendre aux bourreaux ma tête obéissante?
Tibère, osant pleurer les malheurs qu'il a faits,
Sur ses propres agens punirait ses forfaits!
Non! vous ne l'aurez pas, ce sanglant privilége.
Il faut que de Pison le juge sacrilége,
Plus fidèle aux devoirs qui lui sont imposés,
Descende en criminel au rang des accusés.

TIBÈRE.

Je n'y descendrai point, je saurai vous confondre;
Et déjà d'un coup d'œil je pourrais vous répondre.
Si l'on hait ma puissance, elle inspire l'effroi.

PISON.

J'abandonne mes jours; elle a fini pour moi.

TIBÈRE.

Non; vous avez un fils : vous la craindrez encore.

PISON.

Oseriez-vous, cruel!...

TIBÈRE.

Un fils qui vous honore;
Un fils qui vous chérit, que vous devez chérir.

PISON.

S'il m'est cher!

TIBÈRE.

Qui pour vous serait prêt à mourir.

PISON.

Ah! je sais de quels traits sa grande ame est capable :
Il ne méritait pas un père aussi coupable;
Et le seul châtiment que je craigne aujourd'hui,
C'est l'affreux désespoir d'être indigne de lui;
De lui léguer la honte.

TIBÈRE.

Avez-vous pu le croire?
La honte! à lui! jamais. Il est né pour la gloire :
Déjà même il l'obtient en protégeant vos jours.
Eh! quand vous n'auriez pas ses généreux secours,
Quand d'un puissant parti vous péririez victime,
Faudrait-il, en tombant, vous accuser d'un crime?
Est-ce là ce courage au-dessus du trépas?
Les Pisons vos aïeux mouraient dans les combats;
A Rome, ils triomphaient d'une ligue ennemie.
On peut braver la mort, mais non pas l'infamie.
Que dis-je? votre arrêt est-il donc prononcé?
Voyez-vous seulement le débat commencé?

Est-ce moi qui menace? ai-je ameuté l'empire?
Agrippine dénonce, et peut-être conspire;
Elle a sur tout ce peuple un dangereux pouvoir.

PISON.

Agrippine, elle est juste; elle a fait son devoir :
Bien plus qu'elle ne croit sa haine est légitime :
Elle sait ma révolte; elle ignore un grand crime.
Vous, pour qui j'ai tout fait, vous qui m'abandonnez,
Vous, à qui j'appartiens, mais qui m'appartenez,
César, écoutez moins l'orgueil qui vous enivre :
Ah! croyez que pour moi c'est un tourment de vivre
Sans gloire, sans vertu, chaque jour poursuivi
Par l'impuissant remords de vous avoir servi.
Cette peine est horrible, et pourtant je l'affronte;
Pour l'honneur de mon fils, j'en dois subir la honte.
Rome, l'empire entier, tout se tait devant vous;
On ne murmure point, on pleure à vos genoux.
Vous seul êtes chargé du soin de ma défense.
Consultez-vous. Demain, si le débat commence,
Si ce Fulcinius, dont vous avez fait choix,
Si quelque accusateur veut élever la voix,
Moi-même du forfait j'établirai la preuve;
Du héros qui n'est plus j'irai chercher la veuve;
Pison, par vous coupable et par vous accablé,
Paraîtra devant elle au sénat rassemblé;
Devant elle, au sénat, Tibère entendra lire
Les ordres qu'en secret il osait me prescrire;
Et dussent les Romains n'en pas être surpris,
Ils sauront que Tibère a fait périr son fils.
Adieu, César.

TIBÈRE.

(Seul.)

Adieu. Demain! la nuit me reste.
Séjan!

SCÈNE IV.

TIBÈRE, SÉJAN.

SÉJAN.

Que veut César?

TIBÈRE.

Rompre un destin funeste.

SÉJAN.

De Pison?

TIBÈRE.

De lui-même. Il menace, et demain
Veut paraître au sénat mes ordres à la main.

SÉJAN.

La nuit n'a pas encore éclipsé la lumière.

TIBÈRE.

Cette nuit, pour Pison, doit être la dernière.
Mais avant de servir un trop juste courroux,
Amène-moi Cnéius.

SÉJAN.

Ah! que prétendez-vous?
Le punir?

TIBÈRE.

Le tromper. Il faut avec adresse
D'un favorable accueil caresser sa jeunesse.
Cet entretien peut même écarter le soupçon.
La nuit, fais investir le palais de Pison.
En proscrivant ses jours, que tout un peuple nomme
Et la veuve et l'époux, ces idoles de Rome :
Que le nom de César ne soit pas prononcé :
Des menaces, du bruit, mais point de sang versé.
Que des agens discrets, des orateurs habiles,
A tous ces mouvemens président immobiles.
Dès qu'auront éclaté les cris séditieux,
Convoque le sénat; qu'il accoure en ces lieux :
Reviens pour m'annoncer que le trouble commence;
Et sur les derniers coups j'instruirai ta prudence.

SÉJAN.

Je cours exécuter vos ordres absolus.

TIBÈRE.

Sitôt qu'en mon palais tu conduiras Cnéius,
Que j'en sois informé : je serai chez Livie.

SÉJAN.

Les amis de Séjan vous consacrent leur vie.
César se souviendra de leur fidélité?

TIBÈRE.

Ils obtiendront le prix qu'ils auront mérité.

SÉJAN.

Un regard? des faveurs?

TIBÈRE.

Dis, ma reconnaissance,
Séjan, tous mes trésors et toute ma puissance.

SÉJAN.

Natta, Balbus, Afer, nos zélés orateurs?

TIBÈRE.

Du crédit, des emplois d'édiles, de questeurs.

SÉJAN.

Les agens plus obscurs d'une émeute docile?

TIBÈRE.

De l'or.

SÉJAN.

Fulcinius?

TIBÈRE.

La préture en Sicile.

SÉJAN.

Et les cris importuns de ce peuple odieux?

TIBÈRE.

Du pain, les jeux du cirque, un sacrifice aux dieux.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CNÉIUS, SÉJAN.

CNÉIUS.

Moi, dites-vous, Séjan! moi, César veut m'entendre!

SÉJAN.

Vous-même. A cet honneur n'osiez-vous donc prétendre?

CNÉIUS.

Jeune encore, à Tibère, à sa cour inconnu...

SÉJAN.

Par des marques d'estime il vous a prévenu.

CNÉIUS.

Et que suis-je? Veut-il me parler de mon père?

SÉJAN.

Je ne suis point admis aux secrets de Tibère.

CNÉIUS.

Séjan, pour un ministre, est bien mal informé.

SÉJAN.

Je crois que sans motif vous seriez allarmé?

CNÉIUS.

Je le suis toutefois.

SÉJAN.

Sur quelle conjecture?
Pourquoi?

CNÉIUS.

Fulcinius est votre créature.
Sa voix contre mon père est prête à s'élever.

SÉJAN.

Et, si c'était, Cnéius, pour vous le conserver!

CNÉIUS.

Pour conserver Pison, faut-il tant d'artifice?
N'a-t-il donc plus les lois, le sénat, la justice?

SÉJAN.

De puissans ennemis l'accablent sous leurs coups.

CNÉIUS.

Nul n'est puissant à Rome, hormis César et vous.

SÉJAN.

Moi!

CNÉIUS.

Cependant mon père est traîné dans le piége.

SÉJAN.

Ne repoussez donc pas la main qui le protége.

CNÉIUS.

Vous, protéger Pison! vous, Séjan!

SÉJAN.

Cet orgueil,
De vos aïeux, Cnéius, fut l'ordinaire écueil.
Songez-y; la hauteur ne saurait que vous nuire.
Adieu : dans l'art des cours César peut vous instruire.
De ce qu'il veut bientôt vous serez éclairci :
Je l'ai fait prévenir, et déjà le voici.

SCÈNE II.

TIBÈRE, CNÉIUS.

TIBÈRE.

De vos froideurs, Cnéius, j'aurais lieu de me plaindre.
A venir dans ma cour faut-il donc vous contraindre?
Si d'un masque imposteur le vice est revêtu,
Mon œil à des traits purs reconnaît la vertu,
Quoi! d'un patricien, digne de sa naissance,
Deviez-vous si long-temps m'envier la présence?
Un Romain tel que vous à l'empire appartient.

CNÉIUS.

Moi, seigneur!

TIBÈRE.

C'est aux rois que ce titre convient.
Ah! laissez prononcer aux esclaves d'Asie
Les noms avilissans qu'obtient la tyrannie.
Je ne commande point; j'obéis à la loi;
Et je suis à l'état; l'état n'est point à moi.
C'est le sang des Pisons qui coule dans vos veines.
On connaît leur fierté : plein des vertus romaines,
De ces grands souvenirs votre cœur enchanté,
Sait palpiter encore au nom de liberté.
Ne vous défendez pas de mériter l'estime :
Vous servirez, Cnéius, un pouvoir légitime
Mieux que des courtisans par intérêt soumis,
Amis de la grandeur, mais des lois ennemis,
Et qui, toujours du prince étudiant les vices,
Lui vendent des forfaits qu'ils nomment leurs services

CNÉIUS.

J'étais loin de prévoir, en mon obscurité,
Un accueil si flatteur et si peu mérité.
D'un courtisan novice excusez l'ignorance.
Permettez-moi, César, d'écouter l'espérance,
Et laissez-moi penser que je dois cet honneur
Aux exploits de mon père, et même à son malheur.

TIBÈRE.

Ses exploits laisseront un souvenir durable;
Je crois que son malheur n'est point irréparable.
Cet amour filial qui vous attache à lui,

Tous les deux vous honore, et lui donne un appui.
Mais faut-il à ces soins borner vos destinées?
Qu'à l'aspect des vertus qu'ils ont abandonnées,
Apprenant à rougir, les Romains sous vos yeux
Rentrent dans les sentiers que frayaient leurs aïeux.
Le sénat, les faisceaux, les honneurs militaires,
Attendent l'héritier de tant de consulaires.
A ce bel avenir voulez-vous renoncer?

CNÉIUS.

Moi, des honneurs, César! est-il temps d'y penser?
C'est l'avenir d'un père, hélas! qui m'intéresse.
Si le pieux effort que tente ma jeunesse
Mérite un peu d'égards, et même quelque prix,
Sauvez, sauvez mon père, et laissez-là son fils.

TIBÈRE.

Je veille sur Pison; je sais l'aimer, le plaindre;
Je fais plus. Toutefois Agrippine est à craindre.
On connaît les soupçons qu'elle ose fomenter.
Où s'arrêtera-t-elle? On me fait redouter
Des brigues, des excès, peut-être même un crime.

CNÉIUS.

César, on vous abuse; elle est trop magnanime;
C'est l'ame d'un héros, l'ame de son époux:
Pison même se fie à son noble courroux.

TIBÈRE.

Puisse-t-elle répondre à tant de confiance!
C'est elle cependant qui demande vengeance;
Si Pison dans l'armée a des accusateurs...

CNÉIUS.

Et Séjan les choisit parmi les sénateurs!

TIBÈRE.

Séjan peut vous servir. Doutez-vous de son zèle?
Il sait ce que je pense, et Séjan m'est fidèle.

CNÉIUS.

A ce nom de Séjan quelque doute est permis,

TIBÈRE.

Vous fiez-vous, Cnéius, à vos seuls ennemis?

CNÉIUS.

Un fils craint aisément pour un père qu'il aime.
Souffrez que j'ose à vous me plaindre de vous-même.

TIBÈRE.

De moi!

CNÉIUS.

De vous, César. La cause est en vos mains:
C'est le sénat qui juge, et non pas les Romains.
Que ne conservait-on ces formes respectées,
Par les seuls criminels si long-temps redoutées?
L'état n'est point à vous: il s'agit de l'état:
C'est au peuple à juger d'un pareil attentat.
Il répand les discours que la haine publie,
Les croit bientôt lui-même, et bientôt les oublie!
Non, le cœur des Romains ne se fermerait pas
Devant un sénateur blanchi dans les combats;
D'un soldat vénérable, usé par les services,
On aurait pu compter les nobles cicatrices.

Loin d'élever ma voix contre Germanicus,
J'aurais brigué l'honneur de vanter ses vertus;
On eût vu de mon père éclater l'innocence;
Avec moi ses aïeux auraient pris sa défense;
Et nous aurions trouvé des pères et des fils
Que la crainte et l'orgueil n'ont jamais endurcis.

TIBÈRE.

Y pensez-vous, Cnéius? cette imprudente audace
Aurait de votre père assuré la disgrace.
Agrippine étalant de fastueux débris
Devant le peuple entier voulait porter ses cris.
Près du peuple souvent, quand la haine dénonce,
La haine écoute encor, la haine encor prononce;
Tandis que le sénat est, pour un sénateur,
Un tribunal paisible et même protecteur.
Je promets l'équité : j'espère l'indulgence.
Adieu, rassurez-vous : Agrippine s'avance.
Votre aspect dans ces lieux peut aigrir ses douleurs;
Moi-même, en ce moment, j'éviterai ses pleurs :
Vos soutiens sont nos lois, votre cause, vous-même,
Le sénat qui la juge, et César qui vous aime.

SCÈNE III.

CNÉIUS, AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

Tibère en me voyant s'éloigne avec effroi!

Et le fils de Pison demeure auprès de moi!

CNÉIUS.

Ne vous offensez point, vertueuse Agrippine,
Si, d'un père chéri redoutant la ruine,
En ces lieux un moment j'ose vous arrêter.
Sans haine et sans courroux pouvez-vous m'écouter?

AGRIPPINE.

Je ne hais que le crime; et qu'importe ma haine?
Vous avez vu celui dont la voix souveraine
Peut condamner Pison, peut le justifier.

CNÉIUS.

Oui, j'ai vu, malgré moi, Tibère tout entier.

AGRIPPINE.

Qui vous y forçait?

CNÉIUS.

Lui, puisqu'il est notre maître;
Lui, l'ennemi de Rome, et le vôtre peut-être;
Lui dont la tyrannie irrite nos débats.

AGRIPPINE.

Si vous étiez Séjan je ne répondrais pas.
Mais Cnéius, indocile au frein de l'esclavage,
N'a point cultivé l'art de farder son langage;
Vrai dans tous ses discours, par tant de liberté
Il ne tend pas un piége à ma sincérité.
Toutefois que craint-il en sa faveur nouvelle,
Quand Tibère me fuit, quand Tibère l'appelle?

CNÉIUS.

Tout, j'ose l'avouer, jusqu'à cette faveur

Dont je n'accepte pas le brillant déshonneur.
Le tyran m'a flatté; mais je suis libre encore :
Il m'invite à vous craindre, et c'est vous que j'implore.

AGRIPPINE.

Moi-même, en implorant la justice et les lois,
Vous le savez, Cnéius, j'ai respecté vos droits.
J'accuse un criminel que vous devez défendre :
Vous étiez au sénat; vous avez pu m'entendre :
Là, j'ai plaint les vertus d'un Romain généreux
Digne d'un autre père, et de temps plus heureux.
Mais quand je sollicite un arrêt légitime,
Qu'oseriez-vous prétendre, excepté mon estime?

CNÉIUS.

Rien pour le défenseur, mais tout pour l'accusé.
Songez au tribunal qui nous est imposé.
Un ami de Séjan va dénoncer mon père :
Et qui nous jugera? le sénat de Tibère.
A la cour du tyran vous parlez de nos droits!
Vous invoquez sous lui la justice et les lois!
Les lois! mais en est-il? est-il une justice,
Inflexible au coupable, à l'innocent propice,
Qui sache, en la blâmant, pardonner à l'erreur,
Qui sache lire un crime au front de l'empereur?
Tibère corrompt tout par son fatal génie :
Ce qu'on nomme équité n'est que sa tyrannie.
En vain dans ses discours de pompe revêtus,
De ses vices masqués il se fait des vertus;
Nous pouvons aisément, malgré tant d'artifices,
Dans ses fausses vertus démasquer tous ses vices.

Il récuse le peuple, et commande au sénat :
Vous l'avouez enfin, lui seul est tout l'état.
Sa vengeance proscrit, sa faveur déshonore;
Plus il est odieux, plus il faut qu'on l'adore;
Et, tremblant devant lui, le pâle genre humain
Le maudit à ses pieds, l'encensoir à la main.

AGRIPPINE.

Vous dites vrai, Cnéius, mais de la servitude,
Même en la détestant, Rome a pris l'habitude.
De peur que le sénat ne décide entre nous,
Faut-il vous immoler l'honneur de mon époux?
Dans cet humble sénat César tient la balance,
Je le sais; toutefois dois-je attendre en silence
Que d'un vain tribunal les Romains détrompés
Revendiquent leurs droits si long-temps usurpés?
Je tente avec douleur une sévère épreuve;
Mais de Germanicus ne suis-je point la veuve?
Ainsi que mes enfans n'ai-je pas tout perdu?
Germanicus enfin nous sera-t-il rendu?
Ne prétendait-on pas, en divisant l'armée,
Du chef qui la guidait flétrir la renommée?
Il n'est plus; et Pison fut son persécuteur.
Un ami de Séjan se rend accusateur;
J'en ai rougi : n'importe; une main ennemie
D'un pareil défenseur me gardait l'infamie :
Je ne puis que gémir des abus du pouvoir,
Vous séparer d'un père, et remplir mon devoir.

CNÉIUS.

D'un père! ah! quel que soit le sort qu'on lui prépare,

Que l'exil, que la mort, que rien ne m'en sépare.
Pour vous qui, sous l'empire, exigez des Romains
L'antique austérité des camps républicains,
Savez-vous quels ressorts divisaient en Syrie
Les soldats de Tibère et non de la patrie?
Pison dirigeait-il ses propres étendards?
Un héros, cher au peuple, et du sang des Césars,
Germanicus aimait la liberté romaine:
Jugez si de Tibère il méritait la haine.
Ah! des dissentions que l'on vit éclater
Le vrai motif un jour peut se manifester.
Je forme des soupçons qui vont trop loin peut-être;
Mais, quand tout se dira, craignez de reconnaître
Que mon père, en luttant contre Germanicus,
A rempli de César les ordres absolus.

AGRIPPINE.

Je le crois. Aujourd'hui l'insensible Tibère
Aux yeux des sénateurs cachait mal ce mystère.
D'une bouche hypocrite il regrettait son fils;
Mais son cœur s'indignait de les voir attendris.
Du héros avec peine il célébrait la vie;
Jusqu'en l'urne funèbre il lui portait envie;
Et, d'un front abattu, démentant les douleurs,
Sa parricide joie éclatait dans ses pleurs.

CNÉIUS.

Et vous balanceriez! il peut tout pour le crime;
Vous pouvez plus que lui : qu'un pardon magnanime
Termine par vous seule un scandaleux débat;
N'occupez point de vous Tibère et son sénat.

Que Séjan se repose; et que sa créature
D'un homicide appui vous épargne l'injure :
Ne brisez point vous-même, à la voix du courroux,
La barrière qui reste entre Tibère et vous.
N'exposez point vos fils à des haines durables :
Ah! de l'amour du peuple ils sont déjà coupables;
Plus coupables bientôt, ils auront des vertus;
Ils sont fils d'Agrippine et de Germanicus.
Seront-ils sans danger si près d'un rang suprême?

AGRIPPINE.

Non; mais répondez-moi, j'en appelle à vous même.
Tous vos traits ont porté dans ce cœur maternel;
Que lui demandez-vous? un pardon criminel.
Si j'étais l'offensée, écoutant l'indulgence,
J'abdiquerais pour vous le droit de la vengeance :
Mais quand j'aurai trahi mon époux au cercueil,
De quel front le nommer? comment porter son deuil?
Dans sa tombe après lui comment oser descendre?
A Rome où je n'ai pu rapporter que sa cendre,
Si les dieux protecteurs nous l'avaient ramené,
Qu'eût fait Germanicus?

CNÉIUS.

Il eût tout pardonné.
Vous sauriez, dites-vous, oublier votre injure!
Vos ames s'entendaient : lui-même il vous conjure,
Il vous presse avec moi, du fond de son tombeau,
De ne point lui ravir ce triomphe nouveau,
D'accueillir la douleur, d'exaucer la prière
D'un fils désespéré qui vous demande un père,

Qui tremble, qui gémit, qui, les larmes aux yeux,
Vous implore à genoux, et comme on parle aux dieux.
Que Séjan soit vaincu : Rome entière attendrie
Pourra croire un moment qu'il est une patrie;
Et, de tant de vertus admirant les effets,
Bénira son héros vengé par des bienfaits.

AGRIPPINE.

Tu l'emportes, Cnéius; cette ombre que j'adore,
Cet époux, ce héros, j'ai cru l'entendre encore.
Ah! je ne crains plus rien; ses mânes offensés
Ne démentiront pas les pleurs que j'ai versés.
Lève-toi; de Pison que la faute s'oublie :
Avec Germanicus je le réconcilie.
Il osa le combattre; il pourra le bénir :
Nos guerriers se tairont; je cours les prévenir.
Peut-être malgré lui Pison devint coupable :
L'audace le soutient, le repentir l'accable;
Et dans sa fierté même il paraît abattu :
Non, puisqu'il est ton père il n'est pas sans vertu.
Qu'il vive : sois long-temps l'honneur de sa vieillesse :
Qu'il vive : et, pour son fils redoublant de tendresse,
Qu'il redevienne encor digne d'un tel appui,
De Rome, et du pardon qu'il obtient aujourd'hui.

SCÈNE IV.

CNÉIUS.

Ah! je respire enfin. Quelle ame noble et pure
Repousse avec orgueil les droits de la nature?

Un Tibère, un Séjan peuvent s'en affranchir,
Mais Agrippine est mère, et j'ai dû la fléchir.
Dans le sein paternel courons porter la joie :
Que Pison... c'est lui-même, et le ciel me l'envoie.

SCÈNE V.

CNÉIUS, PISON.

PISON.

Mon fils, qu'ai-je entendu ? puis-je croire un tel bruit?
On dit que par Séjan dans ces lieux introduit,
Tu dois entretenir son redoutable maître.

CNÉIUS.

J'ai vu Séjan ; Tibère a voulu me connaître ;
J'ai déjà, sans témoins, paru devant ses yeux :
Il m'a long-temps parlé du rang de mes aïeux ;
Il m'offre des honneurs peu faits pour ma jeunesse.

PISON.

Je tremble, ô ! mon cher fils, le tyran te caresse.

CNÉIUS.

Des bontés du tyran vainement menacé,
Du nom de citoyen je ne suis point lassé :
Mais lorsqu'en vous donnant des louanges contraintes,
Tibère, un peu confus, répondait à mes plaintes,
Quand sa bouche avec art consolait ma douleur,
Son cœur était muet.

PISON.

Tibère a-t-il un cœur?

CNÉIUS.

Agrippine a bientôt dissipé mes allarmes;
D'un Romain suppliant elle exauce les larmes.

PISON.

Agrippine, dis-tu, m'oserait pardonner.

CNÉIUS.

De ce trait généreux pourquoi vous étonner?

PISON.

Agrippine!

CNÉIUS.

A son nom quel trouble inconcevable!

PISON.

Ne vois-tu pas, mon fils, que ton père est coupable?

CNÉIUS.

Contre Germanicus vous formiez un parti;
Je le sais : votre cœur au moins s'est repenti.
N'est-il pas vrai mon père?

PISON.

Il est trop vrai. N'importe :
Contre un vain repentir Germanicus l'emporte.

CNÉIUS.

Sa veuve a pardonné.

PISON.

Non, jamais; non; dis-lui

Que je n'accepte point son imprudent appui :
Non; dis-lui qu'au pardon le coupable s'oppose;
Dis-lui que de mon sort un seul homme dispose;
Que je suis à Tibère.

CNÉIUS.

Y pensez-vous? ô ciel!

PISON.

Malheur à qui rampa sous un maître cruel!
Misérable, il ne peut sortir de l'infamie;
Avec sa conscience il a livré sa vie.
Un tyran ne sait pas rougir impunément;
Il rompt de ses forfaits le docile instrument;
Et, faisant aux favèurs succéder les supplices,
Avilit, récompense et punit ses complices.

CNÉIUS.

Vous parlez de forfaits! ce mot me fait trembler.

PISON.

Je te remplis d'effroi; je vais t'en accabler.
Apprends... puis-je le dire? oui; j'ai pu davantage;
J'aurai pour mon tourment cet horrible courage.

CNÉIUS.

Mon père, à votre fils qu'allez-vous découvrir?

PISON.

Ton père! ah! tu l'aimais, et tu vas le haïr.

CNÉIUS.

Moi!

PISON.

Tu vas pénétrer dans ce mystère sombre?
Et la nuit qui descend vient me prêter son ombre.
Écoute-moi. Ce fils par Tibère adopté...
Tu frémis!

CNÉIUS.

Ce héros dans sa course arrêté.

PISON.

Oui, digne ainsi que toi de l'antique patrie,
Et que si jeune encor vit tomber la Syrie,
Germanicus...

CNÉIUS.

Eh! bien?

PISON.

Périt empoisonné.
J'ai tout su.

CNÉIUS.

Dieux!

PISON.

Tibère avait tout ordonné.

CNÉIUS.

C'est un crime de plus, c'est un jour de Tibère:
Qui peut s'en étonner? mais vous! mais vous, mon père!

PISON.

Oui, j'ai su qu'un esclave à Tibère vendu,
Et du jeune héros surveillant assidu...

CNÉIUS.

Un esclave!

PISON.

C'est lui de qui la main perfide
Prépara, présenta le breuvage homicide.

CNÉIUS.

Mon père, eh! c'est alors que vous deviez parler;
C'est lui qu'avant son crime il fallait immoler.

PISON.

Il fallait conserver l'espérance de Rome,
Lutter contre Tibère en faveur d'un grand homme,
A l'appui des soldats hautement recourir,
Avertir le héros, le sauver et mourir.
Et je pourrais, chargé d'une honte éternelle,
Rendre de mon forfait sa veuve criminelle!
D'Agrippine abusée évitant le courroux,
Je pourrais la couvrir du sang de son époux!
Ah! je dois bien plutôt provoquer ma sentence,
Maudissant l'empereur, abhorrant l'existence,
Abandonné de Rome, et des dieux ennemis,
De la nature entière, et même de mon fils.

CNÉIUS.

Non; le crime entre nous n'a point mis de barrière;
Non; je vous tiendrai lieu de la nature entière.
Hélas! plus de pardon, plus d'avenir pour nous;
Mais vous aviez un fils; il est toujours à vous.
J'ai juré de vous suivre, et je le jure encore,
Par ces dieux outragés que ma douleur implore.
Eh! si, de la vertu, premier de leurs bienfaits,
Un précipice affreux sépare les forfaits,

Le remords franchissant cet intervalle immense,
Devant ces dieux peut-être est encor l'innocence.

PISON.

Laisse-là mes remords : parle de mes complots.
Trop souvent un coupable est le fils d'un héros:
Mais un espoir me luit dans l'horreur qui m'accable;
Un héros quelquefois est le fils d'un coupable.
Si ton père est flétri, rappelle tes aïeux.
Moi, faisant éclater ma honte à tous les yeux,
Rejetant le pardon, n'aspirant qu'au supplice,
Demain, je veux dans Rome accuser mon complice,
Déclarer en public et son crime et le mien,
Entendre mon arrêt et prononcer le sien.

CNÉIUS.

Vous pourriez...

PISON.

Je lirai les ordres de Tibère.
Il connaît mon dessein. Va, ton malheureux père,
Ayant perdu sa gloire, ose encore la chérir,
Et du moins en mourant veut la reconquérir.

CNÉIUS.

Ah! c'est elle qui parle, elle qui vous anime,
Qui peut seule inspirer cet abandon sublime.
Du crime tout puissant quittant l'affreux séjour,
Demain, quand le sommeil ramènera le jour,
Dévoilez tout, mon père; et que Rome s'explique :
Et vous, dieux, citoyens, qui, sous la république,
Des Catons, des Brutus entendiez les sermens;

Puisque les lois, les mœurs, les nobles sentimens
Ne peuvent respirer l'air souillé par un maître,
Puisse, puisse à jamais la liberté renaître
Sur les sanglans débris des tyrans abattus,
Pour que le genre humain conserve des vertus!

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIBÈRE, SÉJAN.

SÉJAN.

Les ordres sont donnés ; tout marche, tout s'agite ;
Mes soins ont eu recours à des amis d'élite :
Bientôt les sénateurs vont se rendre en ces lieux ;
Et, docile au ressort qui se cache à ses yeux,
Déjà, dans la nuit sombre, une foule amassée
Est par un art tranquille au tumulte poussée.
Mais il faut tout prévoir. Forcé dans son palais,
Pison peut à Cnéius dévoiler ses secrets.
Quelques gens éprouvés dont le zèle est habile,
Du moment que l'émeute aura troublé la ville,
Loin du toît paternel entraîneront Cnéius.
C'est au nom d'Agrippine et de Germanicus

Qu'aux publiques fureurs la victime est livrée.
La perte d'Agrippine est de loin préparée :
Par les mêmes moyens nous pourrons voir un jour
Les amis de Pison la frapper à son tour.

TIBÈRE.

Séjan, ne donnons point d'exemple redoutable :
Que le peuple en fureur intimide un coupable ;
Qu'il n'exerce jamais le droit de l'immoler.

SÉJAN.

Vous avez le sénat ; mais Pison veut parler.
Ordonnez.

TIBÈRE.

Que Pison près de l'heure suprême,
Sans même se défendre ou s'accuser lui-même,
Pour un fils innocent implore mes faveurs,
Et de Germanicus désigne les vengeurs.
Qu'attend-il? Son arrêt? Oh! quelle nuit propice,
Si Pison de sa main prévenait son supplice!
Si je ne craignais plus ses insolens discours!

SÉJAN.

Je vous entends, César.

TIBÈRE.

Porte lui des secours.
Que tes prétoriens s'enflamment de ton zèle ;
Prodigue mes trésors : va, ministre fidèle;
Rends la paix à César, à Rome, à tout l'état,
Et reviens sans délai rassurer le sénat.

SÉJAN.

Vos vœux seront remplis.

SCÈNE II.

TIBÈRE.

Encor cette victime :
Je renonce au pouvoir si je renonce au crime,
A la haine, au remords je dois me résigner,
Tout oser, mais tout craindre. Et c'est donc là régner!
Quel prestige maintient cet empire suprême,
Pesant pour les sujets, pour le tyran lui-même?
Un seul, maître de tous, ordonnant de leur sort,
Et promettant la vie, ou prescrivant la mort!
Un seul! et les Romains tremblent devant un homme!
Les Romains! Où sont-ils? Dans les tombeaux de Rome.
Les Romains! deux encor sont dignes de ce nom,
Cette fière Agrippine et le fils de Pison.
Cnéius est vertueux ; c'est un héros peut-être :
Au temps de ses pareils Cnéius aurait dû naître ;
Mais que sont désormais les pères de l'état?
Un fantôme avili qu'on appelle sénat.
O lâches descendans de Dèce et de Camille!
Enfans de Quintius! postérité d'Émile!
Esclaves accablés du nom de leurs aïeux,
Ils cherchent tous les jours leurs avis dans mes yeux,
Réservent aux proscrits leur vénale insolence,
Flattent par leurs discours, flattent par leur silence,

Et, craignant de penser, de parler et d'agir,
Me font rougir pour eux, sans même oser rougir.

SCÈNE III.

TIBÈRE, SÉNATEURS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Veillons, pères conscrits, Rome n'est pas tranquille;
Un illustre accusé tremble dans son asile;
Et de Germanicus les imprudens amis
Pourraient en le vengeant déshonorer mon fils.
Sa veuve a de Pison résolu la ruine.
Oserait-elle?... On vient. Qui s'avance?

SCÈNE IV.

TIBÈRE, AGRIPPINE, SÉNATEURS, LICTEURS, GUERRIERS.

AGRIPPINE.

Agrippine.
Aujourd'hui, sénateurs, j'ai dénoncé Pison.

TIBÈRE.

Que voulez-vous encore?

AGRIPPINE.

Obtenir son pardon.

TIBÈRE.

Son pardon !

AGRIPPINE.

Ma démarche a lieu de vous surprendre :
César, écoutez-moi ; sénat, veuillez m'entendre.

TIBÈRE.

Parlez.

AGRIPPINE.

J'avais rempli mon devoir rigoureux ;
Et, bientôt l'abjurant pour un droit généreux,
Mon cœur s'applaudissait : j'apprends en mon asile
Que demain le pardon pourrait être inutile.
Ces guerriers à l'instant sont venus m'annoncer
Qne Pison par des cris s'entendait menacer,
Qu'on demandait sa tête, et qu'un ordre suprême
Convoquait le sénat au sein de la nuit même.
Leurs voix contre Pison ne s'élèveront plus ;
Comme eux je viens le rendre aux vertus de Cnéius.
A de longs repentirs mon courroux l'abandonne.
Auguste a pardonné : Germanicus pardonne.
De ses persécuteurs il fut long-temps l'appui ;
Sa veuve en l'imitant reste digne de lui :
Il lui suffit des pleurs qu'il vous a fait répandre ;
Les regrets des Romains ont bien vengé sa cendre ;
Et, dût ce pardon même être accusé d'orgueil,
Des hommages sanglans souilleraient son cercueil.

TIBÈRE.

Qu'entends-je ? le sénat peut souffrir ce langage !
Romains dégénérés, prêts à tout esclavage,

Au gré de son caprice, Agrippine, en un jour,
Pourra-t-elle accuser, pardonner tour à tour?
Non; que Pison périsse, ou qu'il se justifie.
Flétrir un sénateur en lui laissant la vie!
Non; respectez sa gloire, et surtout l'équité:
Non; du sénat romain gardez la dignité.
Cet insolent pardon n'a rien de magnanime:
Si Pison fut coupable, on vous demande un crime
Envers les saintes lois dont vous êtes l'appui;
Et, s'il est innocent, le crime est envers lui.

SCÈNE V.

TIBÈRE, AGRIPPINE, CNÉIUS, SÉNATEURS, LICTEURS, GUERRIERS.

CNÉIUS.

Sénat...

TIBÈRE.

Venez, Cnéius; joignez-vous à Tibère;
Défendez avec moi l'honneur de votre père:
Celle qui l'accusait ose lui pardonner,
Tandis qu'ailleurs peut-être on veut l'assassiner.

AGRIPPINE.

Moi! grands dieux! moi, Tibère! Ah! faut-il me défendre?

CNÉIUS.

A vous justifier pourquoi daigner descendre?
Le nom seul d'Agrippine interdit le soupçon,

Et vous ne craignez pas les secrets de Pison.
Mais vous, pères conscrits, vous devez tout connaître :
On vient de m'arracher du toît qui m'a vu naître ;
J'entends partout les cris de ce peuple égaré,
Partout le nom d'un père aux insultes livré,
Partout Germanicus, Agrippine, vengeance,
Pison!... Sur l'empereur on garde le silence.
J'apprends que le sénat vient d'être convoqué;
J'accours : je n'aurai pas vainement invoqué
Votre appui, la justice et nos lois tutélaires ;
Envoyez vos licteurs, vos tribuns militaires ;
Que l'accusé, couvert de votre autorité,
Sorte de son palais et parle en liberté ;
Sans délai devant vous ordonnez qu'il se rende :
Devant vous, sénateurs, que Tibère l'entende.

AGRIPPINE.

Oui ; vous reconnaîtrez, j'en atteste les dieux,
Contre Germanicus un complot odieux.
C'est son ombre, c'est lui, c'est moi que l'on outrage.

TIBÈRE.

Et César encor plus : mais il brave l'orage.
Rassurez vos esprits justement effrayés;
Par moi-même à l'instant des secours envoyés...

CNÉIUS.

Des secours !

AGRIPPINE.

Qui ?

TIBÈRE.

Séjan, la garde du prétoire.

AGRIPPINE.

Séjan!

CNÉIUS.

Séjan!

AGRIPPINE.

Guerriers, c'est un jour de victoire.
Vous n'étiez point venus demander au sénat
De venger un héros par un assassinat.
Et qui peut le venger, quand sa veuve pardonne?
Ne pensez pas, Cnéius, que je vous abandonne.
A de vils meurtriers opposons mes amis,
Et l'aspect d'Agrippine, et les larmes d'un fils.
Le dieu se cache encor, mais je vois la victime :
Pison pouvait subir un arrêt légitime :
Aux lois, à la clémence on voudrait l'enlever ;
Des secours de Séjan courons le préserver.

CNÉIUS.

Agrippine, à ces traits on doit vous reconnaître.
Courons; et que Séjan... Dieux! je le vois paraître.

AGRIPPINE.

Quel est ce fer sanglant qu'ose agiter sa main?

SCÈNE VI.

TIBÈRE, AGRIPPINE, CNÉIUS, SÉJAN,
SÉNATEURS, LICTEURS, GUERRIERS.

SÉJAN.

Le poignard que Pison s'est plongé dans le sein.

AGRIPPINE.

Pison! par quel motif?

SÉJAN.

Vous le savez sans doute.

TIBÈRE.

Parle au sénat qui juge, à César qui t'écoute.

SÉJAN.

Je vois ici Cnéius; et vous aurez appris
Qu'une foule homicide exaltait dans ses cris
Le vainqueur des Germains, sa veuve magnanime;
Qu'au nom de leurs vertus on réclamait un crime.
Mais les prétoriens me prêtaient leur appui,
Ils appelaient Pison; j'arrivais jusqu'à lui,
Quand déjà, croyant voir la troupe forcenée,
Pison, d'un coup trop sûr, tranchait sa destinée.
Dès qu'il entend parler de César et des lois,
D'une ame ferme encor, mais d'une faible voix:
« C'en est fait, me dit-il; la trahison m'assiége;
» Tu sais quels ennemis m'ont préparé le piége:

» On les nomme, on les vante; et, certain de périr,
» Je leur prouve du moins qu'un Romain sait mourir.
» Il faut, sans leur parler de crime ou d'innocence,
» Annoncer que Pison succombe à leur puissance,
» Leur présenter ce fer, ainsi qu'à mes amis,
» Le porter au sénat, le donner à mon fils. »

CNÉIUS.

Donne.

SÉJAN.

« Et si l'on croyait mon trépas légitime,
» Que Pison condamné soit la seule victime.
» Fier, orgueilleux peut-être en ma calamité,
» Je n'ai point de Tibère imploré la bonté;
» Mais qu'à mon dernier vœu Tibère soit propice :
» Pour un fils innocent j'implore sa jutice. »
Il expire à ces mots. Soit pitié, soit remord,
Tout frémit dans la place en apprenant sa mort;
Des plus séditieux j'ai vu tomber la rage,
Pareille aux flots mourans à la fin d'un orage :
Tout ce bruyant amas, par la haine assemblé,
Morne et silencieux s'est en foule écoulé;
Et les mêmes Romains qui demandaient vengeance,
Qui de Pison vivant prononçaient la sentence,
De leur succès honteux semblent déjà confus,
Et vont donner des pleurs à Pison qui n'est plus.

AGRIPPINE.

César, et vous, sénat, vous venez de l'entendre:
On attaque Pison; Séjan court le défendre;
Mais Séjan n'a porté que d'impuissans secours;
Pison n'est plus, lui-même il a tranché ses jours;

Séjan seul est témoin de cette mort si prompte,
Des discours de Pison, Séjan vient rendre compte;
Pison, nous dit Séjan, parle de trahison,
Et Séjan tient le fer qui poignarda Pison.

TIBÈRE.

Aux leçons du malheur Agrippine indocile,
Commence à fatiguer ma bonté trop facile,
Et détourne avec art des soupçons odieux,
Quand le sénat sur elle ouvre déjà les yeux.
Séjan m'est nécessaire; et qu'aucun ne l'ignore :
J'honore un tel ministre, et prétends qu'on l'honore.
Quant au vœu de Pison, sans peine j'y souscris;
Cnéius a des vertus dont je connais le prix:
Que d'un malheureux père il garde la fortune;
Plus d'orageux débats, de recherche importune.
Pison long-temps encor aurait servi l'état,
S'il avait mieux connu l'équité du sénat.
D'un crime, je le sais, Pison fut incapable.

CNÉIUS.

Vous vous trompez, César; mon père était coupable.

AGRIPPINE.

Cnéius, après sa mort osez-vous l'outrager?

CNÉIUS.

Écoutez, Agrippine, avant de me juger.

SÉJAN.

Ah! s'il eût des secrets, pouviez-vous les connaître?

CNÉIUS.

Aussi bien que Séjan connaît ceux de son maître.

TIBÈRE.

Seriez-vous un ingrat? M'insultez-vous, Cnéius?

CNÉIUS.

Mon père était coupable, et Tibère encor plus.

AGRIPPINE.

Ciel!

TIBÈRE.

Moi!

SÉJAN.

César!

CNÉIUS.

César. Oui, Tibère, vous-même.
Hélas! j'accuse un père : on verra si je l'aime.
Agrippine à mes pleurs l'avait enfin rendu;
Mon père, en l'apprenant, égaré, confondu,
De la mort d'un héros s'est déclaré complice :
Tibère commanda l'horrible sacrifice.
Demain Pison lui-même aurait tout révélé :
Tibère le savait, Pison s'est immolé!

AGRIPPINE.

Quel abîme!

SÉJAN.

Imposteur...

CNÉIUS.

Ministre nécessaire,
Avez-vous supprimé les ordres de Tibère?

SÉJAN.

Que prétends-tu? la mort?

CNÉIUS.

Je ne sens point d'effroi.
César est immobile, et calme ainsi que moi.
Vous tremblez, sénateurs; attendez en silence
Que César d'un coup d'œil vous dicte ma sentence.
Et toi qui, dans un cœur de crimes déchiré,
Savoures le tourment que tu m'as préparé,
Tyran profond, mais vil, honte et fléau de Rome,
Eclipsé dans ta cour par l'ombre d'un grand homme,
Quand, de tes attentats ministre infortuné,
Pison par son complice expire assassiné,
Tu m'offres des trésors teints du sang de mon père!
Garde pour un Séjan les faveurs d'un Tibère.
C'est le prix des forfaits; je ne l'accepte pas :
Rien de toi, rien, César; pas même le trépas.
Un sort plus glorieux doit être mon partage.
Le poignard de Pison, voilà mon héritage.
Ce fer me suffira. Tu pâlis, malheureux!
Va, je te le rendrai teint d'un sang généreux;
Un autre aura l'honneur de venger tes victimes;
Séjan respire encor; tu puniras ses crimes :
J'ai vécu, je meurs libre, et voilà mes adieux.
Il est temps de placer Tibère au rang des dieux.

(Il se tue.)

FIN.

ŒDIPE-ROI,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

OEDIPE, roi de Thèbes.
JOCASTE, épouse d'OEdipe.
CRÉON, frère de Jocaste,
TIRÉSIAS, prophète.
POLICLÈS. } Bergers.
PHORBAS. }
LE GRAND-PRÊTRE DE JUPITER.
LE CHOEUR.
UN ENFANT.
JEUNES THÉBAINES.
LES DEUX FILLES D'OEDIPE.

La scène est dans la place publique de Thèbes.

ŒDIPE-ROI,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

OEDIPE, LE GRAND-PRÊTRE, LE CHOEUR.

ŒDIPE.

Enfans, du vieux Cadmus postérité nouvelle,
Aux portes du palais quel danger vous appelle?
Pourquoi ces voiles saints, emblème des douleurs?
L'encens fume partout; partout je vois des pleurs.
Répondez pour le peuple, ô! vieillard vénérable.
Que veut de supplians cette foule innombrable?
Il n'est rien dans ses maux qui me soit étranger.

OEdipe, heureux encor s'il peut les soulager,
OEdipe, dont la Grèce a vanté la fortune,
Vient partager au moins l'adversité commune.

LE GRAND-PRÊTRE.

Digne chef de l'état, vous voyez en ces lieux
Le pontife éploré du souverain des dieux,
Des sacrificateurs courbés par la vieillesse,
Des enfans, des guerriers, fleur de notre jeunesse.
Des branches dans les mains, ou ceints de verds rameaux,
Ils implorent Pallas en ses temples gémeaux,
L'autel hospitalier de vos dieux domestiques,
Apollon de l'Ismène et ses feux prophétiques.
Dans les flots du malheur une triste cité
Livre péniblement son front ensanglanté.
Un dieu sèche l'espoir de nos champs solitaires,
Fait périr les enfans dans le sein de leurs mères,
Sur les fils d'Agénor promène ses fureurs;
Et l'avare Achéron s'enrichit de nos pleurs.
Ce peuple, qui jadis vous dut sa délivrance,
Fait reposer sur vous sa dernière espérance.
L'Olympe vous protège : il vous a secouru,
Quand, des murs de Corinthe en nos murs accouru,
Vous avez, jeune encor, affranchi cette terre
Qui du sphynx inhumain fut long-temps tributaire.
Par des bienfaits nouveaux cimentez vos bienfaits;
Soyez encore OEdipe, et sauvez vos sujets;
Pour nous avec les dieux que la terre conspire;
Ou bientôt, roi de nom, vous n'aurez plus d'empire;
Et vos yeux, sur un sol par la mort habité,
Ne verront qu'un désert où fut une cité.

OEDIPE.

Que ne puis-je, et les dieux entendent ma prière,
En me sacrifiant sauver la ville entière!
Dans le commun péril chacun gémit pour soi;
Mais les malheurs de tous sont rassemblés sur moi.
La nuit d'un jour trop lent redouble les allarmes,
Et le jour me retrouve abreuvé de mes larmes.
Dans les secours humains je n'ai rien oublié;
Le frère de Jocaste à Delphes envoyé,
D'Apollon par mes soins consulte la prêtresse:
Créon ne revient pas; le temps fuit; le mal presse:
Mais quand sur nous enfin Delphes aura parlé,
Du céleste courroux puisse OEdipe accablé,
Courber sous l'infortune un front sans diadême,
S'il ne remplit du dieu la volonté suprême!

LE GRAND-PRÊTRE.

Rien ne dément le cours de vos prospérités.
Déjà Créon s'avance à pas précipités:
Sur son front satisfait on voit briller encore
Ce laurier cher au dieu qu'à Delphes on implore.
Et dont les supplians, devant lui prosternés,
En abordant l'autel sont toujours couronnés.

SCÈNE II.

OEDIPE, CRÉON, LE GRAND-PRÊTRE, LE CHOEUR.

OEDIPE.

Approchez-vous, Créon ; ces fortunés auspices
Nous annoncent des dieux devenus plus propices.
Le trépied prophétique exauce-t-il nos vœux ?

CRÉON.

Oui, si nous remplissons un devoir rigoureux.
Dans la seule équité plaçons notre espérance.
Puis-je hors du palais parler en assurance ?

OEDIPE.

Ah ! le salut de tous m'est plus cher que le mien :
Parlez devant le peuple, et ne redoutez rien.

CRÉON.

Apollon nous prescrit de réparer un crime.
C'est parmi les Thébains, ici, qu'est la victime.

OEDIPE.

Nommez-la.

CRÉON.

Nous devons chercher le criminel.
La misère, l'opprobre, un exil éternel,
Tel est l'arrêt porté contre sa tête impie.
Le sang fut répandu ; Thèbe entière l'expie.

OEDIPE.

Quel sang des immortels allume le courroux?

CRÉON.

Le sang du grand Laïus qui régnait avant vous.

OEDIPE.

Et parmi les Thébains son meurtrier respire!
Si j'obtins de Laïus et la veuve et l'empire,
Pour remplir mon devoir et venger son trépas,
Je ne demande au ciel que de guider mon bras.
Où trouver l'artisan des publiques allarmes?
Je n'ai point vu le roi que regrettent vos larmes;
Mais, si l'on m'a dit vrai, ce prince infortuné
Loin des remparts Thébains périt assassiné.

CRÉON.

Il tomba sous les coups d'une main meurtrière,
Quand des états voisins il touchait la frontière.
Succombant tour-à-tour, après un long effort,
Les compagnons du roi partagèrent son sort.
Un seul a reparu; mais indigné peut-être
D'avoir osé survivre au trépas de son maître,
Il a loin de nos murs enseveli ses jours.
Si l'on peut toutefois en croire ses discours,
Sous des brigands armés Laïus perdit la vie.

OEDIPE.

Par la haine sans doute elle était poursuivie,
Et leur main sacrilége, en cet événement,
Fut des complots cachés le vénal instrument.

CRÉON.

On forma des soupçons; on parla de complices;
On voulut du forfait suivre tous les indices :
Telle est d'un peuple ému la première chaleur;
Du nom de la vengeance il nourrit sa douleur.
On négligea depuis des rigueurs légitimes;
Le sphinx à chaque instant dévorait ses victimes;
Et jusqu'au souvenir d'un désastre passé
Par le danger présent fut bientôt effacé.

OEDIPE.

Quand vous avez, Thébains, oublié la justice,
Ne vous étonnez pas que le ciel vous punisse.
Si vos maux sont cruels, vos maux sont mérités:
Fallait-il que des dieux, justement irrités,
Au sein de vos remparts le courroux vînt descendre?
D'un héros massacré vous entendiez la cendre.
Successeur de Laïus je veux être son fils;
De ses mânes vengeurs j'appaiserai les cris;
Pour la seconde fois j'affranchirai ces rives.
Rassurez-vous, enfans, dont les tribus plaintives
De pleurs religieux ont baigné ces autels.
La voix des supplians fléchit les immortels.
Vous, pontifes, rentrez au fond du sanctuaire;
Et vous, sage Créon, mon allié, mon frère,
Venez avec OEdipe, auprès de votre sœur,
Dans son cœur gémissant verser quelque douceur.
Thébains, remplissons tous un devoir qui nous presse;
Écoutez, retenez, rappelez-vous sans cesse
Les ordres, les sermens, les vœux de votre roi.

LE CHOEUR.

Pour tout le peuple, OEdipe, ils seront une loi.

OEDIPE.

Citoyen comme vous, et dans le rang suprême
Aux décrets du pouvoir obéissant moi-même,
Je jure de venger l'héritier de Cadmus;
Je jure de punir l'assassin de Laïus.
Oui; puisque notre loi n'admet pas les supplices,
Que banni des cités, exclus des sacrifices,
Privé de l'eau lustrale et de l'aspect des dieux,
Misérable partout, et partout odieux,
Aveugle, vagabond, mendiant un asile,
De tous les champs thébains le meurtrier s'exile.

LE CHOEUR.

Ces malheurs lui sont dûs.

OEDIPE.

Qu'ils retombent sur moi,
Si jamais, oubliant mon devoir et la loi,
Je cache en mon palais sa tête criminelle.
Si malgré ma défense un Thébain le recèle.
Que des fruits de la terre il soit déshérité;
Sans amis, sans épouse et sans postérité,
Qu'il meure solitaire, en digne appui du crime,
Sous la contagion dont le poids nous opprime.

LE CHOEUR.

Puisse-t-il du proscrit partager les tourmens!

OEDIPE.

Vous, qui de votre Olympe entendez mes sermens,

Épargnez les Thébains en frappant le coupable;
Et tandis que des cieux la foudre inévitable
Ira dans leur repaire atteindre les forfaits,
Sur un peuple innocent répandez vos bienfaits.

SCÈNE III.

LE CHOEUR.

Voix mélodieuse et puissante,
Qui du trépied divin dévoilez les secrets,
Delphes te fait entendre, et Thèbes gémissante
Adore en tremblant tes décrets.
Armez-vous pour sa délivrance,
Gloire, fille de l'espérance;
Fille de Jupiter, immortelle Pallas;
Diane protectrice, Apollon tutélaire,
Dont la main nous guérit, dont le char nous éclaire,
Et dont le carquois d'or lance au loin le trépas.

Près des morts sans mausolées,
Le danger sèche les pleurs;
Et les mères désolées
Avortent dans les douleurs.
Chaque jour mille victimes
En peuplant les noirs abîmes,
Dépeuplent nos champs déserts:
Tels, sous des flèches rapides,
On voit les oiseaux timides
Tomber du sommet des airs.

Tout périt; des morts sans nombre
Souillent ce pompeux séjour;
Ce qu'épargne la nuit sombre
Est dévoré par le jour.
Mères, épouses plaintives,
Font retentir sur nos rives
Le nom du dieu de Délos;
Ses temples et ses images
Ne reçoivent pour hommages
Que de stériles sanglots.

Bacchus, jeune amant d'Érigone,
Allume tes flambeaux qui ramènent les jeux;
Dieux des monts Lyciens, dieux enfans de Latone,
Préparez vos traits et vos feux.
Et toi, dieu puissant d'Olympie,
Viens foudroyer le Mars impie
Qui fait peser sur nous son bras ensanglanté:
Que le monstre inhumain coure et se précipite
Dans les mers de la Thrace où mugit Amphitrite
Sur des bords inconnus à l'hospitalité.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

OEDIPE, LE CHOEUR.

OEDIPE.

Jusques dans mon palais vos plaintes retentissent;
Mais quand sur vous encor les maux s'appesantissent,
L'oracle vous promet un avenir plus doux;
Et, si pour appaiser le céleste courroux,
Vous croyez découvrir quelque nouvelle voie,
Docile à vos conseils, je la tente avec joie.

LE CHOEUR.

Il est, fils de Polybe, un prophète sacré,
Chez le peuple thébain dès long-temps révéré;
L'éternelle lumière, à ses yeux éclipsée,
Éclaire encor son ame et luit dans sa pensée;
Rien ne fuit sa science, et d'un regard certain,

Il lit dans l'avenir les arrêts du destin :
Le dieu qui nous poursuit le protège et l'inspire ;
Au sein de nos remparts Tirésias respire.

OEDIPE.

Je le sais, et déjà vos vœux sont exaucés ;
Sur l'avis de Créon, mes ordres empressés
Ont de Tirésias réclamé l'assistance :
Guidé par un enfant, je le vois qui s'avance.
Puisse-t-il mettre un terme à nos calamités !

SCÈNE II.

OEDIPE, TIRÉSIAS, LE CHOEUR, UN ENFANT.

OEDIPE.

Aveugle, à qui les dieux contre nous irrités
Ont des temps à venir révélé le mystère,
A qui rien n'est caché, dans les cieux, sur la terre,
Parlez, Tirésias : vous savez nos malheurs,
Et vous seul des Thébains pouvez tarir les pleurs.
Un mal contagieux ravage mon empire :
Delphes a prononcé : pour que ce mal expire,
Il faut que de Laïus l'assassin criminel
Subisse avec opprobre un exil éternel.
Vous, confident des dieux, et notre unique asile,
Nommez cet assassin ; qu'il parte, qu'il s'exile :
Pour un homme, et surtout pour un homme inspiré,
Secourir les humains est un devoir sacré.

TIRÉSIAS.

Hélas!

LE CHOEUR.

Faites cesser la publique infortune.

TIRÉSIAS.

O vérité céleste, aux mortels importune!
Quel tourment de savoir ce qu'on doit ignorer!

OEDIPE.

A d'injustes regrets pourquoi donc vous livrer?

TIRÉSIAS.

Souffrez que je retourne en mon foyer paisible.

OEDIPE.

Aux maux que nous souffrons restez-vous insensible?

TIRÉSIAS.

Ah! je ne devais point aborder ce séjour.

OEDIPE.

Songez que ces remparts vous ont donné le jour.

TIRÉSIAS.

Si vous saviez l'objet de vos vœux téméraires!

LE CHOEUR.

Des Thébains supplians exaucez les prières.

TIRÉSIAS.

Infortunés Thébains, qu'osez-vous souhaiter?
Pour guérir tant de maux faut-il les augmenter?

OEDIPE.

Laisserez-vous périr Thèbes qui vous vit naître?

TIRÉSIAS.

Je m'en remets aux dieux : ils feront tout connaître.

OEDIPE.

Cessez de prolonger ces importuns débats.

TIRÉSIAS.

Vous l'exigez... mais non; je ne parlerai pas.

OEDIPE.

Si je ne puis fléchir ce silence implacable,
Du meurtre de Laïus je vous croirai coupable.

TIRÉSIAS.

Ah! puisqu'il est ainsi, puisqu'il faut révéler
Des horreurs qu'à jamais j'aurais voulu céler,
Vous-même avez porté les lois qui vous condamnent;
Sortez de ce palais que vos crimes profanent;
Fuyez, roi des Thébains; terminez nos revers :
C'est vous que, sur le mont redoutable aux pervers,
A signalé du dieu la voix terrible et sainte,
De ces murs désolés vous qui souillez l'enceinte;
Vous, qu'au salut de tous il faut sacrifier;
Vous, qui du grand Laïus êtes le meurtrier.

OEDIPE.

Moi!

LE CHOEUR.

Grands dieux!

OEDIPE.

Qu'as-tu dit, prophète sacrilége?

TIRÉSIAS.

J'ai dit la vérité; sa force me protége.

OEDIPE.

A m'accuser ainsi qui t'a donc excité?

TIRÉSIAS.

Vous, imprudent, vous-même : en vain j'ai résisté.

OEDIPE.

Réponds; déclare enfin le nom de l'homicide.

TIRÉSIAS.

Voulez-vous me tenter, ou me rendre timide?

OEDIPE.

Mettre un terme à nos maux, voilà mon seul dessein.

TIRÉSIAS.

Je l'ai dit; de Laïus vous êtes l'assassin.

OEDIPE.

D'horreur et de courroux tout mon cœur se soulève.

TIRÉSIAS.

Et que sera-ce encor, malheureux, si j'achève?

OEDIPE.

Qu'importent tes discours? ils ne sont qu'un vain bruit.

TIRÉSIAS.

Dans le lit nuptial le crime vous poursuit.

OEDIPE.

Tremble. Il est des vengeurs de mon pouvoir suprême.

TIRÉSIAS.

Apollon plus puissant se vengera lui-même.

OEDIPE.

Ah! Créon veut régner, et voilà mon forfait.

TIRÉSIAS.

Créon ne vous nuit point; vous seul avez tout fait.

OEDIPE.

Gloire, empire, trésors, science de la vie,
Sans donner le bonheur vous irritez l'envie.
Ai-je envahi l'état? m'a-t-on vu sans pudeur
Par la ruse ou la force assurer ma grandeur?
Thèbes m'a fait son roi; ma puissance vient d'elle :
Et Créon, cet ami que j'ai cru si fidelle,
Levant jusqu'à mon trône un œil usurpateur,
Déchaîne contre moi ce prophète imposteur,
Aveugle sur mon sort, sur le sort de l'empire,
Mais non sur l'intérêt, le seul dieu qui l'inspire.
Toi, prophète! et comment l'as-tu pu devenir?
Depuis quand? où lis-tu? d'où sais-tu l'avenir?
N'y peux-tu découvrir que d'horribles présages?
Quand l'aigle à voix humaine infestait ces rivages,
Quand il fallait sauver un peuple gémissant,
Pourquoi ton art divin restait-il impuissant?

TIRÉSIAS.

Tirésias, des dieux révérant la puissance,

Ne leur demande point raison de leur silence.
Ils vous ont à plaisir prodigué leurs faveurs
Pour vous précipiter du sommet des grandeurs.

OEDIPE.

Je n'ai rien fait aux dieux, et ma victoire est pure ;
J'employai le courage et non pas l'imposture ;
Je n'interrogeai point un mortel inspiré,
Ni le chant des oiseaux, ni le trépied sacré :
Si le Ciel me frappait où serait sa justice ?
Fuis auprès de Créon, va trouver ton complice ;
Va, mais n'espérez pas de rester impunis ;
Vous vouliez me bannir, et vous serez bannis :
Dans les secrets des dieux voilà ce qu'il faut lire ;
Et si je n'épargnais ta vieillesse en délire,
Cette main, te payant par un juste trépas,
D'un vil agent du crime eût purgé mes états.

TIRÉSIAS.

Vos menaces n'ont rien qui doive me confondre.
Vous régnez ; cependant j'ai droit de vous répondre.
Avoué par le Ciel, et sujet d'Apollon,
Quel besoin puis-je avoir de l'appui de Créon ?
Reprochez-moi la nuit qui couvre ma paupière ;
Si vos yeux sont encore ouverts à la lumière,
Ils sont fermés déjà sur vos calamités.
Savez-vous bien quels lieux par vous sont habités ?
Quelle épouse avec vous partage la puissance ?
Savez-vous seulement qui vous donna naissance ?
Non, tout vous est caché. Fléau de vos parens,
De ceux qui ne sont plus, de ceux qui sont vivans,

A leur voix, avec eux, on verra les furies,
Unissant contre vous leurs mains de sang flétries,
Vous chasser, vous vomir du trône et de ces lieux,
Misérable, et privé de la clarté des cieux.
Où ne parviendront pas vos sanglots lamentables?
Quel Cithéron bientôt, dans ses bois redoutables,
Ne prolongera point les cris d'un malheureux
Qui, se liant jadis par un hymen affreux,
Sur le trône thébain fut jeté par l'orage,
Et dont l'éclat trompeur n'est qu'un brillant naufrage?
Voyez-vous des enfers tous les maux amassés,
Sur vous, sur vos enfans, tomber à flots pressés?
Dites qu'avec Créon je suis d'intelligence;
Préparez, consommez une injuste vengeance :
Avant vous nul mortel, exemple de douleur,
N'aura porté si loin le crime et le malheur.

OEDIPE.

Tu ments au nom du Ciel, et le ciel te déteste :
Mais pourquoi, dans ces lieux, ta présence funeste
Outrage-t-elle encore un peuple désolé?

TIRÉSIAS.

Je ne vous cherchais point, vous m'avez appelé.

OEDIPE.

Insensé! pouvait-on prévoir un tel outrage?

TIRÉSIAS.

Je vous semble insensé : vos parens m'ont cru sage.

OEDIPE.

Qui? Polybe! réponds.

TIRÉSIAS.

Tout se dévoilera :
Ce jour vous fera naître, et ce jour vous perdra.

OEDIPE.

Des mots mystérieux !

TIRÉSIAS.

OEdipe les devine.
Ce qui fit vos grandeurs fera votre ruine.

OEDIPE.

Ah ! quand tu dirais vrai, je bénis mes destins :
Mon sang est trop payé : j'ai sauvé les Thébains.

TIRÉSIAS.

Enfant, reconduis-moi. La vérité vous blesse :
Sachez-la tout entière avant que je vous laisse.
C'est en face du peuple, ici, qu'est l'assassin,
Cru long-temps étranger, mais cependant Thébain ;
Bientôt privé du jour qui maintenant l'éclaire,
Sur un trône aujourd'hui, demain dans la misère,
Il ne lui restera qu'un horrible avenir,
Et d'un bonheur passé le cuisant souvenir.
Il se verra le fils et l'époux d'une mère,
L'héritier de la couche et l'assassin d'un père ;
Il sera de ses fils frère et père à la fois :
J'ai tout dit. Jouissez, régnez enfant des rois ;
Revoyez ce palais où Thèbes vous implore :
Quand du sein de la nuit, qui les recèle encore,
Apparaîtront au jour ces funestes secrets,
Vous saurez si les dieux m'ont dicté leurs décrets.

SCÈNE III.

LE CHOEUR.

D'où part-il ce forfait insigne
Que le Tartare veut cacher?
Quel est-il l'assassin que Delphes nous désigne
De son prophétique rocher?
Il est temps qu'il se bannisse;
C'est le jour de la justice;
Apollon d'un vain bruit n'a point frappé les airs :
Et déjà sur le coupable
Fond un bras inévitable
Armé de feux et d'éclairs.

Des saintes hauteurs du Parnasse
L'oracle est parti comme un trait :
Un taureau vieillissant, dans la sombre forêt,
Vaincu, va cacher sa disgrace.
Ainsi, loin des cités, le coupable aura fui,
Cherchant d'un pied furtif un antre solitaire;
Mais l'arrêt prononcé dans les flancs de la terre
S'élance et vole autour de lui.

Tirésias d'un parricide
Accuse OEdipe, notre roi;
Nous devons, en silence, attendre avec effroi
Que l'avenir entre eux décide.
Mais d'un prince adoré des enfans de Cadmus,

Tout révèle à nos yeux l'infaillible innocence :
De Polybe, à Corinthe, il reçut la naissance :
A-t-il jamais connu Laïus?

Voyant l'avenir sans nuage,
Apollon lit au fond du cœur.
Rien n'abuse les dieux : le devin le plus sage
Est homme et sujet à l'erreur.
O ciel! instruit par toi-même,
OEdipe, d'un art suprême,
En d'horribles dangers nous prêta le secours :
Choisis une autre victime :
Comment soupçonner d'un crime
Celui qui sauva nos jours?

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRÉON, LE CHOEUR.

CRÉON.

Le croirai-je, Thébains? je suis, dit-on, coupable;
De reproches sanglans c'est le roi qui m'accable!
Veut-il, en répétant d'injurieux discours,
M'enlever votre estime et la paix de mes jours?
Au malheureux Laïus je dois porter envie,
Si le roi près de vous a pu noircir ma vie.
Mais il vient. La colère éclate dans ses yeux.

SCÈNE II.

OEDIPE, CRÉON, LE CHOEUR.

OEDIPE.

Perfide! oses-tu bien me braver en ces lieux,
A l'aspect, sous les murs du palais où je règne?
Suis-je donc sans pouvoir? crois-tu que je te craigne?
Est-ce mon trône, enfin, que tu veux usurper?
Par un stérile espoir tu t'es laissé tromper;
Tu brigues, mais en vain, la faveur populaire;
Sur tes projets, Créon, ma fortune m'éclaire:
J'ai su les découvrir; je saurai me venger.

CRÉON.

Daignez m'entendre, OEdipe, avant de me juger.

OEDIPE.

Va, renonce aux détours de ta vaine éloquence.

CRÉON.

Si je suis criminel, quelle est donc mon offense?

OEDIPE.

Eh! bien, Tirésias ici même a parlé:
C'est d'après vos conseils qu'il était appelé.

CRÉON.

Et d'après le desir de cette ville entière.

OEDIPE.

Répondez; quand Laïus termina sa carrière,
Le devin par les dieux était-il inspiré?

CRÉON.

Oui : tout rendait hommage à son nom révéré.

OEDIPE.

Avait-il, sur OEdipe, observé le silence?

CRÉON.

Jamais il n'en parla, du moins en ma présence.

OEDIPE.

Et pourquoi taire alors ce qu'il dit aujourd'hui?

CRÉON.

Je ne sais. Son motif n'est connu que de lui.

OEDIPE.

Mais, vous n'ignorez pas du moins ce qui vous touche?

CRÉON.

Parlez. La vérité sortira de ma bouche.

OEDIPE.

Du meurtre de Laïus je me vois accusé.

CRÉON.

Vous?

OEDIPE.

Par Tirésias. Sans vous l'eût-il osé?

CRÉON.

Je vous ai répondu. Voulez-vous me répondre?

OEDIPE.

Oui, Créon, je le veux; mais pour mieux vous confondre.

CRÉON.

De Jocaste, ma sœur, n'êtes-vous point l'époux?

OEDIPE.

Cet hymen fait ma gloire.

CRÉON.

Elle règne avec vous.

OEDIPE.

Ses desirs sont mes lois, pour elle je respire.

CRÉON.

Je suis, après vous deux, le premier de l'empire.

OEDIPE.

Et d'un indigne ami, telle est la trahison!

CRÉON.

Je ne vous trahis point; consultez la raison.
Sur un trône envié la crainte vous réveille;
Exempt d'inquiétude, à vos pieds je sommeille.
Vous régnez sans jouir : de vos faveurs comblé,
Je jouis du pouvoir sans en être accablé :
Pour aller jusqu'à vous, c'est moi que l'on implore;
Moi que, pour vous fléchir, on sollicite encore;
Et ma main, tous les jours, tarissant quelques pleurs,
Dispense vos bienfaits, et jamais vos rigueurs.

Pourrais-je préférer à ce noble avantage,
L'éclat trop acheté d'un royal esclavage,
Fouler aux pieds les droits d'une longue amitié,
Et m'armer sans pudeur contre mon allié?
Si d'un projet si noir je me trouve complice,
Vous m'entendrez moi-même ordonner mon supplice.
Du décret d'Apollon daignez vous informer;
Tous ceux qui m'ont suivi pourront le confirmer.
Près de Tirésias éclairez ma conduite;
D'un sévère examen je ne crains pas la suite;
Mais ne renoncez pas aux utiles secours
D'un ami, doux trésor, peu connu dans les cours;
Et songez que du temps la suprême puissance
Sait dévoiler le crime et prouver l'innocence.

OEDIPE.

Le temps aussi, Créon, peut mûrir vos complots:
Mais, ne présumez pas qu'en un lâche repos
J'attende qu'un perfide ait assuré ma perte;
Attaqué sourdement, j'attaque à force ouverte:
Par l'équité sévère un trône est affermi.

CRÉON.

Eh bien! qu'ordonne OEdipe à Créon, son ami?

OEDIPE.

De sa cour et de Thèbe OEdipe vous exile.

CRÉON.

Je resterai dans Thèbe où j'ai le droit d'asile.

OEDIPE.

Vous désobéissez aux volontés d'un roi?

CRÉON.

Oui : son pouvoir n'est rien, séparé de la loi.

OEDIPE.

Vos crimes.....

CRÉON.

Prouvez-les.

OEDIPE.

Vous parlez en rebelle.

CRÉON.

Vous en tyran.

OEDIPE.

Thébains !

CRÉON.

C'est moi qui les appelle :
Nos libertés, nos jours ne sont pas votre bien ;
Vous êtes roi de Thèbes, et j'en suis citoyen.

SCÈNE III.

OEDIPE, CRÉON, JOCASTE, LE CHOEUR.

JOCASTE.

OEdipe, et vous, Créon, quelle fureur soudaine
Allume entre vous deux les flambeaux de la haine?
Vos cris, dans le palais sont venus jusqu'à moi.
Des Thébains consternés vous augmentez l'effroi.
Chaque jour, chaque instant redouble leurs allarmes :
Dans le danger public, réunis par vos larmes,

Ah! du moins respectez une épouse, une sœur,
La présence du peuple et surtout son malheur.

CRÉON.

Votre époux me bannit.

OEDIPE.

Votre frère conspire.

CRÉON.

Dieux puissans! s'il dit vrai, que devant vous j'expire.

JOCASTE.

Vous l'entendez, OEdipe; il atteste les dieux.

OEDIPE.

Vains sermens! je connais son art insidieux.
N'importe; à mon pouvoir rien ne peut le soustraire;
Qu'il ne soit point banni, puisqu'il est votre frère,
Dans les remparts thébains je veux bien le souffrir;
Mais, du moins à mes yeux qu'il craigne de s'offrir.
Je crois, par cet arrêt, écouter l'indulgence.

CRÉON.

Telle est votre faveur! quelle est votre vengeance?
D'un frère et d'un ami voilà donc les adieux!
Sur vos prospérités puissent veiller les dieux!
Puissent-ils m'épargner la douleur de vous plaindre!
Mais, si par des retours qu'un roi même doit craindre,
Les destins sur OEdipe étendent leur courroux,
Pour essuyer vos pleurs je serai près de vous.

SCÈNE IV.

OEDIPE, JOCASTE, LE CHOEUR.

JOCASTE.

Vous avez entendu son adieu magnanime :
Contre lui, cependant, quel sujet vous anime?
Sur vos jours glorieux pourrait-il attenter?

OEDIPE.

Oui. Ce Tirésias qu'il m'a fait consulter,
Du meurtre de Laïus ose accuser OEdipe.

JOCASTE.

De vos dissensions voilà donc le principe?
D'un aveugle devin les frivoles discours
Du long bonheur d'OEdipe ont pu troubler le cours?
A de justes mépris livrez-vous sans scrupule :
Ces mortels, qui, trompant la faiblesse crédule,
Prétendent dévoiler l'avenir à nos yeux,
Sont de vils imposteurs parés du nom des dieux.
Laïus, en écoutant leur crainte tyrannique,
Sans préserver ses jours, perdit son fils unique.
On citait d'Apollon l'oracle solennel;
On menaçait ce fils du meurtre paternel;
Souvenir déchirant! sa tremblante paupière
N'était pas même encore ouverte à la lumière :
Des pontifes affreux, par le zèle endurcis,
Près du lit d'une mère ont condamné son fils.

Ils étaient criminels pour éviter un crime.
Il semblait qu'en naissant l'innocente victime.
D'un funeste avenir pressentît la douleur;
Et son premier soupir fut le cri du malheur.

OEDIPE.

Mais du meurtre d'un père a-t-il été complice?

JOCASTE.

Qui! lui! mon fils! un père ordonna son supplice;
Arraché de mes bras, à la mort destiné,
Mon fils, en un désert, périt abandonné.
Laïus, durant le cours d'un sinistre voyage,
Rencontra des brigands, et tomba sous leur rage :
C'était loin de nos murs, en un triple chemin;
Mon fils n'eut point de part à cet acte inhumain;
C'est un crime étranger que cette ville expie :
Tout prophète est menteur, et tout oracle impie;
Les célestes arrêts n'ont point d'obscurité,
Les dieux d'un trait divin marquent la vérité.

OEDIPE.

Qu'avez-vous dit, Jocaste?

JOCASTE.

Éclaircissez ce trouble.

OEDIPE.

En voulant le calmer chaque mot le redouble.

JOCASTE.

Quel mot, dans mes discours, l'aurait donc redoublé?

OEDIPE.

En un triple chemin Laïus fut immolé!

JOCASTE.

Ainsi l'on raconta cet horrible homicide.

OEDIPE.

Mais où fut-il commis?

JOCASTE.

En Phocide.

OEDIPE.

En Phocide.

JOCASTE.

A l'endroit où Daulis se présente aux regards,
Où Delphes sur les monts prolonge ses remparts.

OEDIPE.

En quel temps?

JOCASTE.

La nouvelle était encor récente,
Quand vous vîntes régner sur Thèbes gémissante.

OEDIPE.

Quels sont, ô Jupiter, tes ordres révérés?

JOCASTE.

Vous frémissez! pourquoi?

OEDIPE.

Bientôt vous le saurez.
Mais avant, de Laïus dépeignez-moi l'image.

JOCASTE.

Il n'était point flétri par les rides de l'âge;

Et, malgré la vieillesse, on voyait dans ses yeux
Étinceler encor le sang des demi-dieux :
Sur son front héroïque, en sa démarche altière,
La majesté d'un roi se peignait tout entière :
Le dirai-je... ? souvent j'ai cru revoir en vous
Les yeux, le port, les traits de mon premier époux.

OEDIPE.

Ai-je, sans le savoir, prononcé ma sentence ?

JOCASTE.

Pour vous, d'un tel rapport quelle est donc l'importance ?

OEDIPE.

Le prophète aurait-il deviné mon destin ?
Encore un mot : fixez mon esprit incertain.

JOCASTE.

Expliquez-vous.

OEDIPE.

Laïus, en quittant ses provinces,
Avait-il cet éclat qui distingue les princes ?
Des soldats devant lui répandaient-ils l'effroi ?

JOCASTE.

Cinq guerriers seulement suivaient le char du roi.

OEDIPE.

C'était lui !

JOCASTE.

Quel mystère ! et qu'allez-vous m'apprendre ?

OEDIPE.

Un témoin vous a dit ce que je viens d'entendre ?

JOCASTE.

Un compagnon du roi.

OEDIPE.

Ne fut-il point frappé?

JOCASTE.

Blessé légèrement, il est seul échappé.

OEDIPE.

Est-il dans ce palais?

JOCASTE.

Non : quand votre vaillance
De Laïus au tombeau vous donna la puissance,
Quand Thèbes vous nomma son maître et mon époux,
Les yeux baignés de pleurs, Phorbas à mes genoux
Me pria de souffrir qu'en un rustique asile
Il cachât sa présence à la cour inutile,
Se réservant encor, pour ses derniers instans,
La garde des troupeaux, soin de ses premiers ans.
J'ai rempli les desirs d'un serviteur fidèle;
C'est le moindre bienfait que méritait son zèle.

OEDIPE.

Ordonnez qu'au plutôt il se rende en ces lieux.

JOCASTE.

J'y consens; mais pourquoi ce desir curieux?
Qu'importe ce vieillard?

OEDIPE.

Il vit périr son maître.

JOCASTE.

Que dira-t-il de plus?

OEDIPE.

Ce que j'ai fait peut-être.

JOCASTE.

A ma tendresse au moins daignez vous confier;
Dites-moi quel secret peut tant vous effrayer.

OEDIPE.

Vous allez concevoir et partager ma crainte.
Je naquis héritier du sceptre de Corinthe :
Cependant, jeune encor, j'ai quitté sans retour
Et Polybe et Mérope à qui je dois le jour.
Ils m'aiment; loin de moi la douleur les accable.
Mais un de leurs sujets, heureusement coupable,
M'a fait abandonner les foyers paternels :
Cet homme osa me dire, en des jeux solemnels,
Que Mérope et le roi ne m'avaient point fait naître :
Je rougis de l'affront que je leur fis connaître;
Tous deux loin de leur cour bannirent l'imposteur.
Un soupçon toutefois s'éleva dans mon cœur;
Je partis, résolu de consulter encore
L'oracle d'Apollon qu'à Delphes on implore.
J'aborde avec respect ce trépied souterrain,
Ces feux toujours veillans sur des autels d'airain;
Du laurier solemnel je couronne ma tête.
Qui suis-je? ô Cinthien! dieu du jour! dieu prophète!
Des destins, m'écriai-je, apprends-moi le secret.
Déjà muet, craintif, j'attendais mon arrêt;
Déjà la Pythonisse, errante, échevelée,

Sous le pouvoir du dieu gémissait accablée :
Sur le trépied fatal je la vis tressaillir,
Les autels se voiler, les feux sacrés pâlir;
La foudre à longs replis vint sillonner les ombres,
La terre au loin trembla dans les cavernes sombres;
Et, des flancs du rocher qu'habite un saint effroi,
J'entendis retentir et monter jusqu'à moi
Ces mots affreux : OEdipe égorgera son père.

JOCASTE.

OEdipe? ô ciel!

OEDIPE.

OEdipe épousera sa mère.
OEdipe produira des enfans odieux.

JOCASTE.

Quel oracle!

OEDIPE.

En quittant ces formidables lieux,
Certain de ma vertu, je conçois l'espérance
D'échapper au destin à force de prudence,
D'enchaîner l'avenir, de triompher du dieu,
Et je dis à Corinthe un éternel adieu.

JOCASTE.

Je respire!

OEDIPE.

Ah! tremblez. Aux champs de la Phocide,
De ce triple chemin, route affreuse, homicide,
Un voyageur osa me disputer l'accès.
Vous m'avez peint son âge et sa taille et ses traits.
Il était sur un char : cinq guerriers de sa suite
Voulurent, mais en vain, me contraindre à la fuite;

Le vieillard me frappa d'un coup mal assuré;
Je m'élançai soudain de vengeance altéré;
Irrité par le nombre et devenu terrible,
Je frappai le vieillard d'un coup plus infaillible.

JOCASTE.

Il périt?

OEDIPE.

Il périt. Ses compagnons blessés,
A mes pieds tour-à-tour tombèrent renversés.

JOCASTE.

Dieux!

OEDIPE.

Si ce voyageur, ce vieillard vénérable
Était... concevez-vous un sort plus déplorable?
Nul Thébain désormais ne peut me recevoir :
Plus d'asile pour moi; plus d'amis, plus d'espoir:
L'arrêt, l'arrêt terrible est sorti de ma bouche :
Un roi fut ma victime, et j'ai souillé sa couche.
Tous mes jours sont flétris; tous mes pas sont impurs.
Quel parti prendre? ô ciel! fuir à jamais ces murs?
Fuir! où fuir, malheureux? chez les miens? et qu'y faire?
Au sein de mon pays mettre un pied téméraire!
Pourquoi? pour m'y baigner dans le sang paternel?
Pour unir à ma mère un enfant criminel?
Grands dieux! qui dans vos mains tenez ma destinée,
Épargnez-moi ce sang, cet horrible hyménée;
Frappez : l'heureux OEdipe, à l'abri des forfaits,
En tombant sous vos coups bénira vos bienfaits.

JOCASTE.

Dans vos prospérités mettez plus d'assurance.

OEDIPE.

J'ose écouter encore une ombre d'espérance :
J'étais seul à Daulis, en ce fatal chemin
Où mon bras indigné versa du sang humain.
Seul.

JOCASTE.

Eh! bien?

OEDIPE.

Quand Laïus périt sur cette route,
Phorbas l'accompagnait; il a dit vrai sans doute;
Et, si par des brigands le roi fut égorgé,
Ah! peut-être sur eux ma main l'aura vengé.

JOCASTE.

Oui, Phorbas a parlé; c'est lui qu'il faut en croire :
Thèbes de son rapport conserve la mémoire;
Vous l'entendrez lui-même; et, sans plus de délais,
Je vais mander Phorbas; rentrons dans le palais.
Bannissez, cher époux, la crainte qui vous presse;
D'Apollon consulté qu'avait dit la prêtresse?
Par la main de son fils, Laïus devait périr.
Ce fils, ô Cithéron, tes bois l'ont vu mourir.
Delphes, pour le sauver, fut stérile en miracles,
C'est un trépied menteur qui rendit vos oracles.
La fortune avec vous a toujours combattu;
Reposez-vous sur elle et sur votre vertu.

SCÈNE V.

LE CHOEUR.

Conduis-nous, ô Minerve; éclaire-nous sans cesse.
Puissions-nous conserver, par tes heureux secours,
Dans nos mœurs l'austère sagesse,
La sainteté dans nos discours!
En un muet effroi que notre ame révère,
Ces lois dont l'Olympe est le père,
Ces immuables lois qui descendent des cieux,
Faites sans les humains, des humains souveraines,
Des dieux mêmes contemporaines,
Éternelles comme les dieux.

On méconnaît en vain la suprême justice.
Un roi, de ses grandeurs se laissant enivrer,
Tombé du faîte au précipice,
Fléchit sous un pouvoir qu'il feignait d'ignorer.
Nous, plus soumis et plus sincères,
Aux dieux vengeurs du peuple, à ces dieux nécessaires,
Offrons un hommage épuré.

Malheur à qui, du ciel blessant le privilége,
Foule aux pieds ses décrets arbitres des humains!
A l'usurpateur sacrilége
Qui s'ouvrit, pour régner, d'homicides chemins!
Au courtisan pusillanime
Qui, pour les voluptés, pour les trésors du crime,
Dans le crime a trempé ses mains!

Et pourquoi nous mêler aux danses, aux cantiques?
Pourquoi de jeux sacrés, de larmes et d'encens,
A Delphes, aux champs olympiques,
Fatiguer des dieux impuissans?
Leurs oracles sont vains, et l'on cesse d'y croire;
Apollon, déchu de sa gloire,
Voit mépriser l'arrêt qu'a dicté son autel:
Jupiter, sous tes lois si le monde respire,
Roi des dieux, prouve ton empire;
Révèle ton règne immortel.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, LE CHOEUR, JEUNES THÉBAINES.

JOCASTE.

Redoutant du devin la menace frivole,
Le roi n'écoute plus ma voix qui le console;
Et, tel que dans l'orage un pilote égaré,
Il répand la frayeur dont il est pénétré.
Jeunes filles, portez cet encens, ces offrandes;
Aux autels d'Apollon suspendez ces guirlandes,
Et bientôt, sur vos pas, moi-même à ses genoux,
J'irai... mais un vieillard s'avance auprès de nous.

SCÈNE II.

JOCASTE, POLICLÈS, LE CHOEUR.

POLICLÈS.

Enseignez-moi, Thébains, le palais de vos princes;
Je veux parler au roi qui régit ces provinces.

LE CHOEUR.

Vous voyez son épouse, et voici son palais.

POLICLÈS, à Jocaste.

Daignent sur vous les dieux verser tous leurs bienfaits!

JOCASTE.

Puissent nos vœux du moins appaiser leur colère!

POLICLÈS.

Elle est bien loin d'OEdipe; OEdipe a su leur plaire.

JOCASTE.

Et qui donc êtes-vous, généreux étranger?

POLICLÈS.

Mon nom est Policlès, et je suis un berger.

JOCASTE.

Votre pays?

POLICLÈS.

Corinthe; et Mérope m'envoie
Pour apporter ici la douleur et la joie.

JOCASTE.

La joie et la douleur! Mérope! expliquez-vous.

POLICLÈS.

Ah! n'ayez point de crainte. OEdipe, votre époux,
Doit être par le peuple élu roi de Corinthe.

JOCASTE.

En me l'interdisant, vous m'inspirez la crainte.
Polybe n'est plus roi!

POLICLÈS.

Polybe est au cercueil.

JOCASTE.

Hélas! de mon époux vous augmentez le deuil.
Rassurons cependant sa pieuse tendresse :
Que l'on cherche le roi; qu'il vienne, qu'il se presse.
Qu'êtes-vous maintenant, vains oracles des dieux?
Pour ne point se souiller par un meurtre odieux,
Un fils, loin de Polybe, en gémissant s'exile;
Et sous le poids des ans Polybe meurt tranquille.

SCÈNE III.

JOCASTE, OEDIPE, POLICLÈS, LE CHOEUR.

OEDIPE.

Un désastre nouveau viendrait-il m'accabler?

JOCASTE.

Ecoutez ce vieillard; cessez de vous troubler.

OEDIPE.

Se peut-il qu'à sa voix mon trouble se dissipe?

JOCASTE.

Le sceptre de Corinthe attend l'heureux OEdipe.

OEDIPE.

Mais Polybe mon père est roi de ce séjour.

POLICLÈS.

Polybe ne voit plus la lumière du jour.

OEDIPE.

Quel mal, quel accident l'enlève à ma tendresse?

POLICLÈS.

Le plus puissant des maux, l'incurable vieillesse.

OEDIPE.

O Delphes, dans tes murs qui voudra désormais
De l'autel prophétique implorer les décrets?
Verra-t-on maintenant la piété craintive
Écouter, observer d'une oreille attentive,
Les chants mystérieux du peuple ailé des airs?
Mes crimes prétendus sont au fond des enfers:
Sur les pas de Polybe ils viennent d'y descendre.
Mais ne puis-je donner des larmes à sa cendre?
Quoi! mon père n'est plus! et moi, fils odieux,
J'ose de son trépas remercier les dieux?

JOCASTE.

Il vous reste son peuple; et ce peuple est fidelle.

OEDIPE.

Il me reste une mère. Ah! du moins puisse-t-elle
Ne point courber son front sous des dieux irrités,
Et ne jamais survivre à ses prospérités!
Je n'irai point, Jocaste, affronter sa présence.

JOCASTE.

Le Ciel ordonne-t-il cet excès de prudence?
Cher OEdipe, un mortel, qui se dit inspiré,
Vous rend-il innocent, ou coupable à son gré?
L'inceste est-il plus vrai que n'est le parricide?
Au fond de votre cœur votre avenir réside:
Une veuve, une mère, en proie à ses douleurs,
Attend la main d'un fils pour essuyer ses pleurs.

POLICLÈS.

De Corinthe au plutôt revoyez le rivage.

OEDIPE.

Une femme, étranger, m'interdit ce voyage.

POLICLÈS.

Quelle femme en nos murs vous cause tant d'effroi?

OEDIPE.

Mérope qui jadis épousa votre roi.

POLICLÈS.

Mérope? ô ciel! comment pourrait-elle vous nuire?

OEDIPE.

Les dieux par un oracle ont daigné m'en instruire.

POLICLÈS.

Quel est donc cet oracle, et qu'a-t-il annoncé?

OEDIPE.

Le crime et le malheur. Je me vois menacé
De porter sur mon père une main criminelle,
Menacé de flétrir la couche maternelle.

POLICLÈS.

Ainsi, pour conjurer les destins en courroux...

OEDIPE.

De mes plus chers parens j'ai fui l'aspect si doux.

POLICLÈS.

Pourquoi vous imposer un exil tyrannique?

OEDIPE.

Je vous l'ai dit : la crainte en fut la cause unique.

POLICLÈS.

D'une vaine frayeur je puis vous délivrer.

OEDIPE.

Malgré la voix des dieux m'osez-vous rassurer?

POLICLÈS.

Mérope à vos destins fut toujours étrangère.

OEDIPE.

Polybe son époux...

POLICLÈS.

N'était point votre père.

OEDIPE.

Du nom sacré de fils Polybe m'a flatté.

POLICLÈS.

Polybe dès long-temps vous avait adopté.

OEDIPE.

Qui le déterminait à cacher ma naissance?

POLICLÈS.

Ses fils morts, le besoin d'affermir sa puissance.

OEDIPE,

Quel étonnant secret! qui donc l'a dévoilé?

POLICLÈS.

Polybe. En expirant il a tout révélé.

OEDIPE.

Et nul autre que lui ne savait ce mystère?

POLICLÈS.

Seul du secret du roi j'étais dépositaire.

OEDIPE.

Seul! et par quels moyens y fûtes-vous admis?

POLICLÈS.

A Polybe autrefois mes mains vous ont remis.

OEDIPE.

C'est donc vous, ô vieillard, vous qui m'avez fait naître?

POLICLÈS.

Non.

OEDIPE.

Quels sont mes parens?

POLICLÈS.

Je n'ai pu les connaître.

OEDIPE.

Quoi! leur nom, leur destin, tout m'est-il enlevé?

POLICLÈS.

Je ne sais que les lieux où vous fûtes trouvé.

OEDIPE.

Trouvé! quels sont ces lieux témoins de mon enfance?

POLICLÈS.

Sur le mont Cithéron, délaissé sans défense...

JOCASTE.

Ciel!

OEDIPE.

Achevez.

POLICLÈS.

Des cris d'une plaintive voix
Vous perciez faiblement la profondeur des bois.
J'approche; un dieu sans doute auprès de vous m'amène:
Des liens suspendus aux rameaux d'un vieux chêne
Nouaient les pieds sanglans d'un enfant malheureux.

OEDIPE.

Vous pâlissez, Jocaste, à ce récit affreux!

POLICLÈS.

Vos pieds de ces liens portent les cicatrices.

OEDIPE.

Ah! je reconnais trop ces funestes indices.

POLICLÈS.

Le nom d'OEdipe enfin, qui vous est demeuré,
Des maux de votre enfance est un gage assuré.

OEDIPE.

Vous sauvâtes mes jours?

POLICLÈS.

Si j'eus cet avantage,
Instruit de vos destins, un autre le partage.

OEDIPE.

Et qui donc?

POLICLÈS.

Un mortel né dans les champs thébains.
Il détacha vos nœuds, vous remit en mes mains,
Me dit, baigné de pleurs et glacé par la crainte :
« Recueillez cet enfant; menez-le dans Corinthe;
» Par des parens cruels il est sacrifié... »

OEDIPE.

Quel était ce Thébain sensible à la pitié?

POLICLÈS.

Un berger de Laïus.

OEDIPE.

Et son nom?

POLICLÈS.

Je l'ignore;
Mais dans mon souvenir son image est encore.

OEDIPE.

Eh! qui dissipera ces nuages confus?

Qui pourra m'indiquer ce berger de Laïus?
Thébains, dirigez-moi dans ma route incertaine.

LE CHŒUR.

Un berger de Laïus! interrogez la reine.

JOCASTE.

OEdipe, au nom du ciel, ne m'interrogez pas.

LE CHŒUR.

Vous saurez tout peut-être; on amène Phorbas.

OEDIPE.

Phorbas!

LE CHŒUR.

Il fut pasteur.

JOCASTE.

Évitez sa présence.

OEDIPE.

Vous pleurez!

JOCASTE.

D'Apollon redoutez la vengeance.
Nous avons irrité l'inexorable dieu.

OEDIPE.

Je connaîtrai mon sort.

JOCASTE.

Vous le voulez : adieu.

OEDIPE.

Vous fuyez un époux!

JOCASTE.

Quel nom terrible et tendre!
Je ne puis plus vous voir, vous parler, vous entendre.
O! de tous les humains le plus infortuné,
Enfant né pour le trône, en naissant condamné,
Un envieux destin vous entoura de piéges.
Périssent l'hyménée et ses feux sacriléges,
Et la mère, et l'épouse, et son coupable amour,
Et le sein malheureux qui vous donna le jour!

SCÈNE IV.

OEDIPE, POLICLÈS, PHORBAS, LE CHOEUR.

OEDIPE.

Quel sombre adieu! Pourquoi des sanglots et des larmes?
Quel mélange d'horreur, de tendresse et d'allarmes!
Frémir au nom d'époux! Je vois que sa fierté
S'indigne en rougissant de mon obscurité.
N'importe. De mon sort fixons l'incertitude,
Dussé-je en mon berceau trouver la servitude.
Par un fils couronné des esclaves chéris
Pourront m'aimer du moins et m'appeler leur fils.

PHORBAS.

Devant le roi de Thèbe à quoi bon me conduire?

OEDIPE.

Sur la mort de Laïus tu peux seul nous instruire.

PHORBAS.

Ciel!

OEDIPE.

Approche. Quels traits! Où donc les ai-je vus?

PHORBAS.

A Daulis.

OEDIPE.

A Daulis!

PHORBAS.

Où je suivais Laïus.

OEDIPE.

Tu fus blessé?

PHORBAS.

Par vous.

OEDIPE.

Je suis donc l'homicide!

PHORBAS.

Mes heureux compagnons sont morts dans la Phocide.
Pour un affreux destin j'ai conservé le jour.

POLICLÈS, regardant Phorbas.

Est-ce lui?

OEDIPE.

Lorsqu'après tu revis ce séjour,
Tu dis que des brigands avaient frappé ton maître?

PHORBAS.

J'ai commis cette faute : il le fallait peut-être.

OEDIPE.

Pourquoi?

PHORBAS.

Je vous ai vu; jugez de mon effroi :
Vous possédiez le trône et l'épouse du roi;
Thèbes vous entourait de sa reconnaissance.
Comment parler? j'ai fui loin de votre puissance;
Sous un rustique toît mes jours étaient cachés :
J'y gardais mon secret, et vous me l'arrachez!

OEDIPE.

C'en est fait!

POLICLÈS.

C'est lui-même. Il est glacé par l'âge;
Ses cheveux sont blanchis : mais plus je l'envisage...

OEDIPE.

Phorbas vous est connu?

PHORBAS.

Que veut cet étranger?

POLICLÈS.

C'est lui, roi des Thébains, c'est ce même berger...

OEDIPE.

Est-il vrai?

POLICLÈS.

Qui jadis me remit votre enfance.
Il peut de vos parens vous donner connaissance.

PHORBAS.

Moi! craignez d'écouter, éloignez l'imposteur.

POLICLÈS.

Des troupeaux de Laïus n'étiez-vous point pasteur?

PHORBAS.

Oui.

POLICLÈS.

Du mont Cithéron vous recherchiez les ombres :
Je guidais, comme vous, dans ces profondeurs sombres,
Les troupeaux de Polybe à mes soins confiés.

PHORBAS.

Pourquoi retracez-vous des temps presque oubliés?

POLICLÈS.

Non, je ne croirai pas que votre cœur oublie
L'enfant qui, sans nous deux, allait perdre la vie.

PHORBAS.

Qu'as-tu dit?

POLICLÈS.

Cet enfant règne aujourd'hui sur vous.

PHORBAS.

Ah! puisses-tu des dieux éprouver le courroux!

OEDIPE.

Réponds sans te permettre un vœu si téméraire.

PHORBAS.

Il parle en imprudent; il dit ce qu'il doit taire.

OEDIPE.

Tu parleras toi-même, et fût-ce malgré toi.

PHORBAS.

Épargnez un vieillard; que voulez-vous de moi?

OEDIPE.

As-tu livré l'enfant?

PHORBAS.

Mes mains le délièrent.

OEDIPE.

Au berger que tu vois tes mains le confièrent?

PHORBAS.

A lui. Ce jour fatal eût dû finir mes jours.

OEDIPE.

Suis-je ton fils?

PHORBAS.

Mon fils, exposé sans secours!

OEDIPE.

L'enfant fut exposé?

PHORBAS.

Par un ordre suprême.

OEDIPE.

Qu'ordonnait-t-on?

PHORBAS.

Sa mort.

OEDIPE.

Qui?

PHORBAS.

Son père lui-même.

OEDIPE.

Quelle raison dictait cet arrêt odieux?

PHORBAS.

La peur de l'avenir, un oracle des dieux.

OEDIPE.

Où naquit cet enfant?

PHORBAS.

Ces remparts l'ont vu naître.

OEDIPE.

Il est né d'un Thébain, d'un esclave peut-être?

PHORBAS.

Plût au ciel!

OEDIPE.

Sous le chaume?

PHORBAS.

Au palais de Laïus.

OEDIPE.

Et de qui?

PHORBAS.

Par pitié, n'exigez rien de plus.

OEDIPE.

De qui?

PHORBAS.

Voyez la reine; elle sait tout.

OEDIPE.

Son père?

PHORBAS.

Son père était Laïus; Jocaste était sa mère.

LE CHOEUR.

Dieux puissans!

OEDIPE.

Inhumains, pourquoi me secourir?

Vous étiez moins cruels en me laissant mourir.

PHORBAS.

Prenez nos derniers jours.

OEDIPE.

Je vous ferais justice.
Craignez mon désespoir; fuyez votre supplice.
Mes forfaits sont connus; les oracles certains;
Les voiles déchirés : j'ai rempli mes destins.
Celui qui m'a fait naître a péri ma victime;
Sous le toît de Laïus je vis au sein du crime;
Il faut venger son ombre, et les dieux et les lois.
O soleil! je t'ai vu pour la dernière fois.

SCÈNE V.

LE CHOEUR.

Gloire, édifice mobile,
Élevé sur le néant;
O félicité fragile,
Éclair qui luis un instant;
OEdipe est éclipsé; vous fuyez loin d'OEdipe.
Il fut grand; il fut roi; tant d'éclat se dissipe :
Un souffle des destins a terni sa splendeur.
Ah! pour Thèbes consternée,
Quelle humaine destinée
Aura le nom de bonheur?

OEdipe, à nos rives tremblantes
Ta généreuse main prodiguant les bienfaits,
De l'aigle altéré de forfaits
Abattit les ailes sanglantes :
Mais, au sommet de ton pouvoir,
La foudre a plané sur ta tête ;
Tu t'écroules sous la tempête,
Submergé dans l'opprobre et dans le désespoir.

Ton sort fut-il jamais prospère ?
C'est dans la même couche, et dans le même sein,
Qu'un incestueux assassin
Se vit enfant, époux et père.
Ah! comment le lit paternel
N'a-t-il pas demandé vengeance?
Comment souffrait-il la présence
D'un enfant, d'un époux, d'un père criminel?

Le temps sévère, mais juste,
Tenant l'œil toujours ouvert,
Hymen, de ton voile auguste
A vu l'inceste couvert.
Qui viendra maintenant dissiper nos ténèbres?
Sans toi, fils de Laïus, en ces remparts funèbres,
Tous les yeux se fermaient au soleil qui nous luit :
Mais le héros tutélaire
Qui nous rendit la lumière,
Nous replonge dans la nuit.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GRAND-PRÊTRE, LE CHOEUR.

LE GRAND-PRÊTRE.

Élite des Thébains, déjà sur ces rivages,
Un fléau destructeur n'étend plus ses ravages;
Les dieux sont apaisés : mais, hélas! à quel prix!
Comment annoncerai-je à vos cœurs attendris
Tous les maux rassemblés dans ces lieux homicides?
Les fleuves des états soumis aux Labdacides
N'ont point assez de flots pour laver les forfaits
Qui du fils d'Agénor ont souillé le palais.

LE CHOEUR.

Expliquez-vous.

LE GRAND-PRÊTRE.

Jocaste a vu son jour suprême.
Elle a reçu la mort.

LE CHOEUR.

Ciel! de qui?

LE GRAND-PRÊTRE.

D'elle-même.

LE CHOEUR.

La reine?

LE GRAND-PRÊTRE.

Pâle et sombre, elle quittait ces lieux;
Ses longs regards semblaient prononcer des adieux.
Seule au fond du palais elle s'est retirée;
Elle a fermé la chambre à l'hymen consacrée.
C'est là que, suppliante, elle adresse à genoux,
Des vœux et des sanglots à son premier époux;
Elle invoque, en pleurant, la couche solennelle,
Autrefois vertueuse, aujourd'hui criminelle,
Où, sur la foi d'hymen et des autels chéris,
Au fils de son amour elle a donné des fils.
OEdipe cependant que la fureur entraîne,
Ignorant, comme nous, le destin de la reine,
Veut au moins par le glaive échapper au remord;
Il implore à grands cris le bienfait de la mort;
Il demande à revoir une épouse trop chère,
La mère de ses fils, hélas! qui fut sa mère.
A ses vaines clameurs on ne répondait pas;
Mais je ne sais quel dieu précipitait ses pas.
Sous l'effort de ses mains conduites par la rage,
La porte, en se brisant, laisse un libre passage;
Il entre : autour de lui nous courons effrayés;
Il appelle Joçaste; elle était à ses pieds.

La mort décolorait son front sans diadême ;
Cet éclatant tissu, marque du rang suprême,
Prêtant au désespoir un horrible secours,
De ses jours malheureux avait tranché le cours.
Tout gémit. Le roi seul, dans un affreux silence,
Contemple ces débris, et tout à coup s'élance :
Une agrafe où brillaient l'or et les diamans,
Et qui de votre reine ornait les vêtemens,
Devenant pour OEdipe une arme meurtrière,
De ses yeux déchirés arrache la lumière.
Leurs vestiges encor, attestant ses douleurs,
Avec des flots de sang laissaient tomber des pleurs.
Des maux, que peut unir la colère céleste,
Nul aujourd'hui ne manque à ce couple funeste,
Modèle d'un bonheur qui s'est évanoui,
D'infortune et de crime assemblage inoui.

LE CHOEUR.

Et maintenant OEdipe est délaissé peut-être ?
Que fait-il?

LE GRAND-PRÊTRE.

Devant vous OEdipe va paraître.
Il veut, hors du palais, avant de fuir ces lieux,
Étaler au grand jour, montrer à tous les yeux,
Le fils deux fois coupable, et la tête proscrite
Sur qui des immortels la vengeance est écrite ;
Celui qui de son père a tranché les destins ;
Qui de sa mère... On ouvre; et le voici, Thébains.
Contemplez votre roi. Le malheur qui l'accable
Arracherait des pleurs à la haine implacable.

LE CHOEUR.

O spectacle effrayant! mais digne de pitié!
Ah! quel que soit le crime, il est trop expié!

SCÈNE II.

OEDIPE, LE GRAND-PRÊTRE, LE CHOEUR.

OEDIPE.

Ciel! où fuir? où traîner mon existence affreuse?
Où suis-je? et quelle est donc cette voix généreuse?
O! fortune, où vas-tu? gloire, où m'as-tu conduit?

LE CHOEUR.

Dans l'abîme des maux.

OEDIPE.

O longue, ô sombre nuit!
Immense obscurité! ténèbres éternelles!

LE CHOEUR.

Cher OEdipe!

OEDIPE.

C'est vous? vous, mes amis fidèles?

LE CHOEUR.

Avec tant de rigueur quel Dieu vous a puni?

OEDIPE.

Apollon commandait; mes mains ont obéi.

LE CHOEUR.

O décret inhumain! fatale obéissance!

OEDIPE.

Périsse le cruel qui, durant mon enfance,
Sauva dans les forêts OEdipe abandonné,
Et brisa les liens dont j'étais enchaîné!
C'est lui qui m'a rendu meurtrier de mon père,
Frère de mes enfans, et mari de ma mère.

LE CHOEUR.

Votre supplice, OEdipe, est pire que la mort.

OEDIPE.

Ah! tout blessait ma vue; et, même au sombre bord,
J'aurais de mes parens trouvé l'aspect funeste:
Ici, qu'aurais-je vu? les enfans de l'inceste,
Thébes, ses murs, ses tours, ses temples et ses dieux.
Tout ne fut-il donc pas interdit à mes yeux?
J'ai prononcé l'arrêt; et je suis la victime.
Oui, j'ai cessé de voir les témoins de mon crime;
Mais je puis les entendre, et c'est mon désespoir.
Cithéron! dans tes bois pourquoi me recevoir,
Ou ne pas m'engloutir sous ton ombre éternelle?
O Corinthe! ô maison que je crus paternelle!
Polybe, en fils de roi devais-tu m'élever?
Était-ce un assassin qu'il fallait conserver?
O chemin de Daulis, ô Delphes, ô Phocide!
De quel sang j'abreuvai ton sentier parricide!
Hymen! horrible hymen! toi qui m'as enfanté,
C'est toi qui rends OEdipe aux flancs qui l'ont porté.

Tu produis, tu confonds des frères et des pères,
Des fils et des époux, des femmes et des mères;
Tout ce qui des humains peut exciter l'effroi,
Des forfaits, des malheurs inconnus avant moi.
Amis, délivrez-moi du fardeau de la vie :
Approchez. Craignez-vous de toucher un impie?
Mes crimes, mes tourmens, n'iront pas jusqu'à vous :
Terminez-les.

LE GRAND-PRÊTRE.

Créon s'avance auprès de nous.
Il vient pour vous prêter un appui secourable.

OEDIPE.

Hélas! envers Créon je fus aussi coupable.

SCÈNE III.

OEDIPE, CRÉON, LE GRAND-PRÊTRE, LE CHOEUR, LES DEUX FILLES D'OEDIPE.

CRÉON.

Je ne viens pas, OEdipe, en ces extrémités,
Insulter sans pudeur à vos calamités.
Vous, Thébains, du soleil respectez la lumière :
N'étalez point aux yeux de cette ville entière
Son roi que les destins ont privé sans retour
Des saintes eaux du ciel et des rayons du jour.
Ce palais fut le sien : qu'on ouvre les portiques.
Des parens, réunis dans les maux domestiques,
Prodiguent aux parens des soins consolateurs,

Et par des pleurs au moins répondent à des pleurs.

OEDIPE.

Ainsi votre vertu punit mon injustice!
Vengez-vous, ô Créon, par un dernier service;
Non pas en me rouvrant le palais de Laïus;
Mon aspect l'a souillé : je n'y rentrerai plus.
Je demande une grace. Ai-je droit de l'attendre?

CRÉON.

Oui. Tout ce que les dieux n'ont pas voulu défendre.

OEDIPE.

Ne songez point à moi : daignez de votre sœur
Recueillir les débris étendus sans honneur :
OEdipe, loin d'ici cachant son existence,
De ses parens trop tard subira la sentence ;
J'irai sur ma colline, encore abandonné,
Retrouver le tombeau qu'ils m'avaient destiné.
Mes fils, du sort jaloux bravant le long outrage,
Seront avec le temps les fils de leur courage.
Mais que seront, grands dieux! mes filles, qui toujours
Dans les bras paternels voyaient couler leurs jours,
Qui toujours recevaient d'une bouche innocente
L'aliment préparé par ma main caressante?
Ah! prenez-en pitié. Ne puis-je en ces momens
Les couvrir de mes pleurs, de mes embrassemens?
Pour la dernière fois les presser, les entendre?
Ciel! de faibles sanglots! un cri naïf et tendre!
Est-ce vous, mes enfans?

CRÉON.

J'ai deviné vos vœux.

OEDIPE.

Pour prix de vos bienfaits, ayez un règne heureux.
Oh! oui. Je les entends. Mais, hélas! où sont-elles?
Mes filles, approchez de ces mains paternelles;
Pressez, baisez ces mains, ces mains qui m'ont puni:
Je ne puis plus vous voir, ô filles d'un banni!
Je pleure... et de mes yeux c'est le dernier usage;
Je pleure, mais sur vous, mais sur votre héritage.
Si dans les jeux publics vous traînez vos malheurs,
Seules dans vos maisons vous reviendrez en pleurs.
Où seront vos époux? quelle famille amie
Osera par l'hymen s'unir à l'infamie?
Du meurtre de son père un père ensanglanté,
Vous fit sortir des flancs qui l'avaient enfanté;
Vous entendrez les mots d'inceste et d'adultère:
Jamais les noms si doux et d'épouse et de mère.
Créon, vous remplacez et votre sœur et moi:
Aimez-les, ô Créon, donnez-m'en votre foi;
Qu'elles ne portent point la peine de mes crimes:
Désormais d'un coupable innocentes victimes,
Pauvres, dans l'abandon, sans appui, sans époux;
Songez qu'elles n'ont rien, rien que le ciel et vous.
O recueillez encor, vous mes filles si chères,
Non des conseils perdus, mais des vœux, des prières:
Que vos paisibles jours soient bénis par les dieux!
Thébains, de votre roi recevez les adieux.

SCÈNE IV.

LE GRAND-PRÊTRE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Cruel abaissement que tant de gloire amène!

LE GRAND-PRÊTRE.

Le songe et le réveil : telle est la gloire humaine.
Le voilà ce héros, ce roi libérateur!
Égaré sur un trône, il rêva la grandeur.
Qu'en a-t-il conservé? la mémoire importune.
Près du bonheur extrême est l'extrême infortune;
Et nul homme, à l'abri de ces retours affreux,
Ne peut, avant sa mort, porter le nom d'heureux

FIN.

ŒDIPE A COLONE,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

OEDIPE.
ANTIGONE.
POLYNICE.
THÉSÉE.
CRÉON.
LE CHOEUR.
Athéniens.
Soldats thébains.

ŒDIPE A COLONE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE.

Fille d'un père aveugle, ô! ma chère Antigone,
Je n'irai pas plus loin; la force m'abandonne.
En quel lieu sommes-nous? n'est-il point habité?
N'y trouverai-je point, dans mon adversité,
Un secours nécessaire et quelque bienveillance?
Le plus faible tribut suffit à l'indigence :
L'habitude des maux les rend moins accablans.
Cherche un appui solide à mes pas chancelans.

ANTIGONE.

J'aperçois les débris d'un rocher solitaire.
Venez ; asseyez-vous ; reposez-vous, mon père.

OEDIPE.

Ah ! j'en avais besoin. Demeure auprès de moi.

ANTIGONE.

Toujours ; et de mon cœur c'est la plus douce loi.

OEDIPE.

Mais le nom de ce lieu ?

ANTIGONE.

Moi-même je l'ignore.
Parmi les habitans aucun ne vient encore.
Je vois des oliviers, des pampres, des cyprès,
Une cité prochaine, ici quelques forêts.
Des filles de la nuit le temple respectable
S'élève, et sert d'entrée à ce bois formidable.

OEDIPE.

Quelle cité, ma fille, a frappé tes regards ?

ANTIGONE.

Athènes, si j'en crois l'orgueil de ses remparts.

OEDIPE.

Athène ! et c'est le bois des terribles déesses !
O ! ma fille ! Apollon va remplir ses promesses.
Ici, près des remparts de l'auguste cité,
Il a marqué la fin de ma calamité.
Vous, qui ne punissez que les vrais parricides,

Accueillez votre OEdipe, ô chastes Euménides!
Je sais que les Thébains, que mes fils odieux,
M'envîront le repos que j'espère en ces lieux :
Daignez donc me couvrir d'un regard tutélaire,
Et contre leurs efforts tournez votre colère.

ANTIGONE.

Que par son Antigone OEdipe consolé
D'un fatal souvenir ne soit plus accablé :
Qu'OEdipe, dans mes bras, vive heureux et tranquille!

OEDIPE.

O! ma douce compagne et mon unique asile,
O! d'un faible vieillard jeune et faible soutien,
Tes yeux furent mes yeux; mon exil fut le tien.
Les malheurs sur OEdipe ont épuisé leur rage,
Plus grands de jour en jour, mais moins que ton courage.
Des parens inhumains, des fils dénaturés,
Ont poursuivi mes jours aux larmes consacrés.
D'un père criminel fille innocente et pure,
Seule, seule pour moi tu sentis la nature.
J'ai des fils, des parens; je ne suis point proscrit :
Ah! de la main des dieux ton bonheur est écrit.
Et ces dieux, implorés par ma reconnaissance,
Ne m'auront pas en vain promis ta récompense.

ANTIGONE.

Je l'ai déjà, mon père; elle est auprès de vous :
Mais je vois des vieillards qui s'avancent vers nous.
L'humanité se peint sur leurs fronts vénérables,
Et sans doute, à nos vœux ils seront favorables.

Tout mortel, à cet âge, instruit par le malheur,
Des mortels affligés sait plaindre la douleur.

SCÈNE II.

OEDIPE, ANTIGONE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Ciel! un aveugle assis sur cette roche aride!
Déplorable étranger, vierge au regard timide,
Que cherchez-vous tous deux en ce bois redouté?

ANTIGONE.

La pitié, des secours, et l'hospitalité.

OEDIPE.

Quel est le nom des lieux où le destin m'amène?

LE CHOEUR.

Vous êtes dans Colone, auprès des murs d'Athène.

OEDIPE.

Ma fille vous a fait un fidèle rapport.

LE CHOEUR.

D'un œil compatissant nous voyons votre sort.

OEDIPE.

Sans doute, parmi vous l'infortune est sacrée?

LE CHOEUR.

Thésée, un fils des dieux, gouverne la contrée.

OEDIPE.

Et, digne d'un tel sang, ce prince est généreux?

LE CHOEUR.

Nous ne le vantons pas; mais son peuple est heureux.

OEDIPE.

O monarque, en effet, né pour le rang suprême!
Ne peut-il un moment se rendre ici lui-même?

LE CHOEUR.

Vous serez satisfait; bientôt vous l'y verrez.
Aujourd'hui, visitant ces rivages sacrés,
Il vient au dieu des mers offrir un sacrifice.

OEDIPE.

Il entendra mes vœux.

LE CHOEUR.

Et leur sera propice.
Il soutient les mortels qui n'ont plus de soutien;
Mais, vous, qui des héros desirez l'entretien,
Dites-nous quel pays, quel rang vous a vu naître?

OEDIPE.

O ma fille!

ANTIGONE.

Il se cache. A quoi bon le connaître?

OEDIPE.

Mon rang et mon pays?

LE CHOEUR.

Eh bien, vous hésitez?

ANTIGONE.

Ne vous suffit-il point de ses calamités?

OEDIPE.

Entre les dieux et moi que mon secret repose.

LE CHOEUR.

Des maux que vous souffrez seriez-vous donc la cause?

OEDIPE.

Pourquoi concevez-vous des soupçons odieux?

LE CHOEUR.

Et pourquoi des secrets entre vous et les dieux?

OEDIPE.

N'aggravez point encor le tourment qui m'accable.

LE CHOEUR.

Sous ces tristes lambeaux cachez-vous un coupable?

OEDIPE.

Ah! ces tristes lambeaux sont les débris d'un roi.

LE CHOEUR.

De quelque dieu vengeur subissez-vous la loi?

OEDIPE.

Que ferai-je, Antigone?

ANTIGONE.

A peine je respire.

LE CHOEUR.

Votre nom? vos parens? quel était votre empire?

OEDIPE.

Croirai-je que mon nom pourra les désarmer?

ANTIGONE.

Hélas! à votre sort il faut vous conformer.

OEDIPE.

Forêts du Cithéron! vallon de la Phocide!
Infortune de Thèbe et du sang Labdacide!

LE CHOEUR.

Vous êtes donc Thébain? du sang de Labdacus?

OEDIPE.

On vous aura parlé de ce fils de Laïus...

LE CHOEUR.

D'OEdipe! ô ciel!

OEDIPE.

C'est moi.

LE CHOEUR.

Vous, le coupable OEdipe?

OEDIPE.

Que de vos cœurs troublés la frayeur se dissipe!

LE CHOEUR.

Fuyez! des criminels ces lieux sont ennemis.

OEDIPE.

Et la pitié, l'accueil que vous m'aviez promis?

LE CHOEUR.

Imprudente pitié! promesse sacrilége!

OEDIPE.

Le malheur, les autels n'ont plus de privilége?

LE CHOEUR.

Votre malheur des dieux atteste le courroux,
Et ces autels sacrés s'élèvent contre vous.
Fuyez, ne bravez plus les saintes Euménides;
Leur nom glace d'effroi le sein des parricides.

ANTIGONE.

Ah! si l'infortuné ne peut vous émouvoir,
Les pleurs de son enfant seront-ils sans pouvoir?
De votre sang, du mien, ne brisez point les chaînes;
Oui, c'est le sang des Grecs qui coule dans nos veines
Vénérables vieillards, j'invoque auprès de vous,
J'atteste, je conjure, en pressant vos genoux,
Tout ce qui doit parler à votre ame attendrie,
Le nom, le nom sacré de la douce patrie,
Les tombeaux paternels, le toît de vos aïeux,
Vos frères, vos enfans, vos épouses, vos dieux.

LE CHOEUR.

Antigone, à ces dieux nous devons nos allarmes,
Et nos cœurs vainement sont émus par vos larmes.
Que peuvent les humains contre un ciel irrité?

OEDIPE.

Outrage-t-on les dieux par l'hospitalité!
O cité glorieuse et chère à l'infortune,
Athènes, désormais son aspect t'importune!
Ce n'est plus ce rivage autrefois renommé,
Et des rois supplians refuge accoutumé.

LE CHOEUR.

Vos mains n'ont-elles pas versé le sang d'un père?
N'avez-vous pas souillé le lit de votre mère?

OEDIPE.

Ah! déclaré coupable avant que d'être né,
Songez-vous qu'en naissant je fus abandonné?
Avant de me proscrire, entendez ma défense.
A la cour de Corinthe on nourrit mon enfance;
J'ignorais mes parens et jusqu'à mon pays :
Je rencontrai Laïus et je le combattis ;
De mes jours menacés, défenseur légitime,
Sans la connaître, hélas! j'immolai ma victime.
Au moment où le Sphynx est tombé sous mes coups
La veuve de Laïus me choisit pour époux.
Savions-nous tous les deux ma naissance funeste?
Non : les autels d'hymen sanctifiaient l'inceste :
De la fatalité subissant les arrêts,
Au sein de la vertu j'ai commis des forfaits.
De Delphes maintenant aux rives de l'Attique,
Je me rends sur la foi du trépied prophétique;
Apollon m'a guidé vers ces bois protecteurs :
J'y laisserai ma cendre; et de mes bienfaiteurs,
Ce trésor à son tour, protégeant les murailles,
Doit leur assujétir le destin des batailles.
Ne prétendez donc plus, vieillards qui m'écoutez,
M'effrayer par le nom des pâles déités :
De leurs flambeaux vengeurs je ne sens point la flamme;
Le remords déchirant ne flétrit point mon ame :
Criminel devant vous, je suis pur à leurs yeux;

Et leur auguste appui m'attendait dans ces lieux.

LE CHOEUR

A décider sur vous le roi seul peut prétendre,
OEdipe; en attendant qu'il vienne vous entendre,
Goûtez quelque repos dans ce lieu solennel.
Cueillez, fille si douce à son cœur paternel,
De l'arbre de Pallas les branches révérées;
Plongez-les dans les eaux des fontaines sacrées;
D'un aveugle chéri guidez les pas tremblans;
L'olive dans les mains, et tous deux supplians,
Tous deux prosternez-vous sur les degrés du temple:
Puisse OEdipe y fléchir le ciel qui le contemple!

ANTIGONE.

Vos desirs sont remplis : vous, mon père, venez.

OEDIPE.

O filles de la nuit, devant vous prosternés,
Nous élevons vers vous notre voix gémissante;
Accueillez les soupirs de ma fille innocente;
Terminez mon exil : je vous offre des pleurs,
Une ame résignée, et trente ans de malheurs.

LE CHOEUR

Recevez, chastes Euménides,
Les vœux qui vous sont présentés;
Redoutables divinités
De larmes et de sang avides,
Calmez vos serpens irrités;
Éteignez vos flambeaux livides.
Que les dieux, à leurs ennemis,

Gardent vos tourmens légitimes;
Mais ne prenez pas pour victimes
Des cœurs à la vertu soumis;
Et ne punissez pas des crimes
Que le destin seul a commis.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

OEDIPE, ANTIGONE, THÉSÉE, LE CHOEUR, ATHÉNIENS.

THÉSÉE.

QUELS sont ces supplians, ô vieillards de Colone?

LE CHOEUR.

Le malheureux OEdipe et sa fille Antigone.

THÉSÉE.

Levez-vous, roi célèbre, et vous, fille des rois.

OEDIPE.

Est-il vrai? d'un héros j'entends la douce voix.

THÉSÉE.

Illustre infortuné que ma pitié révère,

Je voudrais, corrigeant un destin trop sévère,
Vous offrir dans ma cour des soins consolateurs,
Et d'un fils de Cadmus honorer les malheurs.
Si pourtant vos desirs ont choisi ces retraites,
Si des dieux immortels les volontés secrètes,
En ce lieu redoutable ont arrêté vos pas,
Aux dieux, à vos desirs je ne résiste pas.
Vous n'ordonnerez rien qui me soit impossible.
J'appris de l'infortune à devenir sensible;
Vous souffrez : mon devoir est de vous secourir.
Mortel, ainsi que vous, je naquis pour souffrir;
Jeune encor, j'ai des maux la longue expérience :
J'ai traîné dans l'exil mon orageuse enfance.
L'éclat d'un jour plus pur n'éblouit point mes yeux :
Les humains ont l'espoir, l'avenir est aux dieux.

OEDIPE.

Ah! le ciel vous devait cet empire en partage;
Un sage souverain mérite un peuple sage;
Je reconnais en vous le sang des immortels,
Et c'est par ce chemin qu'on s'élève aux autels.
Mais, en un palais, moi, long-temps privé d'asile,
Moi, que je cherche encore une pompe stérile!
Je viens de mes malheurs, déposant le fardeau,
En des lieux sans éclat demander un tombeau.

THÉSÉE.

Vivez, vivez long-temps sur cette heureuse terre.

OEDIPE.

L'appui que vous m'offrez peut vous donner la guerre.
Les Thébains en leurs murs voudront me ramener.

THÉSÉE.

Et vous-même à l'exil pourquoi vous condamner?

OEDIPE.

Jadis ils m'ont banni; mes maux sont leur ouvrage.

THÉSÉE.

Pourquoi desirent-ils de réparer l'outrage?

OEDIPE.

Pour désarmer les dieux qui les ont menacés.

THÉSÉE.

Quels revers aux Thébains seraient donc annoncés?

OEDIPE.

Par votre peuple un jour Thèbes sera punie.

THÉSÉE.

Thèbes, par des traités, à mon peuple est unie.

OEDIPE.

Tout, excepté les dieux, subit les lois du sort :
Tout naît, change, vieillit, et trouve enfin la mort.
Renversés par le temps, les empires s'écroulent;
Les siècles dévorés comme un instant s'écoulent;
Miné par une longue et mortelle langueur,
Le corps sent par degrés s'éteindre sa vigueur.
Ces palais somptueux, ces campagnes fertiles
Seront de vains débris, des sables inutiles.
Des intérêts communs unissent les humains;
Des intérêts divers ensanglantent leurs mains.
La fidélité meurt; de sa cendre attiédie

S'élèvent les soupçons, bientôt la perfidie;
Et l'impiété même, au pied des immortels,
Vient d'un serment parjure effrayer leurs autels.
Jusqu'ici nul motif, appelant la vengeance,
De vous et des Thébains ne rompt l'intelligence;
De resserrer vos nœuds tout semble prendre soin :
Mais un jour, et ce jour peut-être n'est pas loin,
A l'antique amitié succèdera la haine;
Les dieux vengeurs du crime et protecteurs d'Athène,
D'une guerre implacable allumant le flambeau,
Verront le sang thébain couler sur mon tombeau.
Si j'en crois Apollon, ma cendre triomphante
Parmi vos ennemis jettera l'épouvante;
D'Athènes désormais OEdipe est citoyen,
Et les débris d'OEdipe en seront le soutien.

LE CHOEUR.

Sous les regards sacrés des terribles déesses,
OEdipe, en arrivant, nous a fait ces promesses.

THÉSÉE.

Il suffit qu'en ce jour la céleste faveur
D'accueillir un héros m'ait gardé le bonheur.
Je ne réclame point une autre récompense.
Sans rejeter les dons que l'Olympe dispense,
Je sens que pour un homme, et surtout pour un roi,
Le respect du malheur est la première loi.
Héritier de Cadmus, votre audace intrépide
Avant moi descendit sur les traces d'Alcide.
Alcide, comme vous à l'exil condamné,
De ses propres parens se vit abandonné;

Des destins en courroux la longue jalousie
Lui fit payer bien cher l'Olympe et l'ambroisie;
L'infortune, pour lui commençant au berceau,
Vint aux sommets d'OEta lui creuser un tombeau :
Mais il vainquit le sort qui lui faisait la guerre,
Qui poursuit les héros et sourit au vulgaire;
Le bonheur des humains fut sa félicité,
Il recueillit vivant son immortalité.
Comme lui sur le sort remportez la victoire :
La Grèce a consacré ces temps de votre gloire,
Où, par l'heureux OEdipe, arrachés au trépas,
Les Thébains à ses pieds déposaient des états.
Antigone vous reste; oubliez auprès d'elle
Les maux dont vous chargea la fortune infidelle :
C'est une longue nuit qui remplace un beau jour :
Habitez, protégez, consacrez ce séjour.
Et vous, de ses malheurs compagne aimable et chère,
Vous, ô fille héroïque, et digne d'un tel père,
Vous qui serez un jour, dans la postérité,
L'honneur de votre sexe et de l'humanité,
OEdipe est sous ma garde; et, si Thèbes l'exile,
Au sein de mon empire il a le droit d'asile;
Mes amis désormais sont devenus les siens,
Et tous ses ennemis se déclarent les miens.
Vieillards, je vais me rendre au temple de Neptune;
D'OEdipe et de sa fille honorez l'infortune,
Remplissez les devoirs d'un peuple généreux,
Et que, toujours présent, mon nom veille sur eux.

SCÈNE II.

OEDIPE, ANTIGONE, LE CHOEUR.

ANTIGONE.

Dans un autre Univers OEdipe enfin respire.
De la fatalité ne craignez plus l'empire,
Mon père; d'un héros les vertueux secours
Ont fléchi les destins qui pesaient sur vos jours.
Vous ne rencontrez pas l'avare bienveillance
Qu'une plainte importune arrache à l'opulence,
Ni ces honteux bienfaits qu'un tyran dédaigneux
Accorde à la misère en détournant les yeux,
Mais la tendre pitié, l'hospitalité sainte,
L'amitié consolante et prévenant la plainte,
L'espoir et le sommeil, l'oubli des longs chagrins,
Un appui toujours sûr, des cieux toujours sereins.

OEDIPE.

O toi qui prolongeais ma pénible existence,
Qui me tins lieu de tout, qui fus ma providence,
Tu ne seras donc plus mon unique soutien!
J'ai pu trouver un cœur aussi pur que le tien!
Et vous, dieux immortels, dont Thésée est l'image,
En essuyant des pleurs il vous rend son hommage.
Que ce roi, que son peuple à jamais vous soient chers;
Des murs sacrés d'Athène écartez les revers.

LE CHOEUR.

Vieillard, chérissez nos asiles :

Cérès a dans nos champs fertiles
Versé les trésors de son sein;
Et, dans nos douces promenades,
Bacchus, au milieu des Ménades,
Vient s'égarer le thyrse en main.

Près des flots du riant Ylisse,
Les parfums dorés du Narcisse
Embaument nos vallons fleuris :
En nos grottes enchanteresses
Le chœur des neuf chastes déesses
Se mêle à la cour de Cypris.

Le long de cette aimable rive,
Athène voit mûrir l'olive
Sous l'œil bienfaisant de Pallas;
L'olive sainte et pacifique,
Et qui, dans la course olympique,
Est le prix des nobles combats.

Neptune enrichit notre terre
Du coursier respirant la guerre,
Et guida nos légers vaisseaux.
Ils volent sur les flots humides,
Pareils aux jeunes Néréides
Rasant la surface des eaux.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

OEDIPE, ANTIGONE, LE CHOEUR.

ANTIGONE.

Les momens sont venus, ô peuple de l'Attique,
De déployer pour nous votre courage antique.

OEDIPE.

Eh quoi! prévoyez-vous quelques nouveaux dangers?

ANTIGONE.

Je viens d'apercevoir des soldats étrangers.

OEDIPE.

Ah! ce sont les Thébains, et j'en crois mes allarmes.

ANTIGONE.

Ils approchent. Déjà l'on voit briller leurs armes.

OEDIPE.

Thésée en peu d'instans confondra leur fureur.

ANTIGONE.

Leur chef est-il Créon? N'est-ce point une erreur?

OEDIPE.

Le frère de Jocaste! ô puissance suprême!

ANTIGONE.

Il vient; il va paraître; et c'est Créon lui-même (*).

SCÈNE II.

OEDIPE, ANTIGONE, CRÉON, LE CHOEUR, SOLDATS THÉBAINS.

CRÉON.

O vous, sages vieillards, nés de sages aïeux,
Entouré de soldats si je m'offre à vos yeux,
Je ne viens point ici tenter aucun outrage,
Ni d'un peuple guerrier provoquer le courage.
Près du fils de Laïus la cause des Thébains
Par une ville entière est remise en mes mains.
Dans ses murs aujourd'hui quand Thèbes vous rappelle,
De vous fléchir, OEdipe, elle a chargé mon zèle.

(*) Un récit d'Antigone au lieu de tout ce dialogue. (*Note de l'auteur sur cette scène.*)

Moi-même, avec ardeur, j'ai brigué cet emploi.
Quelle honte, en effet, quelle douleur pour moi!
Amitié, nœuds du sang, intérêt, tout nous lie.
Quelle ville à ce point fut jamais avilie?
Celui qui fut son roi, dénué de secours,
Traînant de bords en bords ses misérables jours!
A l'insulte, au mépris près de lui condamnée,
Sa fille!... Qui l'eût dit, princesse infortunée,
Que, brillante d'attraits, et dans ces jours si doux
Où le flambeau d'hymen devait luire pour vous,
Au temps où du bonheur l'image enchanteresse
Dans un long avenir sourit à la jeunesse,
Seule, d'un père aveugle épousant le destin,
Vous iriez mendier un asile incertain?
Ah! rendez-vous, OEdipe, au dessein qui m'amène;
Venez, au nom des dieux, des nymphes de l'Ismène,
Au nom d'un peuple ingrat, mais d'un peuple puni,
Réduit à supplier le roi qu'il a banni.
Le crime est odieux, le repentir l'efface;
Cessez de prolonger la commune disgrace;
Et, dans votre palais, monarque de retour,
Au rang de vos aïeux remontez en ce jour.

OEDIPE.

Créon, près d'un banni le soin qu'on daigne prendre,
Comme il doit me flatter, a lieu de me surprendre.
Les Thébains repentans vous ont remis leurs droits;
Vous êtes, en effet, digne d'un pareil choix.
De leur ambassadeur connaissant l'éloquence,
Sans doute ils ont compté sur peu de résistance.
Retournez auprès d'eux; portez-leur mes refus.

CRÉON.

Ils rappellent OEdipe.

OEDIPE.

Ils ne le verront plus.
Ah! tandis que pour moi l'exil avait des charmes,
Ils refusaient l'exil à mes vœux, à mes larmes.
De mon sort, par degrés, je dissipai l'horreur;
Une lueur d'espoir vint éclairer mon cœur;
Soudain se réveilla leur injuste furie;
Dans l'Univers entier je me vis sans patrie.
Pour fléchir les Thébains je n'ai rien oublié,
Des Thébains endurcis rien n'émut la pitié:
Vous osez me l'offrir lorsque je la déteste!
Perfides, loin de moi votre pitié funeste!
Loin de moi ce palais où, par vous ramené,
Votre esclave royal languirait enchaîné!
C'est ici, car je vois le motif qui vous presse,
Ici que vous attend ma cendre vengeresse.
Ma fille est tout pour moi; mes fils doivent périr.
De ces remparts thébains qu'ils veulent conquérir,
De ces champs où la guerre avec eux va descendre,
Ils n'auront que le champ où dormira leur cendre.
Vous, prince ambitieux, parent dénaturé,
Ne déshonorez plus un rivage sacré;
Ne vous arrêtez pas dans l'air que je respire;
Vous périrez sujet; ma fille aura l'empire;
Et, courbés à leur tour sous les dieux offensés,
Les Thébains me rendront les pleurs que j'ai versés.

CRÉON.

Je n'ai donc entrepris qu'une démarche vaine!

Loin de vous apaiser j'irrite votre haine!
De Thèbes désormais tout vous est odieux!
Je ne vous presse plus d'abandonner ces lieux.
Vous le voulez; restez : mais cessez de prétendre
Que loin de son pays, dans un âge si tendre,
Ignorant l'hyménée et ses chastes douceurs,
Cette princesse encor se nourrisse de pleurs.
Son front chéri du ciel demande une couronne;
Elle suivra mes pas, puisque Thèbes l'ordonne.
C'est languir trop long-temps sous un ciel étranger.

ANTIGONE.

Par ta pitié cruelle oses-tu m'outrager?
Ne parle plus d'hymen, de Thèbes, de couronne.
Au malheureux OEdipe arracher Antigone!
Que ferait un vieillard qui, jusques aujourd'hui,
Exilé, vagabond, n'eut que mon faible appui,
Qui m'aime, qui m'est cher; dont l'image adorée
Me retrace des dieux la majesté sacrée?
Et pour qui désormais faut-il l'abandonner?
Pour toi! pour les Thébains qui l'ont pu détrôner!
L'espères-tu, dis-moi, qu'ingrate à sa tendresse,
Je pourrai sur ces bords délaisser sa vieillesse?
Mais un trône m'attend? va, j'aime mieux mon sort,
Je ne veux point d'un trône où s'assied le remord.
OEdipe est avec moi; je suis trop fortunée :
Il me tient lieu de rang, de grandeur, d'hyménée;
Vivante pour lui seul, je trouve dans ses bras
Un père, une patrie, un trône et des états.

CRÉON.

Suivez-nous. Ces vieillards ne sauraient vous défendre.

ANTIGONE.

A quoi tend ce discours? qu'oseriez-vous prétendre?

CRÉON.

Aux ordres des Thébains nous devons obéir.

ANTIGONE.

Dans les bras paternels viendrez-vous me saisir?

CRÉON.

Soldats! séparez-les.

OEDIPE.

Dieux puissans!

LE CHOEUR.

Téméraire!

OEDIPE.

Ma fille, prends ma main.

ANTIGONE.

Je ne le puis, mon père.

OEDIPE.

Où vas-tu?

ANTIGONE.

Les cruels, ils entraînent mes pas.

LE CHOEUR.

Quoi! vous voyez ce temple, et vous ne tremblez pas?

OEDIPE.

Arrachez-moi la vie, ou laissez-moi ma fille.

CRÉON.

Après tant de forfaits tu n'as plus de famille.

OEDIPE.

Ma fille, ma compagne et mon unique bien,
De ton vieux père aveugle où sera le soutien?

LE CHOEUR.

Accourez, habitans; Athène est méprisée.

OEDIPE.

Si tu ne crains le ciel redoute au moins Thésée.

CRÉON.

Enlevé de ces lieux tu vas nous suivre aussi.
Ton protecteur est loin.

LE CHOEUR.

Non, Thébain, le voici.

SCÈNE III.

OEDIPE, THÉSÉE, CRÉON, LE CHOEUR, SOLDATS THÉBAINS, SOLDATS ATHÉNIENS.

THÉSÉE.

Des armes! des guerriers! quel transport vous agite?
D'où viennent ces clameurs, cette allarme subite?
Pourquoi troubler des vœux que j'offre au nom de tous?
Quel est cet étranger que je vois parmi vous?

OEDIPE.

Le perfide Créon qui m'enlève Antigone.
Il brave des vieillards que la force abandonne.

Thèbes lui commanda cet exploit important.

THÉSÉE.

Qu'un de vous coure au temple, et qu'on s'arme à l'instant.
Vous, ravisseur impie, et qui, sur cette terre,
Au milieu de la paix venez porter la guerre,
Audacieux Thébain, je devrais vous unir
Aux brigands que les dieux m'ont chargé de punir.
Antigone est par vous reduite en esclavage :
Vous subirez son sort ; je vous garde en ôtage :
Qui fait couler des pleurs en répand à son tour.
Quel était votre espoir ? répondez sans détour.
De Thèbe ou de Créon dois-je aujourd'hui me plaindre?
M'a-t-on cru sans pouvoir ou capable de craindre ?
Non : vous outragez seul, en vos témérités,
L'infortune, le ciel et la foi des traités.
Thèbes de vos efforts punira l'insolence,
Alors qu'elle apprendra qu'usant de violence,
Des ennemis d'OEdipe émissaire odieux,
Créon sur ce rivage, à l'aspect de nos dieux,
Portant sur le malheur une main sacrilége,
Osa des supplians braver le privilége.

CRÉON.

N'écoutez point, Thésée, un injuste courroux.
La fille de nos rois doit vivre parmi nous.
Vos peuples sont vaillans; mais je sais que la Grèce,
Autant que leur courage estime leur sagesse.
Vous régnez en ces lieux; je suis donc assuré,
Que le crime en ces lieux ne peut être honoré,
Qu'on n'y sait point aimer ceux que le Ciel déteste,

Chérir le parricide et protéger l'inceste.

OEDIPE.

Ajoute le mensonge à tes lâches fureurs;
En forfaits médités érige mes malheurs.
Mon cœur fut-il coupable aux champs de la Phocide?
Pour défendre mes jours je devins parricide.
Deux guerriers inconnus me présentaient la mort;
Jour cruel! piége horrible où m'attendait le sort!
Je trouvai dans vos murs et le crime et la gloire;
Je vous sauvai : l'inceste a payé ma victoire.
Mais, oses-tu, barbare, avec tant de noirceur
Réveiller mon opprobre et celui de ta sœur?
Le destin fut coupable, OEdipe s'est puni :
Il mourait lentement, et vous l'avez banni.
Par les soins de Thésée, il commence à renaître;
Thésée est un héros; tu l'as dû méconnaître.
Jocaste chez les morts descendit la première;
Mes mains ont de mes yeux arraché la lumière;
Il me rendra ma fille, et son auguste front
N'aura pas vainement rougi de mon affront.

THÉSÉE.

Étranger, ce discours a de quoi vous confondre.

CRÉON.

Dans les remparts de Thèbe on saura lui répondre.

THÉSÉE.

Sous les remparts d'Athène il faut, avant ce temps,
Répondre avec le glaive à ses fiers combattans.
Si vos Thébains ont cru, cachés dans ces retraites,

Nous tendre impunément des embûches secrètes,
C'est tout mon peuple armé qui marche avec son roi.
Vous, demeurez OEdipe, et n'ayez point d'effroi.
Attendez votre fille un moment prisonnière :
Avant que le soleil ait fini sa carrière,
Thésée, ainsi que vous, plus que vous outragé,
Aura cessé de vivre, ou vous aura vengé.

SCÈNE IV.

OEDIPE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Fils de Cadmus, une ingrate patrie
N'a pas encore épuisé son courroux :
On vous arrache une fille chérie;
Mais un héros vient de s'armer pour vous.
Combattra-t-il en faveur d'Antigone
Auprès du temple où le fils de Latone,
Son arc en main, lève un front radieux?
Conduira-t-il nos guerriers intrépides,
Près du rivage où les saints Eumolpides
Chantent Cérès et la mère des dieux?

Les boucliers retentissent,
Frappés par les boucliers;
Heurtés du front des coursiers,
Les coursiers fougueux bondissent;
Les guerriers mourans frémissent,
En tombant sous les guerriers.

Une poussière brûlante
Saillit du pied des remparts;
Les chars attaquent les chars
Et leur faux étincelante,
Fond dans la plaine sanglante
Sur les bataillons épars.

De nos héros protège la vaillance,
O souverain des dieux et des mortels!
Prends, ô Pallas, ton égide et ta lance,
Défends ton peuple et défends tes autels!
Dieu du trident, sors des gouffres de l'onde :
Phébus, Diane, ô dieux flambeaux du monde,
O dieux chasseurs, épuisez vos carquois!
Bellone et Mars, conduisez nos armées;
Que la victoire aux ailes enflammées,
Du haut des cieux descende à votre voix!

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

OEDIPE, ANTIGONE, THÉSÉE, LE CHOEUR.

OEDIPE.

Antigone, en mes bras, c'est bien toi que je presse?

ANTIGONE.

Le vainqueur de Créon vous rend à ma tendresse.]

THÉSÉE.

J'ai rempli mes sermens. Créon et ses soldats
Déjà loin de nos murs précipitent leurs pas.
Les Thébains n'ont trouvé qu'une fuite sanglante,
Non ce que prétendait leur audace insolente.
Ils ont bravé le Ciel; mais le Ciel irrité
A vengé l'infortune et l'hospitalité.

OEDIPE.

Je ne puis vous offrir que ma reconnaissance.

THÉSÉE.

C'est de vous que Thésée attend sa récompense.

OEDIPE.

Et que peut désormais un vieillard malheureux?

THÉSÉE.

Vous pouvez d'un seul mot exaucer tous mes vœux.

OEDIPE.

Comment?

THÉSÉE.

J'ai vu prier aux autels de Neptune
Un Thébain, comme vous soumis à l'infortune,
Comme vous élevé dans le suprême rang,
Et qui vous est uni par les liens du sang.
Il adressait au dieu du trident redoutable
Des larmes, des remords, offrandes d'un coupable.

OEDIPE.

Des remords! je le plains.

THÉSÉE.

Je viens de le revoir,
Près de ces lieux encor traînant son désespoir.

OEDIPE.

Ce Thébain, quel est-il?

THÉSÉE.

Votre fils Polynice.

OEDIPE.

Polynice! grands dieux! qu'il parte; qu'il périsse.

THÉSÉE.

Pardonnez, mais pour lui je dois vous implorer.

OEDIPE.

Vous! pour lui? Que veut-il? qu'ose-t-il espérer?

THÉSÉE.

Qu'à vos pieds un moment vous daignerez l'admettre.

OEDIPE.

Ciel! à mes ennemis voulez-vous me soumettre?

THÉSÉE.

Non : de tous leurs efforts je veux vous garantir.
Je vous parle d'un fils armé de repentir.

ANTIGONE.

Ah! qu'il vienne, qu'il tombe aux genoux de son père.

OEDIPE.

D'un fils! il ne l'est plus.

ANTIGONE.

Il est encor mon frère.

OEDIPE, après un silence.

Eh bien! je l'entendrai; qu'il paraisse à mes yeux.

THÉSÉE.

Habitans de Colone, abandonnons ces lieux.
D'un pareil entretien réservons le mystère

Aux sombres déités de ce bois solitaire.
Approchez, Polynice; il vous reste une sœur;
Dans votre désespoir goûtez quelque douceur:
Puissiez-vous obtenir qu'OEdipe vous pardonne!
Vous, OEdipe, écoutez le frère d'Antigone;
Et, quelques attentats que ce prince ait commis,
Songez qu'il se repent et qu'il est votre fils.

SCÈNE II.

OEDIPE, ANTIGONE, POLYNICE.

POLYNICE.

Quel état! voilà donc et mon père et mon juge!
Proscrit! aveugle! errant de refuge en refuge!
Sur un front demi-nu qu'ont sillonné les ans,
Quelques cheveux épars et blanchis par le temps!

ANTIGONE.

Mon frère, vous voyez le malheur qui l'opprime.

POLYNICE.

Je suis plus malheureux: il est exempt de crime.
OEdipe, c'est un fils qui vient vous implorer:
Au sein de la vertu je puis encor rentrer;
Et Jupiter lui-même, écoutant l'indulgence,
Laisse aux pleurs du remords désarmer sa vengeance.
Sur les bords du Céphise, auprès de ces remparts,
Un temple s'est offert à mes premiers regards.
Tremblant, j'ai supplié le dieu qu'on y révère

D'imprimer mon pardon sur les lèvres d'un père;
Mais Neptune en courroux ne m'a point exaucé,
Et je n'y trouve, hélas! qu'un silence glacé.
Compagne d'un héros, vous de qui la tendresse
A, par des soins pieux, consolé sa vieillesse;
Vous de qui j'ose encor, sous la honte abattu,
Envier le bonheur, et surtout la vertu;
Au nom de l'amitié qui charmait notre enfance,
Que vos pleurs innocens coulent pour ma défense.
En se mêlant aux pleurs d'un enfant criminel,
Seront-ils sans pouvoir sur un cœur paternel?
Ah! peut-être, au pardon je ne dois plus prétendre;
Mais, que la voix d'un père au moins se fasse entendre.

OEDIPE.

Va, tu n'aurais jamais entendu cette voix,
Si de mon seul desir j'avais suivi les lois.
J'obéis à ma fille, au monarque d'Athène.
Mais, que viens-tu chercher? quel nouveau soin t'amène?
Tous ces maux que tu plains, c'est toi qui les as faits.
Dis, parle; que veux-tu?

POLYNICE.

Les réparer.

OEDIPE.

Jamais.

POLYNICE.

Pour ce devoir sacré Polynice respire;
Ne désapprouvez pas le projet qui m'inspire.
Mon frère est couronné; le sceptre est dans ses mains:
Séduits par ses trésors, les volages Thébains,

Sans respecter en moi les droits de la naissance,
Ont de l'usurpateur reconnu la puissance.
Banni des mêmes lieux dont vous fûtes banni,
Et trop sûr qu'un forfait n'est jamais impuni,
J'ai couru dans Argos étaler mon outrage :
Adraste veut pour moi signaler son courage;
Brûlant de me revoir au sein de mes états,
Il offre à mes desirs sa fille et des soldats;
Conduite par sept chefs, une armée intrépide
Demande à s'élancer des champs de l'Argolide.
Apollon nous promet des triomphes certains,
Si vous daignez d'un mot protéger nos destins.
Jusqu'à quand, vous et moi, laissons-nous un impie
Jouir d'une couronne indignement ravie?
O mon père, unissons nos droits et nos malheurs;
A ce roi d'un moment faisons payer nos pleurs.
Les Thébains reverront OEdipe au rang suprême :
C'est à lui de régner sur eux et sur moi-même.

OEDIPE.

Les Thébains! peut-il être un destin plus affreux
Que de régner par toi sur toi-même et sur eux?
Si j'en crois tes discours, Etéocle est un traître.
Tu peux t'en étonner? va, ton frère a dû l'être.
Il usurpe ton rang! tu l'avais usurpé.
Il te trompe... Eh! dis-moi ne m'as-tu pas trompé?
Quand tu régnais, ingrat, tes fureurs despotiques
M'ont arraché du sein de mes dieux domestiques.
Qui t'a donné le droit d'oser verser des pleurs?
Tu gémis! non sur moi, sur d'injustes malheurs,
Sur la misère affreuse où tu plongeas ton père;

Tu gémis de te voir détrôné par un frère.
D'opprobre et de douleur par vous rassasié,
Des étrangers par vous mendiant la pitié,
Je suis mort dès long-temps pour mes deux fils coupables.
Ma fille, s'enchaînant à mes jours déplorables,
Épousa mon exil et mon adversité;
Travaux, dangers, mépris, elle a tout supporté.
Je vis pour Antigone. Eh! vivrais-je sans elle?
Je dois mon existence à son généreux zèle;
Elle est toujours ma fille, et vous fûtes mes fils.
Mais je serai vengé; mais vous serez punis;
Sur vos coupables fronts, si long-temps suspendue,
La foudre est toute prête, et va percer la nue:
Va tenter les combats; cours à Thèbes, va, cours;
Ton espoir est fondé sur d'impuissans secours:
Au pied des murs thébains la sentence est écrite;
Elle attend Polynice: allez race proscrite;
Tous deux dans votre sang vous tomberez plongés,
L'un de l'autre sujets, l'un par l'autre égorgés.
Tous deux je vous dévoue aux noires Euménides;
Leurs serpens abreuvés du sang des parricides,
D'un père au désespoir, vengeant les pleurs amers,
Vous poursuivront tous deux jusque dans les enfers.
Mais, tes vœux sont remplis, et tu viens de m'entendre:
Va retrouver ce roi qui t'a nommé son gendre;
Dis-lui quel héritage OEdipe furieux
Laisse, avant son trépas, à des fils odieux.

POLYNICE.

O! trop fatal voyage! auspices exécrables!
Non: je ne reçois point ces adieux redoutables.

Moi, sur un trône impur, loin de vous exilé,
Traînant l'horrible poids dont je suis accablé,
Abandonné du ciel et maudit par un père,
J'irais... Non; vainement votre courroux l'espère.
Fermez-moi votre cœur; repoussez de vos bras
Votre enfant malheureux qui s'attache à vos pas;
J'y demeure enchaîné : qu'Étéocle m'opprime;
Plus de trône pour moi; mais surtout plus de crime.

OEDIPE.

Qui? moi! te recevoir?

POLYNICE.

Ah! sinon comme un fils,
Du moins comme un esclave à vos ordres soumis.

OEDIPE.

Ingrat! si tu sentais un remords véritable!

POLYNICE.

Au nom de ce remords, compagnon du coupable,
De ce tourment affreux plus grand que vos malheurs...

ANTIGONE.

Mon père! il se repent; je vois couler ses pleurs.

OEDIPE.

Ma fille!

ANTIGONE.

Rendez-vous, rendez-vous à nos larmes;
D'un pardon généreux goûtez encor les charmes.

OEDIPE.

Doit-il donc partager le prix de ta vertu?

ANTIGONE.

Oui, mon père. A vos pieds il gémit abattu :
Je m'y jette avec lui : si vous m'aimez encore,
La grace de mon frère est le prix que j'implore.

OEDIPE.

Antigone! ma fille! ô pénibles combats!

ANTIGONE.

Ah! dites mes enfans; ne nous séparez pas.

OEDIPE.

Polynice!

POLYNICE.

Mon père!

OEDIPE.

Aime notre Antigone.
Viens, sois encor mon fils; ton père te pardonne.

ANTIGONE.

O bonheur!

POLYNICE.

Un coupable en vos bras paternels!

OEDIPE.

Un fils. O des humains arbitres éternels,
Étendez jusqu'à lui votre main tutélaire;
Adoptez ma clémence et non pas ma colère;
Et n'exaucez jamais les souhaits imprudens
D'un père au désespoir qui maudit ses enfans.

ANTIGONE.

Le ciel las de punir nous est donc favorable?

POLYNICE.

Le ciel tonne sur nous. Est-il inexorable?

OEDIPE.

Grands dieux, je vous entends; vous l'ordonnez; je pars.

SCÈNE III.

OEDIPE, ANTIGONE, POLYNICE, THÉSÉE, LE CHOEUR.

THÉSÉE.

Je viens auprès de vous, suivi de ces vieillards,
OEdipe; ces éclairs, ces foudres sans orages
D'un grand événement sont toujours les présages.

LE CHOEUR.

OEdipe, expliquez-nous ces signes redoutés.

OEDIPE.

Thésée, enfans d'OEdipe, et vous, peuple, écoutés.

LE CHOEUR.

Quel feu brille en ses traits!

THÉSÉE.

Quelle voix solennelle!

OEDIPE.

OEdipe va mourir, et la foudre l'appelle.

POLYNICE.

Mourir!

ANTIGONE.

Mon père!

THÉSÉE.

OEdipe!

LE CHOEUR.

O ciel?

OEDIPE.

Séchez vos pleurs;
Ne déshonorez pas la fin de mes malheurs.
Coupable, infortuné, mais trop cher Polynice,
Aux filles de la nuit prépare un sacrifice;
Pénètre dans leur temple; embrasse leurs genoux :
Ton père a pardonné; désarme leur courroux.
Antigone, mon guide, ah! si le roi lui-même
Doit seul être témoin de mon instant suprême,
Ah! du moins, à mon tour, je guiderai tes pas.
Non loin des lieux secrets marqués pour mon trépas.
O clarté douce et pure, et si longtemps perdue,
O lumière des cieux, tu m'es enfin rendue!
Mercure et Proserpine ont ouvert les chemins :
C'est par ici, marchons. Vous, amis des humains,
Vous, derniers protecteurs d'OEdipe et d'Antigone,
Chœur des sages vieillards révérés dans Colone,
Jouissez à jamais d'un heureux avenir;
Oubliez mes revers; gardez mon souvenir.
Sur la terre d'exil si la vertu plaintive
D'un destin tyrannique est un moment captive,

Triomphante elle échappe à des fers odieux,
Et, libre en expirant, renaît au sein des dieux.

SCÈNE IV.

LE CHOEUR.

O roi des mânes funèbres,
O vous, reine des ténèbres,
Et toi, gardien redouté;
Noires sœurs, mort secourable,
Asile du misérable,
Sommeil de l'éternité :

Ouvrez les royaumes sombres;
Accueillez parmi les ombres
La victime du malheur :
Battu par un long orage,
Du moins qu'Œdipe au rivage
Puisse aborder sans douleur.

Pourquoi vivons-nous encore?
Heureux celui qu'une aurore
A vu naître et voit mourir!
Sous le dais, sous la chaumière,
Ouvrir l'œil à la lumière,
C'est commencer à souffrir.

Nul jour n'est digne d'envie :

Chargé du poids de la vie,
L'homme se plaint au berceau :
Il gémit dans la jeunesse;
Et les pleurs de sa vieillesse
Vont se tarir au tombeau.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, LE CHOEUR.

ANTIGONE.

Je reviens en ce lieu par les ordres d'un père :
J'y cherche, mais en vain, Polynice mon frère.

LE CHOEUR.

Il offre encor ses vœux aux filles de la nuit.

ANTIGONE.

Soudain le temple ouvert se referme à grand bruit.
Est-ce mon frère, ô ciel! que j'aperçois, dans l'ombre,
Les cheveux hérissés, le front pâle, l'œil sombre,
Avec de longs sanglots précipitant ses pas?

SCÈNE II.

ANTIGONE, POLYNICE, LE CHOEUR.

POLYNICE.

C'est trop long-temps souffrir, achevez mon trépas.

ANTIGONE.

Polynice!

POLYNICE.

Ma sœur; ah! si tu peux m'entendre,
Viens, ouvre-moi tes bras; ma sœur, viens me défendre.

ANTIGONE.

Tu l'appelles, mon frère; elle est auprès de toi.
Ses bras te sont ouverts.

POLYNICE.

Je t'entends! je te voi!
Ton aspect de mes maux calme la violence;
Les filles de l'enfer respectent ta présence.

ANTIGONE.

Elles t'ont répondu?...

POLYNICE.

Par un oracle affreux.

ANTIGONE.

Sans daigner accepter ton encens et tes vœux?

POLYNICE.

Elles n'exaucent pas les vœux d'un cœur impie.
C'est par le châtiment que le crime s'expie.

ANTIGONE.

O! mon frère!

POLYNICE.

Abandonne un frère infortuné;
Suis l'exemple des dieux qui m'ont abandonné :
Ne leur adresse plus tes plaintes téméraires.
A la sombre lueur des lampes funéraires,
J'entrais d'un pied timide en ce lieu révéré
Où les rayons du jour n'ont jamais pénétré.
Aux marches de l'autel des terribles déesses,
Déjà courbant mon front voilé par les prêtresses,
Humblement prosterné, j'offrais en criminel
Des larmes, de l'encens, le pardon paternel.
O prodige! à l'instant où, d'une voix contrainte,
Je parlais d'espérance, en éprouvant la crainte,
Mon encens rejeté s'est perdu dans les airs;
Une effrayante voix, qui sortait des enfers,
A glacé tous mes sens par ces mots formidables :
« Les pères sont clémens; les dieux sont équitables;
« Tu serviras d'exemple aux fils dénaturés;
« Retourne aux champs thébains de ton sang altérés. »
Sur le livre vengeur j'ai vu les Euménides
Inscrire Polynice au rang des parricides;
Leurs flambeaux, leurs serpens, ministres de fureur,
Embrâsaient à la fois et déchiraient mon cœur :
Aux autels arraché par des mains invisibles,
Je fuyais en criant sous les fouets inflexibles;

Et les portes d'airain se fermant après moi,
M'ont vomi loin du temple, et m'ont poussé vers toi.

ANTIGONE.

O trop funeste sort! malheureux Polynice!

POLYNICE.

Étéocle! il faut donc mériter mon supplice!

ANTIGONE.

Non; fuis les champs thébains; demeure auprès de moi;
Mettons la Grèce entière entre le crime et toi.

POLYNICE.

La peine, un glaive en main, suit les pas du coupable :
Les destins ont dicté l'arrêt irrévocable.

ANTIGONE.

Des destins menaçans que l'arrêt soit trompé!

POLYNICE.

OEdipe fugitif leur est-il échappé?

ANTIGONE.

OEdipe à la vertu resta du moins fidelle.

POLYNICE.

Malgré mon repentir je suis séparé d'elle.

ANTIGONE.

Par ce père expirant...

POLYNICE.

Il me pardonne en vain.

ANTIGONE.

Dirai-je par ta sœur?

POLYNICE.

J'ai flétri son destin.

ANTIGONE.

Par le Ciel qui te voit...

POLYNICE.

C'est le Ciel qui m'opprime.

ANTIGONE.

Par ce fatal oracle...

POLYNICE.

Il me condamne au crime.

ANTIGONE.

Au nom de tes sermens...

POLYNICE.

Les dieux m'ont dégagé.

ANTIGONE.

Cruel! tu vas périr.

POLYNICE.

Je périrai vengé.

ANTIGONE.

D'un frère!

POLYNICE.

D'Étéocle!

ANTIGONE.

Arrête.

POLYNICE.

Le perfide!
Ses horribles conseils m'ont rendu parricide.
Je veux punir sur lui jusqu'à mes attentats.
Il vit heureux! tranquille! il règne en mes états!
Et moi, de mes amis trahissant le courage,
Je pourrais, à des pleurs confiant mon outrage,
Prince indigne du jour, et dans l'ombre caché,
Laisser le sceptre aux mains qui me l'ont arraché!
Je cours à la victoire.

ANTIGONE.

A ta perte.

POLYNICE.

N'importe.
Céder m'est impossible et mon destin l'emporte.
Tu n'as point mérité ce destin rigoureux;
Je vais finir mes jours; que les tiens soient heureux.
Seulement, ô ma sœur, exauce ma prière;
Accorde à Polynice une grace dernière.

ANTIGONE.

Si ce n'est pas un crime, et si j'ai ce pouvoir...

POLYNICE.

Non : ce n'est pas un crime, et c'est même un devoir.
Que mon corps ne soit point privé de sépulture;
Dans un frère coupable honore la nature.
Adieu. Si tu n'as pu terminer mes malheurs,
Du moins sur mon tombeau je sentirai tes pleurs.

SCÈNE III.

ANTIGONE, LE CHOEUR.

ANTIGONE.

Inutiles efforts! il fuit! il m'abandonne!
Grands dieux! avec OEdipe enlevez Antigone;
Et, si deux fils ingrats vous ont trop offensés,
Que mes vœux innocens ne soient point repoussés;
De tous leurs attentats je veux payer la dette;
Du crime et de la mort que mon sang les rachette;
Redemandez ma vie; et ne poursuivez plus
Le reste infortuné des enfans de Cadmus.

LE CHOEUR.

Thésée auprès de vous s'empresse de se rendre.

ANTIGONE.

C'est la mort de mon père, hélas! qu'il vient m'apprendre.

SCÈNE IV.

ANTIGONE, THÉSÉE, LE CHOEUR.

THÉSÉE.

Ce martyr étonnant de la fatalité,
Qui fut vainqueur du crime et de l'adversité,
Dont les maux sont finis, dont la gloire commence,

Entre sa fille et moi s'approchait en silence
Des bords où le Céphise entouré de cyprès,
Morne et silencieux coule au sein des forêts;
Lieux où Pyrithoüs, des héros le modèle,
M'a juré pour la vie une amitié fidèle.
C'est là que le vieillard, suivant l'arrêt des dieux,
Bénit son Antigone et lui fait ses adieux.
Pur, et sanctifié dans les eaux salutaires,
Il reçoit de ma main les habits funéraires;
Tous deux, nous parcourons, pleins d'une sainte horreur,
Ces bois religieux qu'habite la terreur :
Le jour fuyait; la nuit de ses ailes pesantes
Couvrait des noirs cyprès les têtes imposantes;
A travers les rameaux, la foudre à longs éclats
En nuage de feu marchait devant nos pas.
Je contemplais OEdipe, admirant en moi-même
Un émule d'Alcide à son heure suprême;
Mais, bientôt il s'arrête : « Allons, voici l'instant,
« Voici l'endroit, dit-il, où ma gloire m'attend.
« Du secret de ce lieu premier dépositaire,
« A votre successeur apprenez ce mystère;
« Et, lorsque de ses jours le flambeau s'éteindra,
« Qu'il en instruise encor le roi qui le suivra.
« Tel est l'ordre du Ciel : il veut que, d'âge en âge,
« De l'éclat de vos murs ce secret soit le gage.
« Adieu. J'eus une fille. Elle a besoin d'appui :
« Elle fut ma compagne; elle est seule aujourd'hui.
« Vous lui conserverez un asile fidelle,
« Ce qu'elle a fait pour moi, vous le ferez pour elle. »
Ainsi parlait OEdipe; et mes embrassemens

S'unissaient à mes pleurs, consacraient mes sermens.
D'un habitant des cieux la voix s'est fait entendre :
« OEdipe, il faut partir ; pourquoi te faire attendre ?
« L'Olympe te réclame. » A ces mots solennels,
J'ai reçu du héros les adieux éternels.
Il a quitté la terre ; une céleste flamme
De son sein prophétique a passé dans mon ame ;
Et, loin de l'Univers moi-même transporté,
Je respirais l'Olympe et l'immortalité.
D'un demi-dieu mourant la vénérable tête
S'élevait rayonnante au sein de la tempête.
Il n'est plus. A vos yeux je viens de dévoiler
Tout ce qu'il m'est permis d'oser vous révéler.
Espérez, Antigone, un avenir prospère ;
Thésée existe encore ; ayez encore un père :
Et nous, plaçant OEdipe entre les immortels,
A son nom protecteur élevons des autels.

ANTIGONE.

Thésée, à mes chagrins vous mêlez quelques charmes ;
Mais d'un père exilé j'ai recueilli les larmes :
De sa gloire aujourd'hui si les dieux sont témoins,
J'ai des frères encor qui réclament mes soins.
Faites-moi reconduire aux lieux qui m'ont vû naître.
Le céleste courroux s'adoucira peut-être.
Mes frères sont armés ; que le glaive inhumain
S'appaise au nom d'OEdipe et tombe de leur main.
Je veux placer entre eux les larmes d'Antigone,
Partager leur péril et non pas leur couronne,
Et, si le sort jaloux choisissait un vainqueur,
Compagne du vaincu, partager sa douleur.

THÉSÉE.

Je vous seconderai, fille et sœur généreuse.
Qui jamais plus que vous mérita d'être heureuse!
Fléchissez les destins : que les dieux satisfaits,
Daignent à vos vertus égaler leurs bienfaits.

FIN.

ÉLECTRE,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

ORESTE.
ÉGISTE.
ISMÉNOR.
CLYTEMNESTRE.
ÉLECTRE.
CHRYSOSTHÉMIS.
LE CHOEUR DU PEUPLE DE MYCÈNES.
GRECS, AMIS D'ORESTE.

ÉLECTRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE.

Bel ornement des cieux, lumière douce et pure,
Quand tes premiers rayons raniment la nature,
Je reviens chaque jour t'apporter mes sanglots;
Et quand la sombre nuit ramène le repos,
Je veille en accusant le meurtre et l'adultère;
Je baigne en vain de pleurs ma couche solitaire.
Mon père, aux champs troyens a triomphé du sort;
Une épouse, un tyran lui donnèrent la mort :
Il tomba, comme un chêne atteint par la tempête

Tombe au sein des forêts que dominait sa tête.
Oh! qui consolera mes stériles douleurs?
Proserpine et Pluton, dieux sombres, dieux vengeurs,
Némésis vénérable, Euménides sacrées,
Craintes des oppresseurs et contre eux implorées,
Électre vous appelle : aide, pitié, secours.
A des sujets tremblans je n'aurai point recours;
Un seul espoir me luit, un seul appui me reste;
Vers sa plaintive sœur guidez mon cher Oreste,
Et que d'un trône impie Égiste renversé
Rende au fils de son roi le sang qu'il a versé.

SCÈNE II.

ÉLECTRE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Fille innocente hélas! d'une coupable mère,
Esclave en ce palais où régnait votre père,
Votre courroux, Électre, est un juste courroux;
Mais de ces vains transports quel fruit espérez-vous?
Quand vos cris perceraient au fond du sombre abîme
Pensez-vous qu'à des pleurs il rende sa victime?
En sa douleur timide imitez votre sœur;
Voyez Chrysosthémis souffrir avec douceur;
Voyez Oreste enfin gémissant en silence,
Préparer loin de nous et mûrir sa vengeance.

ÉLECTRE.

Oreste! ah! que fait-il? qui peut le retenir?

Ses lettres m'annonçaient un plus doux avenir.
Près des plaisirs d'un trône, aux champs de la Phocide,
Aurait-il oublié cette cour homicide,
Du grand Agamemnon les mânes en courroux,
Électre dans les fers, sans amis, sans époux,
Seule, et sous les lambeaux de l'obscure misère
Mangeant le pain sanglant des bourreaux de son père?

LE CHOEUR.

Non; de votre destin ne désespérez pas;
Non; Strophius admit Oreste en ses états.
Aux remparts de Crissa ce roi sage et fidelle
Se garde pour Électre, et veille encor sur elle.
Jupiter à vos maux ne ferme point ses yeux.

ÉLECTRE.

Tu vois, tu règles tout, roi du monde et des cieux:
Rends Oreste à mes pleurs, Oreste à ma tendresse.
L'assassin règne encor; que le vengeur paraisse:
Il est temps de frapper. Cet astre, qui nous luit,
Pour la troisième fois a dissipé la nuit,
Depuis que du tyran la présence abhorrée
Ne souille point Mycène un moment délivrée.
Mais les fêtes du crime appellent son retour:
Il revient célébrer cet exécrable jour
Où le sang le plus pur scellait des nœuds impies,
Où les flambeaux d'hymen étaient ceux des furies.
Ah! c'était peu de voir Agamemnon périr,
Sans pouvoir le défendre, et sans pouvoir mourir:
O honte! ô désespoir d'Électre consternée!
Malheureuse! il me faut contempler chaque année

Ces jeux du parricide et de la trahison,
Qu'Égiste ose appeler festins d'Agamemnon.
Huit ans l'usurpateur défia son supplice;
Ma mère... est-ce bien là le nom de sa complice?
Bravant d'un peuple ému les yeux accusateurs,
Ma mère sacrifie aux dieux libérateurs;
Elle offre, au lieu d'encens, le souvenir du crime,
Dans le fond du tombeau ressaisit sa victime,
Courbe un front parricide au pied des immortels,
Et d'un vœu sacrilége insulte à leurs autels.
Et je pourrais subir un joug aussi funeste!
Écouter l'oppresseur jurant la mort d'Oreste!
Entendre d'un air calme, en étouffant mes cris,
Ma mère m'accuser d'avoir sauvé son fils!
Si devant les forfaits la vertu doit se taire,
Honorer l'assassin, respecter l'adultère,
Des mânes paternels méconnaître la voix,
Désormais la nature a donc perdu ses droits!
On verra s'éclipser la pudeur immortelle,
Et les temples des dieux périront avec elle.

SCÈNE III.

ÉLECTRE, CHRYSOSTHÉMIS, LE CHOEUR.

CHRYSOSTHÉMIS.

Osez-vous, chère Électre, aux portes du palais
Faire ainsi retentir des éclats indiscrets?
Je pleure comme vous : si de la délivrance

Le moindre avant-coureur charmait mon espérance,
Je braverais sans peine un utile danger;
Mais nous pouvons nous perdre et non pas nous venger.
Conservant dans son ame une douleur contrainte,
On cède; et le respect n'est souvent que la crainte.

ÉLECTRE.

Fille du roi des rois est-ce vous qui parlez?
Avec ses assassins vous qui dissimulez?
Dois-je aussi, trahissant ses mânes vénérables,
Délaisser la victime, adopter les coupables?
Pour me le conseiller quel temps choisissez-vous?
Le jour où Clytemnestre égorgea son époux.
Ah! vous n'obtiendrez pas d'effroi pusillanime
De ce cœur indompté que la vengeance anime.
Qu'ils règnent, mais du moins, sous leurs pompeux lambris,
Que d'Électre captive, ils entendent les cris;
Que ma douleur pieuse empoisonne leur joie;
Je veux les fatiguer des pleurs où je me noie.
Qu'au palais de mon père, et près de son cercueil,
Des festins somptueux ils étalent l'orgueil;
Loin d'eux à ces festins leur esclave préfère
Le pain de la pitié qu'on jette à sa misère.
A leur table insolente allez courber le front;
Flattez les meurtriers; mes pleurs me suffiront:
Des pleurs sont mes trésors, des pleurs, ma nourriture.
Ils ne me verront pas, outrageant la nature,
A mon père infidèle, indigne de mon nom,
Boire avec eux dans l'or le sang d'Agamemnon.

CHRYSOSTHÉMIS.

Ces reproches amers qu'excuse ma tendresse,

Est-ce à Chrysosthémis qu'Électre les adresse?
A moi qui sur mon cœur sens vos larmes couler,
Qui voudrais les tarir, qui viens les consoler?
Ah! croyez en plutôt une sœur qui vous aime;
Vos tyrans, chère Électre, ont le pouvoir suprême;
Ils s'apprêtent encore à vous persécuter.

ÉLECTRE.

Contre moi désormais que pourraient-ils tenter?

CHRYSOSTHÉMIS.

Dans les noirs souterrains d'un cachot solitaire,
Ils veulent vous priver du jour qui nous éclaire.

ÉLECTRE.

Quand?

CHRYSOSTHÉMIS.

Du cruel Égiste on attend le retour.

ÉLECTRE.

Ah! je vais être heureuse; il revient en ce jour.

CHRYSOSTHÉMIS.

Heureuse! en ce cachot! pouvez-vous y prétendre?

ÉLECTRE.

Oui, de ne plus les voir, de ne plus les entendre.

CHRYSOSTHÉMIS.

L'espoir consolateur vous serait enlevé.

ÉLECTRE.

Non, non Chrysosthémis, Électre a conservé
De Mycène et d'Argos l'espérance et la joie.

Dans ce moment terrible où le vainqueur de Troie,
En implorant le Ciel achevait de mourir,
Près de son jeune fils l'instinct m'a fait courir;
Aux longs gémissemens de son malheureux père,
Il voulait se sauver sur le sein de sa mère;
Ses cris, ses faibles cris demandaient, dans mes bras,
Sa mère... qui peut-être ordonnait son trépas.
Mais tous les dieux d'Argos veillaient pour sa défense;
Au fidèle Isménor je remis son enfance,
Et ce glaive royal, autrefois redouté,
Que des mains de mon père on avait écarté,
Qui le rendit vainqueur aux rives du Scamandre,
Et qui doit le venger, n'ayant pu le défendre.
Rivage de Crissa, m'as-tu donc envié
Le dépôt précieux que je t'ai confié?
Héritier des héros, ta jeunesse est oisive,
Quand Électre est aux fers, quand Mycène est captive,
Tes aïeux du berceau s'élançaient aux combats:
Leur glaive est-il encor trop pesant pour ton bras?

CHRYSOSTHÉMIS.

Ses périls sont plus grands quand Électre l'appelle.
Puisse-t-il les dompter! qu'une douleur nouvelle,
Ne couvre point de deuil et vous et votre sœur!
Vous savez qu'Hélénus, ce fils de l'oppresseur,
Hélénus, digne sang d'Égiste et de Thyeste,
Dans les champs phocéens poursuit les jours d'Oreste.
Que le destin propice exauce votre espoir!
Adieu. Je vais remplir un funèbre devoir.

ÉLECTRE.

Où portez-vous ces dons?

CHRYSOSTHÉMIS.

Au tombeau de mon père.

ÉLECTRE.

Ces dons viennent de vous!

CHRYSOSTHÉMIS.

Non.

ÉLECTRE.

De qui?

CHRYSOSTHÉMIS.

D'une mère.

ÉLECTRE.

Qu'entends-je? Agamemnon par elle est honoré!
Agamemnon! grands dieux! lui qu'elle a massacré!

CHRYSOSTHÉMIS.

Elle craint.

ÉLECTRE.

Savez-vous le dessein qui l'anime?

CHRYSOSTHÉMIS.

Elle aspire sans doute à fléchir sa victime.

ÉLECTRE.

Qui peut causer sa crainte?

CHRYSOSTHÉMIS.

Un songe de la nuit.
C'est tout ce que je sais.

ÉLECTRE.

Un songe la poursuit?

CHRYSOSTHÉMIS.

Je vais remplir son ordre.

ÉLECTRE.

Ah! si je vous suis chère,
Au nom des dieux d'Argos, au nom de votre père,
D'un roi que vous pleurez, que vous devez chérir,
Ma sœur, ne servez pas ceux qui l'ont fait périr;
N'allez pas l'outrager sous le monument sombre;
Dans le lit du tombeau laissez dormir son ombre.
Jetez, Chrysosthémis, ces présens exécrés;
Mais non; respectez l'air, l'air que vous respirez;
Et que pour Clytemnestre, enfouis sous la terre,
Ils ornent quelque jour son cercueil adultère.
Agamemnon vous voit, les vœux de son courroux,
De l'Olympe entendus, retomberaient sur vous;
Agamemnon trahi maudirait sa famille;
Avec ses meurtriers il confondrait sa fille :
Est-ce à lui d'accueillir les dons des assassins?
Est-ce à vous d'en souiller vos innocentes mains?
Non, non, présentez-lui de plus dignes offrandes;
Portez-lui vos cheveux arrondis en guirlandes;
Ajoutez-y les miens, ou du moins leurs débris,
Ma ceinture indigente, et ces lambeaux flétris,
Présent humble, il est vrai, mais pur et légitime,
Dépouille du malheur et non trésor du crime.
Nous offrirons l'encens et les dons précieux,
Quand Oreste vainqueur purifira ces lieux;
De mon père vengé par un grand sacrifice,
Le tombeau deviendra l'autel de la justice;

Et nous invoquerons ses mânes révérés
Parmi les immortels dans Mycène adorés.

CHRYSOSTHÉMIS.

Je me rends, chère Électre, à ce vœu noble et tendre;
Mon père vous inspire, il m'a semblé l'entendre.
Courons le consoler dans la nuit du trépas,

ÉLECTRE.

Je reconnais ma sœur. Accompagnez nos pas,
Sujets d'Agamemnon, gémissantes familles,
Sages vieillards, et vous, leurs épouses, leurs filles;
Venez tous; appelons par nos chants solennels,
La foudre qui repose au sein des immortels;
Infaillible à frapper, mais tardive à descendre;
Qu'elle s'éveille au cri de cette auguste cendre;
Et que notre vengeur nous soit enfin rendu,
Égal aux demi-dieux dont il est descendu!

LE CHŒUR.

Ombre plaintive, ombre chère et sanglante,
Roi des héros, célèbre en ces combats,
Où tous les Grecs sur Pergame insolente,
Vengeaient l'affront de Ménélas :

En descendant de ton char de victoire,
Privé d'honneurs, tu fus enseveli;
Et ces vingt rois, compagnons de ta gloire
Laissent tes mânes dans l'oubli!

Quand l'oppresseur que tout ce peuple abhorre,
Fier de son crime et vainqueur des destins,

Après quinze ans, va t'outrager encore,
En de sacriléges festins :
Après quinze ans Mycène désolée,
N'a pas encore épuisé ses douleurs ;
Entends sa voix et sur ton mausolée,
Reçois le tribut de ses pleurs.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, ISMÉNOR.

ISMÉNOR.

Rejeton de ce roi dont la valeur altière,
Sous les murs d'Ilion guida la Grèce entière,
Oreste, enfin le ciel exauce votre espoir.
Contemplez vos états. Ici vous pouvez voir
Et cette Argos antique et la forêt profonde
Où mugit d'Inachus la fille vagabonde.
Là vous apercevez le temple de Junon,
La place lycéenne où s'élève Apollon,
Mycène prolongeant son enceinte opulente,
Et des fils de Pélops la demeure sanglante.
C'est en ces mêmes lieux qu'Électre votre sœur,
Arrachant votre enfance aux mains de l'oppresseur,
Déposa dans mes mains sa fragile espérance,

Et le fer paternel gardé pour la vengeance.
Dans le sang d'Hélénus vos mains l'ont consacré;
Le piége que pour vous ils avaient préparé,
A vu s'ensevelir son espoir homicide,
Et cette urne contient les cendres du perfide.
C'est le premier garant de la faveur des dieux:
Que du cruel Égiste elle abuse les yeux;
Et que d'Agamemnon le glaive inexorable
Joigne au coupable fils un père plus coupable.
Remplissez vos destins; le jour est arrivé,
Le jour qu'au châtiment les dieux ont réservé.

ORESTE.

Vous le plus généreux des amis de mon père,
O fidèle Isménor dont la main tutélaire,
Des premiers jours d'Oreste écartant le danger,
Transporta mes destins sous un ciel étranger;
Je m'abandonne à vous; votre active prudence
Protégea, conduisit, éclaira mon enfance.
Mais hélas! en quels lieux m'avez-vous amené?
Ici le roi des rois dans le piége traîné,
Périt devant l'autel de ses dieux domestiques;
Voilà ce noir palais, les voilà ces portiques!
Par l'ombre paternelle appelé si long-temps,
Je reviens donc laver ces rivages sanglans.
J'ai puni du tyran le barbare émissaire;
Le tyran désormais est mon seul adversaire:
Courons en le frappant justifier les dieux.

ISMÉNOR.

Il est absent: bientôt il reverra ces lieux.
Il célèbre aujourd'hui la fête de son crime.

ORESTE.

Que la fête commence; il sera la victime.

ISMÉNOR.

Oui, sans doute, et le Ciel vous promet son trépas;
Mais cachez votre nom, vos desseins et vos pas.
Nos amis, dans ce bois, rassemblés en silence,
Attendent les instans marqués pour la vengeance.
Le trépas d'Hélénus est partout inconnu;
Le bruit de votre mort au tyran parvenu,
Déjà, grace à mes soins, flatte un moment sa rage;
Marchez comme la foudre, entouré d'un nuage;
Jusqu'aux bords du cercueil que l'ennemi trompé,
Vous reconnaisse au coup dont il sera frappé.

ORESTE.

Des femmes! des vieillards! un chant funèbre et tendre!
Aux hymnes que de loin leur voix nous fait entendre,
Mycène a de son roi gardé le souvenir?

ISMÉNOR.

Oui; n'osant le venger, on ose au moins gémir.

ORESTE.

Une femme s'avance, elle marche entourée
D'une foule pieuse et comme elle éplorée;
C'est elle qui préside à ces tristes concerts;
Ses regards sont voilés; ses mains portent des fers.
Du palais de Tantale une autre, à l'instant même,
Descend avec l'éclat qui suit le rang suprême.

SCÈNE II.

ORESTE, ISMÉNOR, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, LE CHOEUR.

CLYTEMNESTRE.

Agamemnon!

ORESTE.

Grands dieux!

ÉLECTRE.

Ombre d'Agamemnon.

ORESTE.

Toutes deux de mon père ont prononcé le nom.

CLYTEMNESTRE.

Pardonne.

ÉLECTRE.

Venge-toi.

ORESTE.

Quelle est cette captive?

ISMÉNOR.

Près du remords puissant, c'est la vertu plaintive :
L'une voudrait fléchir, l'autre appelle un vengeur;
L'une... fut votre mère, et l'autre est votre sœur.

ORESTE.

Électre, ô ciel!

ISMÉNOR.

Électre.

ORESTE.

Elle a sauvé ma vie.
Électre dans les fers! tarder serait impie :
Ah! délivrons ma sœur de ces liens honteux.

ISMÉNOR.

C'est les rendre éternels, et vous perdre tous deux.
Non ; pour qu'elle soit libre il faut qu'Égiste expire.
Satisfaites d'abord les dieux de votre empire :
Offrez-leur tour à tour un encens solennel,
Présentez-vous ensuite au tombeau paternel ;
Par des libations honorez l'ombre auguste ;
Son glaive dans la main, jurez-lui d'être juste ;
Et, ces devoirs remplis, vous pourrez revenir
Commander en ces lieux, délivrer et punir.

SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, LE CHOEUR.

CLYTEMNESTRE.

De quels chants tout à coup mon oreille est frappée!
Ainsi toujours Électre, à me nuire occupée,
Étale, en m'outrageant, ses fastueux regrets,
Et d'un peuple sans frein caresse les excès!
Égiste peut d'un mot combler votre disgrace.
Je vois que son absence enhardit votre audace;
Craignez à son retour un juste châtiment.

ÉLECTRE.

Ne puis-je regretter mon père impunément?

CLYTEMNESTRE.

Votre père! et vous seule étiez-vous sa famille?
Ne reconnaissait-il qu'Électre pour sa fille?
Il fut dénaturé; j'ai prévenu les dieux;
Et maudit soit le jour, à jamais odieux,
Où je connus l'hymen, où sa chaîne abhorrée
Aux filles de Tindare unit les fils d'Atrée!
L'affront de Ménélas n'a pesé que sur moi :
A la Grèce, à l'Asie, Hélène a fait la loi;
Hélène reconquise, à Sparte révérée,
De son époux trahi règne encore adorée.
Si mon front a ployé sous un joug oppresseur,
Mère, j'ai dû venger ma fille et votre sœur :
L'Aulide dès long-temps m'avait justifiée;
La triste Iphigénie y fut sacrifiée;
Son sang fut répandu par la main de Calchas
Pour acheter les vents et dix ans de combats.
Votre père ordonna ce meurtre sacrilége :
Avait-il des forfaits le sanglant privilége?
Doux noms, liens sacrés, vous disparûtes tous;
En cessant d'être père, il cessa d'être époux;
Il fut mon devancier dans le chemin du crime,
Et c'est lui qui m'apprit à choisir la victime.

ÉLECTRE.

O pudeur! on sait trop qu'un roi victorieux
Sous le glaive adultère expira dans ces lieux;
On sait trop qu'une épouse... et vous en faites gloire!

Quand mon père n'est plus, vous frappez sa mémoire!
Vous appelez forfait l'excès de son malheur!
C'est vous qui l'accusez du meurtre de ma sœur!
Vous! La vengeance impie, un orgueil homicide,
N'ont point versé le sang qui fuma dans l'Aulide;
Mais les cris de vingt rois, mais le camp révolté,
Mais la voix de Calchas et du Ciel irrité.
Si mon père d'un crime avait été capable,
Épouse, étiez-vous juge et bourreau du coupable?
Les dieux, se réservant le soin de se venger,
Vous chargeaient de le plaindre et non de l'égorger?
Oseriez-vous enfin vous offrir pour modèle?
Ne redoutez-vous pas qu'à vos leçons fidèle,
Et des mêmes raisons colorant sa fureur,
Des cendres de mon père il ne sorte un vengeur?

CLYTEMNESTRE.

Vous l'appelez du moins : votre desir funeste
Ne suit, n'entend, ne voit, ne respire qu'Oreste.

ÉLECTRE.

Oreste! il est errant, sans trône, sans pays;
Oreste! il est mon frère; il était votre fils.

CLYTEMNESTRE.

Ai-je encor le plaisir et le droit d'être mère?

ÉLECTRE.

Un mot vous a rendu ce sacré caractère :
Vous cachez avec peine un impuissant regret.

CLYTEMNESTRE.

Oui, vous me l'arrachez cet horrible secret.

Mon forfait me poursuit : sensible et criminelle,
J'outrageai la nature et suis punie par elle.
Faut-il vous dévoiler tous les tourmens d'un cœur
Qui se débat en vain sous le remords vainqueur?
Vous pleurez sans effroi, mais il est d'autres larmes.
Un songe, hier encore, augmenta mes allarmes.
C'était dans ces momens où la naissante nuit
Remplace un jour douteux qui baisse et qui s'enfuit;
Quand le premier sommeil sur la terre en silence
Vient effrayer le crime et calmer l'innocence.
Il me semblait d'Io parcourir les forêts,
Lieu sombre, lieu terrible, où parmi les cyprès
Agamemnon repose au fond d'un mausolée :
J'y vois son ombre errante et d'un crêpe voilée,
Mais la couronne en tête, et dominant encor,
Sur le tombeau royal planter un sceptre d'or;
J'y vois Égiste... Hélas! j'ai dû le reconnaître,
Toucher, saisir le sceptre, et soudain disparaître.
Quand mes cris l'appelaient, ô prodige nouveau!
A la place du sceptre un naissant arbrisseau
Sortit avec effort du milieu des ruines;
Des flots de sang humain fumaient dans ses racines:
Étendant tout à coup ses rameaux attérés,
Ce faible rejeton, grandissant par degrés,
Bientôt roi des forêts, levant sa tête altière,
D'un ombrage imposant couvrit Mycène entière;
Et, sous ce vaste abri, le peuple de ces lieux,
L'encensoir à la main, remerciait les dieux.

ÉLECTRE.

Ah! ma mère, écoutez leur volonté suprême :

Ce naissant arbrisseau, c'est Oreste lui-même.
Accordez un appui, maintenant précieux,
A ses jeunes rameaux qui toucheront les cieux :
Celui d'Oreste un jour pourra vous être utile
Contre Égiste et le crime : il sera votre asile.

CLYTEMNESTRE.

Vous insultez, Électre, à mes sens interdits.
Que me proposez vous?

ÉLECTRE.

De rappeler un fils,
D'être encore une mère et d'oser le paraître,
De ployer sous les dieux, de les fléchir peut-être.
Ayez pitié d'Oreste, et ne le craignez pas :
Vous savez quel péril environne ses pas;
Hélénus le poursuit; Mycène le réclame :
Si le poids de la haine a fatigué votre ame,
Oh! combien pour un fils errant, persécuté,
Il est dur de haïr le sein qui l'a porté!
Mon frère n'aura pas cet horrible courage.
Moi-même, sous vos yeux subissant l'esclavage,
J'étoufferai ces cris, ces transports douloureux
Qu'un excès d'injustice arrache au malheureux :
Vous n'entendrez de moi que le doux nom de mère,
Si vous aimez encor, si vous sauvez mon frère.
Rendez-vous : que ce cœur amolli tout entier,
Ose avec la vertu se réconcilier;
Du Ciel et des humains obtenez votre grace,
Et si, du sein des morts, un époux vous menace,
Pour imposer silence à ses mânes sanglans,
Entre son ombre et vous rassemblez vos enfans.

CLYTEMNESTRE.

Non, je ne puis franchir la barrière du crime.
Il ne me reste plus, sous le poids qui m'opprime,
Que de stériles pleurs, des remords superflus,
Et l'amer souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
Ce fils, de qui l'enfance eut pour moi tant de charmes,
Cet Oreste, l'objet de mes secrètes larmes,
Qui de mes derniers jours dut être le soutien,
A l'épouse d'Égiste Oreste n'est plus rien.
Il faut, en gémissant, subir ma destinée.
Adieu : le ciel ramène une horrible journée;
Égiste est près d'ici; ces lieux vont le revoir,
Évitez son aspect; je cours le recevoir.
Désormais inégale au poids du diadème,
Puissé-je auprès d'Égiste, échappant à moi-même,
Bannir de mes chagrins l'insupportable nuit,
Et trouver un moment le repos qui me fuit!

ÉLECTRE.

Trouve-t-on le repos auprès de son complice?
Ne vous en flattez pas; il est dans la justice.
Allez rejoindre Égiste; et je vais, loin de vous,
Pleurer sur son tombeau mon père et votre époux.

SCÈNE IV.

LE CHOEUR.

Songe effrayant, songe homicide!
Les malheurs du sang pélopide
Souilleront de nouveau ces lieux :
Bientôt les artisans du crime
Seront unis à leur victime;
Voilà ce qu'annoncent les dieux.

Du roi chef des rois de la Grèce
La voix terrible et vengeresse
Pousse encore un cri souverain :
Ce cri prolongé dans l'averne,
Éveille au fond de sa caverne
Érynnis aux cent pieds d'airain.

Entre Thémis et la puissance
L'horrible déité s'avance;
Le fer luit du sein des tombeaux :
Il arme sa main forcenée;
Et d'un parricide hyménée
Le sang éteindra les flambeaux.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉGISTE, CLYTEMNESTRE.

ÉGISTE.

Laissez-nous dans ces lieux, habitans de Mycène :
Et vous à qui je dois ma grandeur souveraine,
En ce jour solennel, goûtez, ainsi que moi,
A l'abri du péril un bonheur sans effroi.

CLYTEMNESTRE.

En ce jour !

ÉGISTE.

L'ennemi de mon pouvoir suprême,
Oreste, ce fléau d'Égiste et de vous-même,
Qu'aux rives de Crissa poursuivait Hélénus...

CLYTEMNESTRE.

Oreste !

ÉGISTE.

C'en est fait; Oreste ne vit plus.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils!

ÉGISTE.

D'un nom si doux Clytemnestre l'appelle?

. . . . . .

. . . . . .

FIN.

NATHAN LE SAGE,

DRAME.

PERSONNAGES.

SALADIN, sultan.
NATHAN, négociant juif.
OLIVIER DE MONTFORT, templier.
DOM TREMENDO, patriarche de Jérusalem.
FRÈRE BONHOMME, moine.
ZOÉ, crue fille de Nathan.
BRIGITE, gouvernante de Zoé.
SUITE DU PATRIARCHE.

(*La scène est à Jérusalem, sous le règne de Saladin.* — On voit d'un côté la maison de Nathan; de l'autre des palmiers, une colline; et, dans le lointain, un monastère sur le mont Thabor.)

NATHAN LE SAGE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NATHAN, BRIGITE.

BRIGITE.

Que le ciel soit loué! que béni soit ce jour!
Quoi, Nathan, mon cher maître, est enfin de retour?

NATHAN.

J'ai visité de Tyr le fastueux rivage :
Ai-je été trop tardif pour un si long voyage?
Chaque jour, chaque nuit, combien j'ai regretté

Ma patrie et le toît par ma fille habité!

BRIGITE.

Ne voyagez donc plus; c'est assez d'opulence.
O Nathan, peu s'en faut que, durant votre absence,
Ce toît de vos aïeux...

NATHAN.

N'ait été consumé.
De cet événement je viens d'être informé.
Dieu veuille que ta voix n'ait plus rien à m'apprendre!

BRIGITE.

La maison tout entière allait tomber en cendre.

NATHAN.

On l'aurait reconstruite.

BRIGITE.

Et Zoé n'était plus.

NATHAN.

Ces détails effrayans ne me sont pas connus.
Zoé, dis-tu, Zoé m'allait être ravie!
Ah, malheureux! peut-être elle a perdu la vie.

BRIGITE.

Eh! non, non.

NATHAN.

Dis-tu vrai? ne me trompes-tu pas?

BRIGITE.

Non; car j'aurais du moins partagé son trépas.

NATHAN.

Pourquoi troubler ainsi ma tendresse inquiète?
Sa vie est donc?...

BRIGITE.

Certaine.

NATHAN.

Et sa santé?

BRIGITE.

Parfaite.

NATHAN.

Ma Zoé, mon enfant!

BRIGITE.

Ces noms sont-ils les siens?

NATHAN.

Ma Zoé, mon trésor! le premier de mes biens!

BRIGITE.

Peut-il être en effet compté parmi les vôtres?

NATHAN.

La nature et le sort m'ont donné tous les autres:
Ce n'est qu'à la vertu que je dois celui-ci.

BRIGITE.

Il est vrai. Toutefois, souvenez-vous aussi
Que l'on pourrait avoir un droit plus légitime;
Qu'au temps où les Français ont assiégé Solime,
Dans le fort du combat, plusieurs jeunes enfans
Pêle-mêle emportés, chrétiens et musulmans,
Furent mis en dépôt sur le mont solitaire

Où Philippe en partant bâtit un monastère.

NATHAN.

Oui, que l'on voit d'ici, l'hospice du Thabor.
Je n'ai rien oublié.

BRIGITE.

Souvenez-vous encor
Qu'alors certains écrits prouvaient leur origine.

NATHAN.

Ces écrits sont perdus. Zoé fut orpheline;
J'ai dû la recueillir, et mon droit est sacré.

BRIGITE.

Ce que l'on croit perdu n'est souvent qu'égaré.

NATHAN.

Tu penses qu'il fallait lui fermer mon asile?

BRIGITE.

Depuis peu nous avons un patriarche habile :
Il est notre voisin; il sait parler, agir.

NATHAN.

Des bienfaits découverts ne font jamais rougir.

BRIGITE.

Et Zoé! quelle foi, s'il vous plaît, est la sienne?
Pour moi, bonne française et meilleure chrétienne,
J'ai resté près de vous; mais...

NATHAN.

T'en repens-tu?

BRIGITE.

Non;
Car vous fûtes toujours si généreux, si bon!
Vous n'êtes cependant, quoique l'on vous admire...

NATHAN.

Qu'un juif. Oui, c'est bien là ce que tu voulais dire.

BRIGITE.

Vraiment, c'est grand dommage.

NATHAN.

Oh! sans doute. Et pourquoi
Ne vois-je pas encor ma fille auprès de moi?

BRIGITE.

C'est qu'elle sommeillait. Elle est un peu troublée.
D'un péril qui n'est plus trop souvent accablée,
Elle pense en dormant être au milieu des feux.
Tranquille, cette nuit elle entr'ouvrait les yeux,
En s'écriant : « Il vient : voilà, voilà mon père;
» J'entends sa douce voix. » Si Zoé vous est chère,
La pauvre enfant vous aime, et jusques aujourd'hui
Elle n'a respiré que pour vous et pour lui.

NATHAN.

Pour lui, dis-tu? qui, lui?

BRIGITE.

Mais, lui... qui l'a sauvée.

NATHAN.

O bonheur! Et qui donc? qui me l'a conservée?

BRIGITE.

C'est un jeune Français, un de ces chevaliers
Qui rendent si fameux le nom de templiers.
L'ame de Saladin pour lui seul adoucie,
A ce chrétien captif avait laissé la vie.

NATHAN.

Que de ressorts cachés! quel étonnant destin!
Un chevalier Français qu'épargne Saladin!

BRIGITE.

Oui, sans doute, un Français, un templier, vous dis-je.

NATHAN.

Dieu! pour sauver Zoé tu faisais un prodige!

BRIGITE.

Sans ce brave chrétien...

NATHAN.

Cet homme est bien heureux!
Ne tardons plus; cherchons ce mortel généreux;
Je veux le voir, Brigite. Ah! conduis-moi de grace.

BRIGITE.

Où donc?

NATHAN.

A ses genoux, pour que je les embrasse;
J'ai besoin de le voir. J'étais loin de ces bords;
Mais vous avez sans doute épuisé mes trésors;
Et, pour récompenser ce bienfaisant courage,
Donné mes biens entiers et promis davantage?

BRIGITE.

Donné, promis : c'est bon ; mais quand l'aurions-nous pu?
Il est venu, Dieu sait comment il est venu ;
Il est parti, Dieu sait quel séjour il habite.
Le jour de l'incendie il accourut bien vite ;
Dans les torrens de flamme on le vit s'engager,
Sans daigner seulement s'informer du danger :
C'est un guerrier français ; il est né magnanime.
Envoyé par son Dieu pour sauver la victime,
De Zoé solitaire il entendit les cris :
Quand les toîts embrasés s'écroulaient en débris,
Quand déjà l'on pleurait son inutile zèle,
On le vit tout à coup s'élancer avec elle,
Poser d'un bras nerveux son précieux fardeau ;
Et, du plus grand sang froid, secouant son manteau,
Échapper à nos yeux dans la foule étonnée.

NATHAN.

Échapper, me dis-tu? la première journée!

BRIGITE.

Comment! durant trois jours après lui j'ai couru ;
Enfin sous ces palmiers il a pourtant paru ;
De mes courses bientôt je me suis repentie ;
Et tout autre à ma place eût quitté la partie.
Moi, le matin, le soir, je ne le quittais pas ;
Je l'ai prié, pressé d'accompagner mes pas,
De remplir de Zoé la timide espérance,
De recueillir les pleurs de sa reconnaissance.
Il avait beau me fuir, et souvent m'insulter,
Ses refus outrageans n'ont pu me rebuter ;

Mais, depuis plusieurs jours, toute recherche est vaine :
Dix fois, sous les palmiers, sur le mont, dans la plaine,
Partout, j'ai demandé si quelqu'un l'avait vu :
On ignore partout ce qu'il est devenu.
Sur cela de Zoé la tête se dérange ;
Car cette chère enfant s'imagine qu'un ange,
Oui, qu'un ange, le sien, le gardien de ses jours,
Est venu lui prêter de célestes secours.

NATHAN.

Un ange!

BRIGITE.

Ce départ confirme sa pensée.

NATHAN.

Brigite a combattu cette erreur insensée?

BRIGITE.

Mais pas trop.

NATHAN.

C'est à moi d'éclaircir tout ceci.
Un ange!

BRIGITE.

Est-ce un grand mal? mais enfin la voici.

SCÈNE II.

NATHAN, ZOÉ, BRIGITE.

ZOÉ.

O mon père, c'est vous que le Ciel me renvoie!
Après tant de chagrin j'aurai donc quelque joie.
Embrassez votre fille, et ne la quittez plus.
Vos accens jusqu'à moi sont déjà parvenus.
Votre voix cette nuit déjà s'est fait entendre.

NATHAN.

La tienne me ranime; elle est sensible et tendre.

ZOÉ.

Quels fleuves, quels déserts n'avez-vous pas franchis!
Et les monts jusqu'à vous n'ont pas porté mes cris,
Les cris de votre fille aux feux abandonnée,
Et loin de vos secours à mourir condamnée?
Un ange protecteur, aussi jeune que beau,
Et qui, dit-on, sur moi veilla dès mon berceau,
Vit des sommets du ciel votre fille expirante;
Il entendit rugir la flamme dévorante;
D'un chevalier du temple il prit le vêtement;
Il s'élança pour moi des champs du firmament,
Traversa tous les cieux, descendit dans Solime,
Et sur son aile blanche enleva la victime.

BRIGITE.

L'ange est un templier; l'aile blanche...

NATHAN.

Un manteau.
Brigite en mon absence a brouillé son cerveau.

BRIGITE.

Grace à vous, votre fille a fort peu de croyance.
Laissez en paix son ange : il est sans, conséquence,
Admis du musulman, du juif et du chrétien.

NATHAN.

Non, l'imposture nuit; l'erreur n'est bonne à rien.
De l'oubli des bienfaits pourquoi faire une étude?
Pourquoi sanctifier jusqu'à l'ingratitude?
Supposons-le, ma fille; un ange est ton appui :
Eh bien, tu lui dois tout; tu ne peux rien pour lui.
Va, ne renonce point à la reconnaissance;
Va, le prix du bienfait est en notre puissance :
Offrons tous mes trésors à ton libérateur;
Mais ce n'est point assez : conserve lui ton cœur.
Zoé, c'est un jeune homme avec l'ame d'un ange.
Jusque-là tout est simple; et tu veux de l'étrange,
Du miracle? Eh bien, soit. Peux-tu donc oublier
Qu'il est Européen, Français et templier?
Dieu ne l'a-t-il donc pas tiré de sa patrie
Pour qu'il vînt te sauver au fond de la Syrie?
Ne l'a-t-il point conduit sur les bords du Jourdain?
N'a-t-il pas désarmé le bras de Saladin?
Quand vit-on devant Dieu s'abaisser plus d'obstacles?
Quel miracle est plus grand, s'il vous faut des miracles?

ZOÉ.

Souvent, sous les palmiers, il s'offrait à nos yeux;

Mais il a disparu.

NATHAN.

Pour remonter aux cieux?

BRIGITE.

Eh! laissez-lui son ange.

NATHAN.

Eh! laisse-là ton zèle.
Viens, Zoé; par erreur ne deviens pas cruelle.
Écoute : si cet ange à qui tu dois tes jours,
Était abandonné, malade, sans secours?

ZOÉ.

Malade! lui! mon sang s'est glacé dans mes veines.

NATHAN.

Les veilles, les besoins, le poids secret des peines,
La chaleur du climat, tout l'aura consumé.
Au ciel de l'Occident il est accoutumé :
Sur la terre étendu, sans un ami...

ZOÉ.

Mon père!

NATHAN.

Sans or, pour acheter l'amitié mercenaire,
Il ne possède rien dans son état cruel,
Rien que sa conscience et les regards du Ciel.

ZOÉ.

Que je sauve à mon tour celui qui m'a sauvée.

NATHAN.

Ah! d'un si noir tableau ton ame est soulevée!

Ton bienfaiteur souffrir! non, Zoé, non, jamais,
Si tu sens le besoin de payer ses bienfaits;
C'est Dieu qui les inspire et qui les récompense.

ZOÉ.

Oui, consolez mon cœur, soyez ma providence.
Déjà l'événement répond à votre espoir;
Cet appui, ce sauveur, je viens de le revoir;
C'est lui; tenez, c'est lui, debout sur la colline,
Les regards étendus sur la plaine voisine.
Un palmier me le cache. Ah! s'il tournait les yeux!
C'est que je pense à lui; mais, lui!

BRIGITE.

Vraiment tant mieux.
Car s'il nous aperçoit il va prendre la fuite.

ZOÉ.

Il descend.

NATHAN.

Viens, rentrons. Va le trouver, Brigite;
A ce brave jeune homme annonce mon retour.
Va, dis-lui que Nathan veut le voir en ce jour;
Dis lui bien de presser l'heure douce et prospère
Où nous lui rendrons grâce, où la fille et le père
Jouiront du bonheur de tomber à ses pieds.

SCÈNE III.

MONTFORT, BRIGITE.

MONTFORT.

Vous me suivez toujours!

BRIGITE.

Toujours vous me fuyez!

MONTFORT.

Que voulez-vous encor? qu'avez-vous à me dire?

BRIGITE.

Que la jeune Zoé vous attend et soupire.
Elle a versé des pleurs; vous étiez loin d'ici:
Vous voilà de retour; le père l'est aussi.

MONTFORT.

Qu'est-ce à dire? le père.

BRIGITE.

Oui, ce juif honnête homme,
Riche, bon, généreux; c'est Nathan qu'il se nomme.

MONTFORT.

Vous l'avez dit cent fois: Nathan, je m'en souviens.

BRIGITE.

Le Sage; c'est le nom qu'il reçoit chez les siens.

MONTFORT.

Peut-être chez les siens : qui dit riche, dit sage.
Mais que veut-il de moi?

BRIGITE.

Vous rendre son hommage,
Du sauveur de sa fille embrasser les genoux,
L'offrir à vos regards, s'acquitter envers vous,
Déposer à vos pieds une immense fortune.

MONTFORT.

Femme, retirez-vous ; ce discours m'importune.
Quand j'expose mes jours ce n'est point pour de l'or.

BRIGITE.

Ce que vous avez fait...

MONTFORT.

Je le ferais encor.
Allez ; ne troublez point ma douce solitude.
Sans trésor, il est vrai, mais sans inquiétude,
Je viens près des palmiers goûter quelque loisir ;
Je rêve sous leur ombre, et c'est mon seul plaisir.
Adieu.

BRIGITE.

Je n'ose pas insister davantage ;
Je crois qu'il est encor revenu plus sauvage.

SCÈNE IV.

MONTFORT, F. BONHOMME.

F. BONHOMME, à part.

C'est lui. Voyons.

MONFORT, à part.

Ce moine a de secrets desseins.

F. BONHOMME, à part.

Dur métier.

MONTFORT, à part.

De quel œil il regarde mes mains!

F. BONHOMME.

Chevalier!

MONTFORT.

Je n'ai rien; j'en suis fâché, mon père.

F. BONHOMME.

Je suis frère servant.

MONTFORT.

Soit. Je n'ai rien, mon frère.

F. BONHOMME.

Dieu vous saura toujours gré de l'intention;
(A part.)
Mais... par où commencer? la méchante action!

MONTFORT.

Vous voulez me parler?

F. BONHOMME.

Eh! mais vraiment sans doute;
En secret toutefois.

MONTFORT.

Aucun ne nous écoute.

F. BONHOMME.

Voyez-vous le sultan?

MONTFORT.

Une fois je l'ai vu.

F. BONHOMME.

Oh! vous le reverrez : vous en êtes connu.
C'est bien dommage, au fond, qu'avec tant de lumières
Il n'ait pas pris encore du goût pour nos mystères.
Affable, humain, parfait, s'il devenait chrétien!

MONTFORT.

Quant à moi, j'aurais cru qu'il ne lui manquait rien.

F. BONHOMME.

Pardon, si près de vous je fais une démarche
Singulière à mon sens; mais, dit le patriarche...
Avez-vous aperçu le patriarche?

MONTFORT.

Non.

F. BONHOMME.

Le patriarche dit qu'il a toujours raison;
Il veut qu'on obéisse, et surtout qu'on croie.
Je suis un pauvre moine, et c'est lui qui m'envoie.

MONTFORT.

Et vers moi, s'il vous plaît, pourquoi vous envoyer?

F. BONHOMME.

Oh! vous l'allez savoir. Vous êtes chevalier :
Il a fondé sur vous une grande espérance.
Dom Tremendo prétend que si votre vaillance
Veut remplir un décret par le Ciel arrêté,
Vous pouvez, d'un seul coup, sauver la chrétienté
Qu'envers un infidèle aucun bienfait ne lie.
Il parle de Judith, des murs de Béthulie,
De Débora, d'Aod; car il est fort savant,
Connaît bien l'Écriture, et la cite souvent.

MONTFORT.

Au fait.

F. BONHOMME.

Il faut, dit-il, qu'un jour Saladin meure.
Ce jeune chevalier peut le voir à toute heure...

MONTFORT.

Un crime?...

F. BONHOMME, à part.

Bien! fort bien! il n'acceptera pas.

MONTFORT.

Et votre patriarche a compté sur mon bras?

F. BONHOMME.

N'allez pas me trahir. Foi de frère Bonhomme,
Je le trouve un grand saint, mais un bien méchant homme.
De goûts, d'avis, d'humeurs, nous différons parfois;
Il est de Salamanque, et je suis Champenois.

MONTFORT.

Sait-il que Saladin fut toujours magnanime?

F. BONHOMME.

Il s'en doute fort peu.

MONTFORT.

Sait-il quelle victime
Il lui plut d'épargner?

F. BONHOMME.

Vous. Il ne sait pourquoi.
Il ne comprend pas bien...

MONTFORT.

Sans peine je le croi.
Un sentiment sublime a de quoi le surprendre.
Vous lui raconterez ce qu'il ne peut comprendre.

F. BONHOMME.

Je vous écoute.

MONTFORT.

Un mois s'est à peine écoulé
Depuis qu'en combattant, par le nombre accablé,
Je fus conduit captif au soudan de Syrie.
A ses yeux, dans sa cour, j'allais perdre la vie;
Le col nu, le front calme, et d'un œil sans effroi
Je contemplais le fer déjà levé sur moi.
Ma jeunesse, un maintien que n'ont pas les esclaves,
Frappent son ame altière : un brave aime les braves.
Fixant bientôt sur moi des regards attendris,
Il crie : « Assad! mon frère! arrêtez. » A ses cris

Vers les yeux du gran homme on se tourne en silence;
On attend ses décrets. Tout à coup il s'élance,
Jusqu'à moi, dans mes bras il arrive éperdu,
Écarte avec sa main le glaive suspendu;
Tremblant, baigné de pleurs, et d'une voix humide:
« Jeune Français, dit-il, toi que rien n'intimide!
» J'ai vu par tes chrétiens mes états ravagés;
» Par tes mêmes chrétiens, mes enfans égorgés
» Ont péri loin de moi, loin de leur tendre mère:
» N'importe. En te voyant j'ai cru revoir mon frère.
» Dès long-temps, mon Assad a rejoint ses aïeux:
» Va, c'est lui qui te sauve; il revit à mes yeux;
» Va, jeune homme, ce front où se peint le courage
» Ne m'aura pas en vain présenté son image.
» Ses traits, ses traits chéris dont je te vois paré,
» D'un chrétien qui me hait font un être sacré.
» Conserve les longtemps, et bénis sa mémoire.
» Tu vivras. »

F. BONHOMME.

Le grand prince!

MONTFORT.

Aussi grand que sa gloire.
Ce fer qu'il m'a laissé lui percerait le sein!
Un chevalier français n'est pas un assassin.
Je veux bien lui cacher ce complot homicide;
Car le dieu qu'il imite à ses destins préside.
Si votre patriarche invoque une autre main,
Si même des guerriers attaquaient Saladin,
Quand je reconnaîtrais la bannière chrétienne,
Ce manteau, cette croix n'ont rien qui me retienne,

De mon cœur seulement je recevrais la loi;
Et c'est mon bienfaiteur qui doit compter sur moi.

F. BONHOMME.

Me voilà soulagé; j'avais bien des alarmes.

MONTFORT.

Vous pleurez?

F. BONHOMME.

Ce n'est rien.

MONTFORT.

Ne cachez point vos larmes;
Elles vous font honneur, homme simple et pieux;
Vous n'êtes point savant, mais vous en valez mieux.
Adieu. Je vais finir ma course solitaire.

F. BONHOMME.

Et moi, content de vous, je rentre au monastère.
Dans peu, le patriarche entendra mon récit.
Je conçois à quel point ce que je vous ai dit
A dû vous inspirer l'horreur et la surprise;
Mais on sert quelquefois des maîtres qu'on méprise;
Et, contraint d'obéir, on gémit sans témoin.
Adieu. Dans ce couvent que vous voyez de loin,
Songez que vous avez un serviteur fidèle.
Dom Tremendo croira que j'ai manqué de zèle;
Car il ne comptait point sur un cœur généreux.
Je n'ai pas réussi; je m'en vais bien heureux!

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALADIN.

« Pourquoi marcher, dit-on, sans suite, sans escorte? »
Pourquoi pas? « Mais l'usage! » On s'y fera. Qu'importe?
« Un sultan! quel abus! » je ne sais point de loi
Qui me force à traîner une cour après moi.
Régner, régner toujours, s'ennuyer par décence,
Se condamner sans cesse à la magnificence;
Voilà les vrais abus. Mes sujets sont soumis :
Parmi les musulmans je n'ai que des amis :
Quelle main peut d'ailleurs changer les destinées?
Celui qui nous fait naître a compté nos journées.
Des traces d'incendie! ah! oui, c'est la maison
De ce juif estimé pour sa droite raison.
Excepté les chrétiens, tout Solime le vante.
Est-il vrai que sa fille, une fille charmante,

Jusqu'ici de Moïse ait ignoré la loi?
Qu'elle révère un dieu, mais n'ait point d'autre foi?
Eh bien, un dieu suffit : la nature l'atteste;
Notre cœur le révèle; il faut un dieu. Le reste...
Le père est juif pourtant. Cet homme est singulier.

SCÈNE II.

SALADIN, NATHAN.

NATHAN, à part.

C'est donc à moi de voir ce jeune templier!
Oui; s'il a de Brigite épuisé la constance,
Mes efforts plus heureux vaincront sa résistance.

SALADIN, à part.

Je ne me trompe pas; c'est bien lui; c'est Nathan.

NATHAN, à part.

J'entends du bruit. ô ciel! j'aperçois le sultan.
Fuyons. On est toujours assez près de son maître.

SALADIN.

Demeure. Que crains-tu? je voudrais te connaître.
Ton nom est Nathan?

NATHAN.

Oui.

SALADIN.

Le sage Nathan?

NATHAN.

Non.

SALADIN.

C'est le peuple du moins qui t'a donné ce nom.

NATHAN.

Le peuple! il peut errer.

SALADIN.

Quelquefois il est juste.

NATHAN.

Mais si par raillerie il donne un titre auguste,
Ou si le riche avare est un sage à ses yeux?

SALADIN.

Tu me prouves déjà que l'on t'a jugé mieux.
Tu chéris la raison; tu parais la connaître :
Cela seul fait le sage.

NATHAN.

Et chacun pense l'être.

SALADIN.

D'un ton moins réservé réponds à mon accueil.
L'excès de modestie est un excès d'orgueil.
Je te crois honnête homme; en toi j'ai confiance.

NATHAN.

Je saurai mériter toujours la préférence :
Tu seras satisfait des qualités, du prix.

SALADIN.

Du prix? que me dis-tu?

NATHAN.

Tu peux avoir appris
Qu'en voyage long-temps...

SALADIN.

Laisse-là ton voyage.
Tu réponds en marchand ; Saladin parle au sage.

NATHAN.

Commande. Que veux-tu ?

SALADIN.

Chaque peuple a sa loi,
Ses dogmes, ses martyrs, ses prophètes, sa foi.
Éclairé par l'étude et par l'expérience,
Sans doute tu connais la meilleure croyance ?

NATHAN.

Saladin, je suis juif.

SALADIN.

Et je suis musulman.
Mais né dans la Syrie, et né fils d'un sultan,
Sans trop examiner les dogmes de nos prêtres,
J'ai cru ce qu'autrefois avaient cru mes ancêtres.
Un sage avec lenteur doit tout approfondir.
Dis-moi quel fut ton choix; je veux aussi choisir :
Ne flatte Mahomet, ni Jésus, ni Moïse ;
En homme libre et franc réponds à ma franchise.
Te voilà tout à coup rêveur, silencieux !
Ta réponse n'est pas écrite dans mes yeux.
Je le vois, ma demande a surpris ton oreille :
Les sultans ne font pas de question pareille ;

Je le sais : néanmoins, tu l'avoûras, Nathan,
La question n'est pas indigne d'un sultan.
Allons, réfléchis, pense avant de me répondre.

NATHAN, à part.

Il est vrai : la demande a lieu de me confondre.
J'ai cru, moi, qu'il allait m'emprunter de l'argent,
Et c'est la vérité qu'il faut donner comptant!
Singulière monnaie! elle a pu sembler belle
Lorsqu'on l'appréciait à sa valeur réelle ;
Mais depuis bien long-temps elle a fort peu de cours,
Et son poids est surtout ignoré dans les cours.

SALADIN, à part.

Il est embarrassé.

NATHAN, à part.

Quel fut mon choix? qu'importe?
Alors qu'il veut entrer, l'ami frappe à la porte ;
Le prince apparemment prend d'assaut la maison.
Comment unir ensemble et prudence et raison?
Être juif, rien que juif; c'est bien fort pour un sage.
N'être pas juif du tout, c'est bien plus fort.

SALADIN.

Courage.

NATHAN, à part.

Pourquoi pas musulman, me dira-t-il soudain?

SALADIN.

Eh bien, Nathan?

NATHAN.

De grace, un moment, Saladin.
(à part.)
L'adresse est nécessaire en affaires semblables.

Fort bien : dans l'Orient, on aime encor les fables;
C'est le meilleur moyen d'éclairer des enfans,
Des hommes, des vieillards, et surtout des sultans.

SALADIN.

Es-tu prêt?

NATHAN.

Je le crois.

SALADIN.

Réponds sans plus attendre.

NATHAN.

Tous les chefs des états puissent-ils nous entendre!

SALADIN.

Voilà parler en sage, en homme sûr de soi.
Quelle est donc ta réponse ?

NATHAN.

Un moment. Permets-moi
De te conter d'abord une histoire authentique,
Une histoire morale, et d'un auteur antique.

SALADIN.

Pourquoi pas? à coup sûr tu la conteras bien.

NATHAN.

Bien, non; mais à l'auteur je ne changerai rien.

SALADIN.

Modeste avec orgueil; c'est ton vice ordinaire.

NATHAN.

Un père avait trois fils qu'il aimait comme un père;

Il avait hérité d'un effet précieux,
D'une bague, trésor chéri de ses aïeux :
C'était un diamant d'un éclat admirable.
Un don rendait surtout la bague inestimable :
Elle faisait aimer son heureux possesseur :
Se faire aimer, c'est là le premier bien du cœur.
Dans ces épanchemens de naïve tendresse
Que, lorsqu'on n'est point père, on appelle faiblesse,
Sous le sceau du secret souvent il a promis,
La bague de famille à chacun de ses fils;
Mais la vieillesse arrive; il faut choisir. Que faire?
Il consulte un habile et discret lapidaire,
Et fait tailler par lui deux autres diamans
Au modèle donné de tous points ressemblans,
Et si fort qu'ils trompaient jusqu'aux regards du père;
Il ne reconnaît plus la bague héréditaire.
Son cœur est soulagé du poids qui l'accablait:
Chacun de ses enfans sera donc satisfait.
En secret tour-à-tour, le vieillard les appelle,
Les bénit, leur remet la bague paternelle,
Lève les mains au ciel qu'il invoque pour eux,
Et meurt heureux lui-même en laissant trois heureux.

SALADIN, après un silence.

La suite de l'histoire; et qu'en veux-tu conclure?

NATHAN.

La suite se devine : éclats, débats, rupture;
Enfin devant le juge on vint plaider ses droits,
Juge intègre et vieilli dans l'étude des lois.
On parla longuement pour éclaircir l'affaire.

Plus on l'éclaircissait et moins elle était claire.
La bague existait bien, mais comment la trouver?
Tous les trois affirmaient; nul ne pouvait prouver.
Saladin voudra bien me pardonner, j'espère,
Si je n'y vois pas mieux que le juge et le père.

SALADIN.

Est-ce là me répondre? Eh! Nathan, les objets
Sont si fort différens.

NATHAN.

Les mêmes à peu près.
Des deux parts nulle preuve et constante et réelle.
Tradition partout qu'on croit partout fidelle.
Ce qu'à l'historien nous ajoutons de foi,
Est pour nous certitude, et devient notre loi.
Mes parens n'ont pas cru ce qu'ont cru tes ancêtres.
Faut-il, pour nos rabbins, abandonner tes prêtres?
Ou bien dois-je abjurer la foi de mes aïeux,
Parce que les sultans n'ont point pensé comme eux?
On peut persécuter, mais non forcer à croire.
Le cœur est toujours libre.

SALADIN.

Achève ton histoire.

NATHAN.

Chacun des trois nommant ses frères imposteurs,
Jurait de les punir, d'employer des vengeurs,
Poignard, flamme, poison, tout ce qui peut détruire;
Car il est plus aisé d'égorger que d'instruire.

SALADIN, après un silence.

Mais le juge?

NATHAN.

Le juge ! il leur dit : « Écoutez ;
Ici, devant mes yeux, si vous ne présentez
Ce père, seul arbitre, et témoin nécessaire,
Je ne puis débrouiller ce pénible mystère.
Pensez-vous que la bague à l'instant va parler?
Mais que dis-je? un seul fait peut tout me révéler :
La bague paternelle est facile à connaître,
Par le sublime don de faire aimer son maître ;
Vous en convenez tous. Reste donc à savoir,
Quelle bague a reçu ce merveilleux pouvoir ;
Quel frère dans vos cœurs obtient la préférence.
Vous n'en aimez aucun ; j'entends votre silence ;
De vos seuls intérêts je vous vois occupés ;
Vous êtes donc tous trois et trompeurs et trompés.
Par trois bagues en vain vous étonnez ma vue ;
La bague primitive est sans doute perdue :
Alors, voulant cacher la perte à ses enfans,
Le bon père aura fait tailler trois diamans. »

SALADIN.

Bien, fort bien, à merveille.

NATHAN.

« Ayez plus de prudence :
Recevez mon avis et non pas ma sentence.
Du sang qui vous unit respectez mieux les droits.
Une bague est échue à chacun de vous trois ;
Chacun de vous la tient d'un père respectable.
Croyez tous trois avoir la bague véritable.
Se peut-il qu'un vieillard qui vous a tous chéris,

Ait, en faveur d'un seul, deshérité deux fils?
D'un brillant exclusif, par un choix sacrilége,
A-t-il voulu fonder l'éternel privilége ?
Imitez envers vous son tendre attachement;
Aimez-vous comme il fit, tous trois également,
Et prouvez cet amour par votre bienfaisance,
Consolez la douleur, secourez l'indigence,
Dans son asile obscur cherchez l'adversité,
Et de votre manteau couvrez sa nudité.
Quand des trois diamans la céleste puissance,
Aura de père en fils versé son influence,
Un juge plus habile, après mille et mille ans,
Devant ce tribunal citera vos enfans. »
Ainsi parla le juge équitable et modeste.

SALADIN.

Sage! ils t'ont bien nommé, chaque mot me l'atteste.

NATHAN.

Si le sultan croyait pouvoir juger enfin?
Si ce mortel promis se trouvait Saladin?

SALADIN.

Moi, grand dieu! moi, Nathan? les mille et mille années,
De bien long-temps encor ne seront terminées.
Saladin n'aura pas l'audace de juger,
Et sur le tribunal un autre doit siéger.
Cet utile entretien m'a plu, je le confesse;
Je goûte ton esprit; j'estime ta sagesse.
Que de gens, par la haine et l'orgueil séparés,
Vivraient fort bons amis, s'ils s'étaient rencontrés!
Sans croire à ton messie, à sa terre promise,

Puisque ton cœur est bon, je suis de ton église.

NATHAN.

Sans être convaincu que l'ange Gabriel,
Ait apporté jadis une plume du ciel,
Sans compter avec toi par les ans de l'hégire,
Je révère ton ame, et bénis ton empire.

SALADIN.

Nathan, sois mon ami. Viens, donne-moi ta main.

NATHAN.

Oui, j'aimerai toujours l'ami du genre humain.

SALADIN.

Je ne m'étonne plus si, depuis son enfance,
Tu n'as pas à ta fille enseigné de croyance.

NATHAN.

Un autre dans la suite exercera ces droits.

SALADIN.

Qui?

NATHAN.

Peut-être un époux.

SALADIN.

A-t-elle fait un choix?

NATHAN.

En faveur d'un chrétien je la crois décidée.

SALADIN.

D'un chrétien, me dis-tu? d'où lui vient cette idée?

NATHAN.

Va, ce jeune chrétien ne t'est point odieux :
C'est celui qui trouva grace devant tes yeux;
La grace a rejailli sur moi, sur ma famille:
Tu conservas ses jours; il a sauvé ma fille.

SALADIN.

Lui!

NATHAN.

Dans un incendie.

SALADIN.

A-t-il eu ce bonheur?
Comme son regard fier annonce sa valeur!
Mon frère, mon Assad, dont il offre l'image,
Aurait eu, comme lui, ce généreux courage.

NATHAN.

Quoi! de ton frère Assad il rappelle les traits!

SALADIN.

C'est lui-même. Autrefois, la fille d'un Français
Devint, m'avait-on dit, l'épouse de mon frère,
Et même il adopta la foi de l'étrangère.
Un soupçon m'est venu, peut-être sans raison.

NATHAN.

Moi, j'en sais davantage, et j'ai plus d'un soupçon;
Mais rien n'est mûr encor, il faut que je m'adresse,
Pour savoir un secret qui, je crois, t'intéresse,
A ce don Tremendo.

SALADIN.

C'est un méchant chrétien.

NATHAN.

Malgré lui quelquefois un méchant fait du bien.

SALADIN.

Puisses-tu réussir! il est beau d'y prétendre.
Mais je veux quelquefois vous voir et vous entendre,
Toi, ton aimable fille, et ce jeune Français.
Adieu. Je dois donner l'exemple à mes sujets.
Voici pour eux, Nathan, l'heure de la prière:
Je vais offrir mes vœux à l'équitable père
Qui, sans haine et sans choix, de ses dons bienfaisans
Fit un partage égal entre tous ses enfans.

SCÈNE III.

NATHAN, MONTFORT.

NATHAN.

Souvent un homme illustre est l'ombre de sa gloire:
Mais avec tant d'éclat ne pas s'en faire accroire!
Passer sa renommée; un vainqueur! un sultan!
C'est que le vrai héros n'est pas un charlatan.
Allons, préparons-nous: le templier s'avance.
En effet, c'est Assad. Oh, quelle ressemblance!
Si jeune, il paraît triste, et soupire tout bas!
Bon: l'écorce est amère, et le fruit ne l'est pas.
J'aime assez ce regard; il est fier et sensible.
A mes vœux, chevalier, seriez-vous inflexible?

MONTFORT.

Vous m'êtes inconnu.

NATHAN.

Je vous dois tout pourtant,
Et je viens m'acquitter d'un devoir important.

MONTFORT.

J'ai deviné, je pense, et vous êtes le père...

NATHAN.

De la jeune Zoé, qu'une main tutélaire
Sauva d'un grand péril.

MONTFORT.

Je suis homme et chrétien;
Je n'ai rien fait pour vous; vous ne me devez rien:
Et moi-même, en ce temps, accablé d'infortune,
Succombant sous le poids d'une vie importune;
Je voulais, aux dépens de mes jours malheureux,
Sauver... même une juive.

NATHAN.

Atroce et généreux!
Le bienfaiteur modeste affecte ce langage.
Par un dédain féroce il échappe à l'hommage.
Permettez-moi du moins de vous interroger.
N'êtes-vous point captif, à Solime étranger?
Pour vous prouver l'excès de ma reconnaissance
Puis-je?...

MONTFORT.

Rien.

NATHAN.

Je suis riche.

MONTFORT.

Un juif dans l'opulence
N'en vaut pas mieux pour moi.

NATHAN.

Fermez-lui votre cœur;
Mais ne refusez pas ce qu'il a de meilleur;
Disposez de mes biens.

MONTFORT.

De vos biens, pourquoi faire?
Mes desirs sont remplis, car j'ai le nécessaire;
Les fruits de ces palmiers servent à me nourrir,
Et ce manteau suffit du moins pour me couvrir.
Une tache peut-être a blessé votre vue?
Oui : lorsque je sauvai votre fille éperdue
Cet endroit fut brûlé.

NATHAN.

Que cet endroit est beau!
Qu'il plaît à mes regards! pardon : sur ce manteau
Une larme est tombée.

MONTFORT.

Et plus d'une peut-être.

NATHAN.

Je l'ai pensé.

MONTFORT.

Quel trouble en mon ame il fait naître!

NATHAN.

Prêtez-moi ce manteau, généreux templier :
Oui, daignez à ma fille un moment l'envoyer.

MONTFORT.

Et que pretendez-vous ?

NATHAN.

Que sa bouche le presse ;
Qu'elle verse à son tour des larmes de tendresse
Sur cette tache heureuse où tombèrent mes pleurs.

MONTFORT.

Il m'attendrit ; je cède à ses accens vainqueurs.
O Nathan, le travail vous donna l'opulence ;
Mais le ciel vous donna cette douce éloquence.

NATHAN.

Il mit dans votre cœur la sensibilité ;
Et, si Brigite en vain vous a sollicité,
La vertu la plus pure a fait votre rudesse ;
Vous avez craint ma fille et sa tendre jeunesse,
L'éloignement d'un père et jusqu'à vos bienfaits.

MONTFORT.

Ainsi devrait penser un chevalier français.

NATHAN.

Un chevalier français, et non pas tous les hommes ?
Ah ! la bonté du cœur nous fait ce que nous sommes.
Il est des gens de bien sous différens climats ;
Pourriez-vous en douter ?

MONTFORT.

Non, je n'en doute pas;
Mais les signes divers marqués par la nature
Les distinguent entre eux.

NATHAN.

La couleur, la figure?

MONTFORT.

Il est certains pays dont le sol généreux
En grands hommes fertile...

NATHAN.

En sont-ils plus heureux?
Songez donc qu'au grand homme il faut beaucoup de place.
Des cèdres rassemblés dans un petit espace
Se nuisent l'un à l'autre et gênent leurs rameaux.
Les grands hommes souvent furent de grands fléaux;
Mais, quant aux gens de bien, la nature féconde,
Pour s'aider, pour s'unir, les sema dans le monde.
Ah! l'orgueil est à plaindre; il ne sait point aimer.
Dans l'homme son égal l'homme doit s'estimer.
Voyez au mont Thabor si la branche hautaine
Qui s'élève et grandit sur la cîme du chêne
Pour la branche d'en bas affecte des mépris:
Nés sous un même ciel, d'un même suc nourris,
Le tronc et les rameaux sont enfans de la terre.

MONTFORT.

Mais quel peuple, Nathan, sanctifia la guerre?
Quel peuple le premier, dans son orgueil cruel,
Se nomma peuple élu, peuple chéri du ciel;

Et toujours asservi, mais dominant ses maîtres,
Voulut leur imposer le dieu de ses ancêtres?
C'est le juif qui, trompant musulman et chrétien,
Osa dire avant eux : Le seul dieu, c'est le mien.
J'ai droit de mépriser ce peuple et sa croyance.
Au pied de ses autels naquit l'intolérance.
Ainsi par les humains les humains sont proscrits
Par le glaive sanglant les dogmes sont écrits;
Au nom du meilleur Dieu, l'Occident sacrilége
Vint des temples chrétiens venger le privilége :
Ici même, aujourd'hui, c'est pour le meilleur Dieu...
Moi je suis templier; vous êtes juif; adieu.
Je vous laisse : oubliez ce que je viens de dire.

NATHAN.

L'oublier! vous voulez en vain me le prescrire;
Et c'est de ce moment que je m'attache à vous.
Mon peuple! votre peuple! Eh! sont-ils donc à nous?
Fûmes-nous consultés en recevant la vie?
Qui de nous peut choisir son peuple et sa patrie?
Nos parens à leur gré font un juif, un chrétien;
Différence de mots. Dieu fait un homme. Eh bien,
Laissons se disputer Jérusalem et Rome.
Si dans vous, templier, mon cœur trouvait un homme
Qui, d'un titre si beau, voulut se contenter?

MONTFORT.

Vous le trouvez, Nathan; vous pouvez y compter.
Vous trouvez plus encore; un ami : je veux l'être.
Malheur à l'insensé qui peut vous méconnaître!

NATHAN.

Je puis donc à Zoé porter un peu d'espoir?

MONTFORT.

Épargnez-moi, Nathan : voudra-t-elle me voir?

NATHAN, apercevant Zoé à la fenêtre.

Mais déjà, ce me semble, elle vient nous entendre.
Ma fille, auprès de nous tu peux enfin descendre.
Vous ne m'avez pas dit votre nom, chevalier?
C'est un point délicat que j'allais oublier.

MONTFORT.

Olivier de Montfort.

NATHAN.

Montfort!

MONTFORT.

Oui.

NATHAN.

De Valence?

MONTFORT.

Il est vrai.

NATHAN.

Votre père a vu le jour en France?

MONTFORT.

Pourquoi ces questions?

NATHAN.

Pourquoi cet embarras?

MONTFORT.

Quelquefois on croit voir...

NATHAN.

Ce qu'on ne cherchait pas.
Vous avez un secret; demeurez-lui fidèle.
Voici ma fille, adieu. Je vous laisse auprès d'elle.
Je ne veux point gêner les mouvemeus heureux
D'un cœur reconnaissant et d'un cœur généreux.
Je porte avec orgueil le beau nom de son père;
Vous, son libérateur, soyez pour elle un frère.

SCÈNE IV.

MONTFORT, ZOÉ.

MONTFORT.

Un frère! ah! plus encor. Mais, Zoé, vous tremblez!
Zoé, ne fuyez point, calmez vos sens troublés.

ZOÉ.

C'est vous!

MONTFORT.

Moi.

ZOÉ.

Vous! si tard!

MONTFORT.

Ce reproche m'enchante.
Que ses regards sont doux! que sa voix est touchante!

ZOÉ.

Ces regards, cette voix vous ont cherché long-temps :
Vous étiez occupé de soins plus importans ;
Et même à vous revoir je n'osais plus prétendre.
Vous ne répondez pas?

MONTFORT.

J'aime mieux vous entendre.

ZOÉ.

Braver les feux! la mort! un chevalier chrétien
Le peut... pour une juive... et quelquefois pour rien.

MONTFORT.

Brigite a répété... Quel était mon délire!

ZOÉ.

Ce qu'elle a répété, vous avez pu le dire.

MONTFORT.

Je suis vaincu, puni : c'est assez vous venger.
Juste ciel! à ce point j'osais vous affliger!
Je ne mérite pas le pardon que j'implore.

ZOÉ.

Ne vous grondez pas tant; c'est m'affliger encore.

MONTFORT.

Ah! votre ame est sensible autant que votre voix.
Vous me pardonnez donc?

ZOÉ.

Oui, puisque je vous vois.

Vous allez me trouver bien simple et bien naïve;
Mais Brigite est chrétienne, elle est persuasive.
D'après tous ses discours, je croyais bonnement,
Et cette vision m'agitait en dormant...:
Vous riez?

MONTFORT.

Achevez.

ZOÉ.

Que durant l'incendie,
Celui dont les secours m'avaient sauvé la vie...
Était... vous allez rire... était mon ange... à moi.

MONTFORT.

A cet ange gardien vous n'avez plus de foi,
Et votre ame, en dormant, n'en est plus agitée?

ZOÉ.

Non, mon ange gardien ne m'eût jamais quittée.

MONTFORT.

Quoi! même en la sauvant, je ne la voyais pas!
J'ignorais quel trésor j'arrachais au trépas!
Ai-je compté sans elle un jour digne d'envie?
Non; c'est en ce moment que je connais la vie;
Et, loin d'elle égaré...

ZOÉ.

J'avais un sort plus doux:
Vous étiez loin de moi; j'étais auprès de vous,
Quand le vent du désert, soufflant avec furie,
De sables enflammés inondait la Syrie;
Quand la pluie et la foudre et les noirs aquilons

Des monts retentissans fondaient sur les vallons,
Je disais, il me fuit : au moins a-t-il au monde
Des secours, un asile, un cœur qui lui réponde.
Mais il veille sur moi; je ne l'ai point perdu;
Paisible dans le ciel dont il est descendu,
Sans doute il quitterait sa patrie immortelle,
Pour me placer encor sous l'abri de son aile.
De ses regards sauveurs mes pas sont entourés.
Cent fois dans les instans au repos consacrés,
Livrant mon ame entière à votre bienfaisance,
De mon soutien chéri j'ai rêvé la présence.
Cent fois de ma fenêtre, au moment du réveil,
Quand l'air frais du matin, quand les feux du soleil
Venaient sourire au ciel et consoler la terre,
J'ai vu, sous les palmiers, dans le champ solitaire,
Briller le manteau blanc de mon libérateur.
Mes yeux, suivant partout cet astre bienfaiteur,
Ont gravi sur le mont, ont parcouru la plaine.
Quand des derniers rayons la lumière incertaine
Rougissait par degrés les sommets du Thabor,
Après vous, sur vos pas mes yeux couraient encor.
Quand la nuit s'étendait sur la voûte étoilée,
Seule, aux palmiers, aux vents, à l'ombre, à la vallée,
A la colline absente adressant mes adieux,
Pour vous voir plus long-temps je regardais les cieux.

MONTFORT.

O pure et douce ivresse! ô candeur ingénue!
Pour punir un ingrat qui vous a méconnue,
C'est vous qui, de ses torts, daignez le consoler!
Zoé! de mon bonheur voulez-vous m'accabler?

Ah! mon cœur ignorait jusques à l'espérance;
Tu m'as guidé, grand dieu! des rives de la France;
Ta bonté désarmait le bras de mon vainqueur,
Pour sauver par mon bras cet objet enchanteur.
Achève, et que Zoé ne me soit plus ravie,
Zoé, le charme unique et l'ame de ma vie.
Que Saladin me compte au rang de ses sujets,
Qu'il conserve un empire où règnent ses bienfaits;
Moins grand, mais plus heureux, je ne veux d'autre empire
Que le toît qu'elle habite et l'air qu'elle respire.
Et vous, exaucez-moi; vous, daignez confirmer
Ces vœux d'un cœur brûlant que je viens de former.
Vous avez sur mes jours une entière puissance.
Le vertueux Nathan vous donna la naissance;
Qu'il soit aussi mon père, et que des nœuds chéris...

ZOÉ.

Le sauveur de sa fille est devenu son fils.
N'exigez pourtant pas que ma bouche prononce;
C'est à Nathan qu'il faut demander la réponse.

MONTFORT.

Souffrez donc que je cède à mon empressement.
Pour ne vous plus quitter, je vous quitte un moment.
Puisse un père accueillir l'hommage le plus tendre!
Au fortuné Montfort puisse-t-il faire entendre
Ce nom sacré de fils, ce nom tant souhaité,
Aussi cher à mon cœur qu'il fut peu mérité!

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTFORT, NATHAN.

MONTFORT.

Sa grace, sa beauté, sa candeur ingénue,
Ont porté dans mon ame une ivresse inconnue.
Je ne vois que Zoé; toujours, oh! oui, toujours
Auprès d'elle, avec vous, s'écouleront mes jours.
N'est-il pas vrai, Nathan?

NATHAN.

Vous la verrez sans cesse.
Vous lui devez, Montfort, toute votre tendresse.

MONTFORT.

O mon père!

NATHAN.

Un tel nom...

MONTFORT.

Vous en êtes surpris?

NATHAN.

Cher et brave jeune homme!

MONTFORT.

Et non pas votre fils!

NATHAN.

Mon ami.

MONTFORT.

Votre fils!

NATHAN.

Mon bienfaiteur.

MONTFORT.

Encore!
Et votre fils, Nathan, ce fils qui vous implore,
Aura-t-il vainement embrassé vos genoux?

NATHAN.

Un moment, chevalier; arrêtez; levez-vous.

MONTFORT.

On peut rester sans honte aux genoux de son père.

NATHAN.

Levez-vous, quelle ardeur! quel bouillant caractère!
Et cette croix, Montfort, ces vœux d'un chevalier!

MONTFORT.

Zoé; d'un seul regard m'a fait tout oublier.
M'opposez-vous des vœux dictés par l'imprudence

Que, sans le concevoir, bégaya mon enfance?

NATHAN.

Non. Mais dois-je répondre à ceux de votre amour
Sans savoir quel Montfort vous a donné le jour?

MONTFORT.

Eh! qu'importe?

NATHAN.

Oh! beaucoup, beaucoup, je vous assure.

MONTFORT.

Ainsi vous repoussez la voix de la nature!
Vous divisez, Nathan, deux cœurs faits pour s'aimer.

NATHAN.

Je ne divise point, mais je veux m'informer.
Montfort, ce nom de père, il m'est doux de l'entendre.
A l'accepter de vous si je pouvais prétendre,
En comblant vos desirs je serais trop heureux.
Mais je me suis chargé d'un devoir rigoureux;
Je veux jusqu'à la fin le remplir avec zèle,
Et je cours sans tarder où ce devoir m'appelle.

SCÈNE II.

MONTFORT, ZOÉ, BRIGITE.

BRIGITE.

Eh bien, Nathan vous quitte, et vos vœux sont remplis.

MONTFORT.

J'implorais à ses pieds le tendre nom de fils :
Je n'ai pu l'obtenir.

ZOÉ.

De Nathan ! de mon père !

MONTFORT.

Oui, si je veux l'en croire, il est bon qu'il diffère.

BRIGITE.

Et quel est son prétexte ?

MONTFORT.

Un devoir important.

BRIGITE.

Vous saurez son secret. Jurez auparavant
D'aimer toujours Zoé, de la prendre pour femme,
De faire son bonheur et de sauver son ame.

MONTFORT.

Mais son père, avant tout, voudra-t-il consentir ?...

BRIGITE.

Il y sera forcé, j'ose le garantir.

MONTFORT.

Il y sera forcé ! j'ai peine à te comprendre.
Forcé, dis-tu, son père ?

BRIGITE.

Eh oui ! forcé de rendre
Ce qui n'est point à lui. Pourquoi dissimuler ?

C'est là le grand secret que Nathan veut céler.
Sa Zoé n'est point juive.

MONTFORT.

Elle est...

BRIGITE.

Elle est chrétienne.

MONTFORT.

Fort bien. Sa piété fait honneur à la tienne :
Tu sais donc convertir ?

BRIGITE.

Ne ferais-je pas bien ?
Mais vous n'entendez pas : elle est d'un sang chrétien.

MONTFORT.

Nathan, le bon Nathan, lui cacha sa naissance ?

BRIGITE.

Jamais de ses parens elle n'eut connaissance.
On ne sait point leur nom, leur foi, ni leur destin ;
Mais elle est bien chrétienne, et rien n'est plus certain ;
Car c'est chez des chrétiens que Nathan l'a trouvée ;
Et c'est par un chrétien que Dieu l'a conservée.

ZOÉ.

Brigite aurait bien dû renfermer ce secret ;
Et son excès de zèle est au moins indiscret.
Restez ici, Montfort ; je vais chercher mon père ;
Son cœur n'est point changé ; c'est en lui que j'espère.
A lui seul est le droit de choisir mon époux.
Si Nathan m'aime encor, Nathan sera pour vous.

SCÈNE III.

MONTFORT.

Quel étrange secret m'a confié Brigite!
J'en tirerai parti, la chose le mérite.
Nathan peut-il forcer la fille d'un chrétien?
Mon bon religieux saurait... Il ne sait rien.
Mais le voici, je pense, il est en compagnie.
Quel est ce court vieillard à mine rebondie?
Il a l'air de se plaindre et de gronder tout bas,
Et ses nombreux valets semblent compter ses pas.
De pompeux vêtemens! une allure hautaine!
Un regard dédaigneux, hypocrite avec peine!
Oh! c'est le patriarche, il n'en faut point douter.
Sans lui nommer personne, on peut le consulter.

SCÈNE IV.

MONTFORT, DOM TREMENDO, F. BONHOMME, SUITE.

DOM TREMENDO, bas à frère Bonhomme.

Oui, vous aurez manqué de courage et d'adresse.

F. BONHOMME.

Il est vrai; j'ai tremblé, j'ai rougi.

DOM TREMENDO.

Pauvre espèce!

MONTFORT, à part.

Ils sont fort occupés; différons un moment.

F. BONHOMME.

Je n'ai pas eu le don de mentir saintement.

DOM TREMENDO.

A quoi vous sert le froc?

F. BONHOMME.

Oh! la mauvaise honte!

DOM TREMENDO.

Sottise.

F. BONHOMME.

Vous plaît-il de régler notre compte?
Pour trois commissions...

DOM TREMENDO.

D'un succès malheureux.

F. BONHOMME.

Trois écus parisis.

DOM TREMENDO.

Tenez.

F. BONHOMME.

C'est encor deux;
Car un et deux font trois.

DOM TREMENDO.

Pas toujours.

F. BONHOMME, à part.

Il m'effraie.

DOM TREMENDO.

C'est un de temps en temps.

F. BONHOMME.

C'est trois quand on nous paie.

DOM TREMENDO.

Oui, c'est trois, j'en conviens, lorsqu'on a réussi.
Tant tenu, tant payé. L'Église en use ainsi.
Devenez plus habile : en rendant un service,
Qui sait? frère Bonhomme aurait un bénéfice;
Mais il tremble, il rougit; il ne sait point mentir.
Oh! nous n'en ferons rien; rien, pas même un martyr.

F. BONHOMME.

Tant mieux.

MONTFORT, s'approchant de dom Tremendo.

A vos regards puis-je un instant paraître?

DOM TREMENDO.

La croix! le manteau blanc! tout jeune! ah! c'est peut-être...
Oui, c'est le templier.

F. BONHOMME.

C'est lui, mon révérend.

DOM TREMENDO.

Écoutez, observez, voyez comme on s'y prend.

F. BONHOMME.

Bon.

DOM TREMENDO, à Montfort.

Nous vous chérissons; Saladin vous honore;
C'est le secret du ciel qui nous protége encore.
De la cause de Dieu, vous serez le soutien,
La fleur des chevaliers, l'honneur du nom chrétien.

MONTFORT.

Je demande...

DOM TREMENDO.

Ah! voyons.

MONTFORT.

Ce qui manque à mon âge:
Des conseils.

DOM TREMENDO.

C'est parler en jeune homme bien sage;
Mais il faudra les suivre.

MONTFORT.

Aussi tel est mon vœu.
En pensant avec vous, en raisonnant un peu...

DOM TREMENDO.

Penser est dangereux; raisonner, inutile;
Croire, c'est ce qu'il faut; croire est bien plus facile.

MONTFORT.

Me commanderiez-vous de croire aveuglément?

DOM TREMENDO.

La raison quelquefois est bonne assurément:
Employez la raison dans les choses vulgaires;
Mais, hors du temporel, en toutes les affaires

De Dieu, de son Église, elle est hors de saison.

F. BONHOMME.

Que de gens sont damnés pour avoir eu raison!

DOM TREMENDO.

Ah! pas mal.

MONTFORT.

Est-il vrai? c'est un malheur étrange.

DOM TREMENDO.

Rien n'est plus vrai. Si Dieu vous envoyait un ange,
Et tout ministre saint, confesseur de la foi,
Est un ange; si Dieu, qui vous adresse à moi,
D'une grande action vous déclarait capable,
On ne vous verrait point, par un orgueil coupable,
Opposer la raison à ce maître divin
Qui créa la raison dont vous êtes si vain.
Un jour, sur ce point là nous reviendrons, j'espère.
Il vous faut des conseils. Sur quel sujet?

MONTFORT.

Mon père,
Je suppose qu'un juif appelle son enfant
Une fille, un objet aimable, intéressant,
A l'ingénuité joignant une ame active,
A la beauté qui plaît la grace qui captive:
Si la nature entr'eux ne forme aucun lien,
Et si c'est en un mot la fille d'un chrétien;
Si trouvée, enlevée aux jours de son enfance,
Elle ignore sa foi, ses parens, sa naissance?

DOM TREMENDO.

Vous me faites frémir en me parlant ainsi.

Voyons, expliquez-vous; qu'est que tout ceci?
Procédons dans un ordre et clair et méthodique :
Mon fils, la chose est grave. Est-elle hypothétique?
Ou bien, si c'est un fait arrivé récemment,
Et qui peut-être encore arrive en ce moment?

MONTFORT.

Cela doit être égal. Quelle est votre pensée?

DOM TREMENDO.

Égal! erreur, mon fils. Hérésie insensée!
De la fière raison, voyez donc les excès;
Quand il s'agit du ciel et de ses intérêts,
Égal! eh non, vraiment! c'est chose nécessaire
Que de savoir du moins sur quoi l'on délibère.
Certes, il ne faut pas grande réflexion
Pour un pur jeu d'esprit, pour une fiction;
Mais, si ce n'était pas une simple hypothèse,
Si le cas arrivait dans notre diocèse,
Alors... Oh! nous verrions...

MONTFORT.

Alors? eh bien?

DOM TREMENDO.

Alors
On poursuit, on dénonce, on appréhende au corps...

MONTFORT.

Ciel!

DOM TREMENDO.

Le juif prévenu de ces délits énormes.

MONTFORT.

De grace...

DOM TREMENDO.

Point de grace : un procès dans les formes.

MONTFORT.

Si...

DOM TREMENDO.

L'on fait un exemple utile et signalé.

MONTFORT.

Il faut d'abord...

DOM TREMENDO.

Il faut que le juif soit brûlé.

MONTFORT.

Brûlé!

DOM TREMENDO.

Des saints canons tel est l'arrêt suprême
Contre tout juif, impur et frappé d'anathème,
Qui commet envers Dieu l'effroyable attentat
De corrompre un chrétien, d'en faire un apostat.

MONTFORT.

Brûlé!

DOM TREMENDO.

Remarquez bien qu'à l'égard de l'enfance,
Tout, de la part du juif, est censé violence.

MONTFORT.

Si l'enfant périssait quand un zèle attentif
S'intéresse...

DOM TREMENDO.

J'entends ; mais on brûle le juif.

MONTFORT.

Brûlé! pour avoir eu l'ame honnête et bien née!
Pour avoir secouru la jeune infortunée!

DOM TREMENDO.

Zèle impie, indiscret! pourquoi la secourir?
Il était plus humain de la laisser mourir:
Sa mort valait bien mieux que sa perte éternelle.
Dieu ne veillait-il pas? sa bonté paternelle,
Sans le secours du juif, pouvait la conserver.

MONTFORT.

Eh bien! malgré le juif, il peut donc la sauver.

F. BONHOMME.

C'est embarrassant.

DOM TREMENDO.

Paix.

MONTFORT.

Un peu plus d'indulgence.
S'il n'éleva l'enfant dans aucune croyance,
Si, lui laissant le choix d'un système adoptif...

DOM TREMENDO.

Oh! c'est alors surtout que l'on brûle le juif.
Oui! des enfans chrétiens c'est ainsi qu'on dispose!
Passe pour juive encore: c'est croire à quelque chose.
Tout en brûlant le juif, on aurait pu... mais rien!
Ne rien croire du tout! nous l'empêcherons bien.
Adieu.

MONTFORT.

Ce que j'ai dit vaut-il qu'on s'en occupe?
Un problême!

DOM TREMENDO.

A résoudre. Oh! je ne suis point dupe.
Je prétends que le juif soit cité devant moi.
Élever des enfans qui n'ont ni foi ni loi!
Un bel auto-da-fé nous en fera justice.
Il faut qu'en tous les points le traité s'accomplisse;
J'en ai l'original écrit sur parchemin,
Bien scellé, bien signé : Philippe et Saladin.
Je devine les noms qu'on ne veut pas m'apprendre,
Le sultan me verra; je lui ferai comprendre
Qu'un aussi grand scandale anéantit les mœurs;
Qu'un sultan, qui permet de pareilles horreurs,
Compromet son salut, ses intérêts, sa gloire;
Qu'un trône est renversé dès qu'on peut ne rien croire;
Qu'il y va de ses jours, et qu'à moins d'être un sot,
Qui veut régner en paix veut un peuple dévot.

SCÈNE V.

MONTFORT, SALADIN.

MONTFORT.

En qualité de moine, il est impitoyable;
C'est bien, si diable il y a, le pontife du diable.
Mais Saladin pensif vient d'un autre côté;

Seul... et qu'a-t-il besoin d'un éclat emprunté?
Sultan, ton prisonnier...

SALADIN.

Toi! ce nom m'humilie.
Je puis te rendre libre, ayant sauvé ta vie;
Tu l'es dès ce moment, jeune et brave chrétien;
Mais j'envie aux Français un cœur tel que le tien.
Voilà bien mon Assad! c'est son image entière;
C'est sa voix, son courage, et sa franchise altière;
Tel que je l'ai connu, je le retrouve en toi.
Je puis te dire : Assad, qu'as-tu fait loin de moi?
Quel dieu conservateur te rend à ma tendresse?
Quel souffle a rafraîchi ces fleurs de ta jeunesse?
Du long sommeil d'Assad quels lieux furent témoins?
Dans ce rêve enchanteur tout n'est pas rêve au moins.
Le temps fuit : j'ai vieilli ; mais les rides de l'âge
N'ont point sur mon Assad étendu leur outrage.
Aux jours de mon printemps je l'ai vu se flétrir,
Mon automne embelli le verra refleurir.
Le veux-tu?

MONTFORT.

Mais ta loi...

SALADIN.

Tu vivras dans la tienne,
Libre au bord du Jourdain comme au bord de la Seine.
Je ne demande point de raisins au pommier,
De datte au sycomore, et d'olive au palmier.

MONTFORT.

Sans cela, serais-tu si bon, si magnanime?

SALADIN.

C'est toi que la bonté, toi que la gloire anime.

MONTFORT.

Moi!

SALADIN.

N'as-tu pas sauvé la fille de Nathan?
Une fille charmante!

MONTFORT.

On t'a dit vrai, sultan :
Elle charme, elle est belle, et j'ai sauvé sa vie.
J'accours à la lueur d'un horrible incendie,
Chez Nathan, c'est ce juif que je ne connais pas.
Le hasard, qui souvent paraît guider nos pas,
Veut que mon action tourne à son avantage.

SALADIN.

Ton action est belle, et le hasard, bien sage;
Il guide donc les pas d'un chevalier chrétien.
Le hasard t'a conduit chez un homme de bien.

MONTFORT.

Trop souvent le même homme a différentes faces.

SALADIN.

Attachons-nous au fond et non pas aux surfaces.
D'un examen stérile à quoi bon te charger?
Jouis et bénis Dieu qui sait tout arranger.
Mais, jeune homme, je crains cette rigueur extrême.
Je ne suis pas toujours d'accord avec moi-même
Et j'ai bien quelquefois mes différens côtés.

MONTFORT.

Mais tu n'as pas du moins des dehors affectés,
L'étalage imposteur d'une sagesse austère.

SALADIN.

A qui donc en veux-tu? pourquoi tant de mystère?
Des soupçons sur Nathan! qui pourrait t'en donner?

MONTFORT.

Lui? J'ai droit de me plaindre et de le soupçonner.
Il était loin d'ici. Cette fille si belle,
Cette Zoé... tu sais ce que j'ai fait pour elle;
Français et templier, j'ai rempli mon devoir.
J'avais, depuis ce temps, refusé de la voir.
Que je rougis!

SALADIN.

De quoi? d'avoir été sensible
Pour une juive? toi! le scrupule est risible.
J'ignorais que le cœur eût des opinions.

MONTFORT.

Je rougis de céder à des impressions
Dont j'avais si long-temps méprisé la puissance,
D'avoir été vaincu sans faire résistance.
Par un discours flatteur le père me séduit,
Me parle de Zoé, près d'elle me conduit.
Cet instant me soumet au pouvoir d'une femme;
Une seconde fois j'ai traversé la flamme:
Mon cœur a tout senti, ma bouche a tout osé:
J'ai demandé sa main; Nathan m'a refusé.

SALADIN.

Refusé!

MONTFORT.

Pas encor; mais il procède en forme.
Il faut auparavant qu'il pense, qu'il s'informe.
Il veut y réfléchir. Eh! n'a-t-il pas raison?
Moi-même, quand le feu consumait sa maison,
Quand j'entendais les cris de sa fille expirante,
Avant de m'élancer dans la fournaise ardente,
J'ai réfléchi long-temps, comme il fait aujourd'hui;
Je me suis à loisir informé comme lui.
Nathan est bien heureux d'avoir tant de prudence.

SALADIN.

Ta plainte est trop amère; allons, de l'indulgence,
Montre au moins pour son âge un peu plus de respect.
Je vois dans tout ceci le vieillard circonspect,
Mais non le sot crédule où le lâche hypocrite.
Crois-tu donc qu'il voudra te faire israélite?

MONTFORT.

Je ne répondrais pas que ce fût son projet;
Mais certains préjugés, sucés avec le lait,
Deviennent nos tyrans jusque dans la vieillesse.
Et qu'importent les ris d'une feinte sagesse?
En riant de ses fers, cesse-t-on d'en porter?

SALADIN.

Cette remarque est mûre et bonne à méditer.

MONTFORT.

Si le sage Nathan, si ce parfait modèle,

A l'esprit de sa secte aveuglément fidèle,
Frondant nos préjugés, mais esclave des siens,
Détournait de leur foi les filles des chrétiens;
Si, les faisant chercher dès leur plus tendre enfance,
Il trompait à loisir leur crédule innocence,
Que dirais-tu, sultan?

SALADIN.

Mais je n'en croirais rien.

MONFORT.

Je saurai me venger.

SALADIN.

Sois tranquille, chrétien.

MONTFORT.

Ce reproche m'accable, et je sens sa puissance.
Si je savais comment, dans cette circonstance,
Assad en eût agi?

SALADIN.

Pas beaucoup mieux, je crois.
Il se fût emporté peut-être autant que toi.
A lui tant ressembler qui donc a pu t'instruire?
Comme toi, par un mot, il savait me séduire.
Si contre mon Nathan tu n'es point prévenu,
Son caractère encor ne m'était pas connu.
Mais il est mon ami; tu l'es aussi sans doute:
Ne restez pas brouillés sans vous entendre. Écoute:
Laisse-moi prendre au moins quelques renseignemens.
Tes moines tracassiers, dans leurs emportemens,
Voudraient, contre ce juif, armer l'Asie entière.
Un chevalier n'est pas chrétien à leur manière:

Prompt à rendre service, et lent à se venger...

MONTFORT.

Plus loin qu'il ne fallait, j'ai pensé m'engager :
Du vieux Dom Tremendo si l'âpre caractère
Ne m'avait effrayé...

SALADIN.

Comment dans ta colère
Sans m'avoir consulté, tu t'adresses d'abord
Au patriarche?

MONTFORT.

Eh! oui. C'est un premier transport;
J'en rougis à tes yeux; je me sens bien coupable,
Si ton Assad en moi n'est plus reconnaissable.

SALADIN.

Ta crainte et ta pudeur me l'ont déjà rendu.
Celui qui sait rougir aime encor la vertu.

SCÈNE VI.

SALADIN, MONTFORT, NATHAN, ZOÉ
BRIGITE, DOM TREMENDO, F. BONHOMME

NATHAN, à Saladin.

Permets.

SALADIN.

Nathan lui-même, et sa fille, je pense.

MONTFORT.

C'est elle.

SALADIN.

Que d'attraits! quelle aimable innocence!
Que son père est heureux! Zoé, plus je vous vois...
Pardonnez-moi ces pleurs; je fus père autrefois.

ZOÉ.

Je n'éprouvai jamais d'émotion plus tendre.

DOM TREMENDO.

Je dénonce Nathan.

SALADIN.

Nathan!

NATHAN.

Daigne m'entendre.

DOM TREMENDO.

Je réclame vengeance.

SALADIN.

Un patriarche!

NATHAN.

Et moi
Je réclame justice.

SALADIN.

Et tu l'auras. Pourquoi
Dénoncez-vous Nathan?

DOM TREMENDO.

Zoé n'est point sa fille;
Elle ignore son nom, son pays, sa famille,
Son Dieu.

SALADIN.

Qui vous l'a dit?

DOM TREMENDO.

Ce jeune templier
Sait bien tout le secret.

SALADIN.

Est-il vrai, chevalier?
De qui le tenez-vous?

BRIGITE.

Pardon.

NATHAN.

De vous, Brigite?

SALADIN.

Et vous, d'un tel secret qui vous avait instruite?

NATHAN.

Moi-même.

BRIGITE.

Trop de zèle...

NATHAN.

Est souvent dangereux :
Le tien n'aura pourtant que des effets heureux.

SALADIN.

Mais adoptive ou non, cette Zoé si chère,
Pourquoi crains-tu, Nathan, de l'unir...

NATHAN.

A son frère.

SALADIN, MONTFORT, ZOÉ, BRIGITE.

Se peut-il?

NATHAN.

Je le crois. Votre nom, votre sort,
Chevalier, quels sont-ils?

MONTFORT.

Olivier de Montfort;
Tel est mon nom. Ces lieux ont vu mourir mon père.

NATHAN.

Ne l'ont-ils point vu naître?

MONTFORT.

On le disait. Ma mère
Déposa mon enfance au sommet du Thabor,
Dans l'hospice sacré que l'on habite encor.
Elle revit bientôt les rives de la France.
Par elle transporté dans les murs de Valence,
De là, près de Philippe à la cour amené,
J'y devins orphelin sans être abandonné;
Mais, né d'une Française, au fond de la Syrie,
L'instinct me commandait de revoir ma patrie.
Admis depuis six mois parmi les templiers,
Je suivis l'étendard des jeunes chevaliers
Qui, dans les derniers temps, vinrent sur ce rivage
Illustrer sans succès un injuste courage.
Je fus pris au combat par un gros d'ennemis.
Saladin sait le reste.

SALADIN.

Aujourd'hui, j'en frémis,

D'après ce que j'entends, j'ai pu commettre un crime.

NATHAN.

On t'avait dit qu'Assad épousa dans Solyme...

SALADIN.

Une jeune Française.

DOM TREMENDO.

Et mourut bon chrétien.

F. BONHOMME.

Ah! comme il était sage! et comme il voyait bien!

SALADIN.

Mais, du nom de sa femme avait-on connaissance?

NATHAN.

On l'appelait Montfort; elle était de Valence.

SALADIN.

Enfans, enfans chéris, que je presse en mes bras,
Seriez-vous, tous les deux, fils de mon frère?

MONTFORT.

Hélas!

DOM TREMENDO.

Ce moine peut donner quelque nouvel indice.

F. BONHOMME.

Quinze ans déjà passés, le soir, en notre hospice,
Une dame française amena deux enfans:
Une fille, un garçon; le garçon de quatre ans,
La fille de six mois. Servant du monastère,

Je n'ai pu du secret être dépositaire.
Leurs noms et leurs destins ne me sont pas connus :
Le gardien savait tout, mais ce gardien n'est plus.

NATHAN.

Frappé de certains bruits, au bout de deux années,
J'allai voir ces enfans ; mais, de leurs destinées
Tout vestige à l'hospice était anéanti ;
Et le jeune Olivier lui-même était parti.
Étonné qu'on l'eût seul amené dans la France,
D'une bonne action je conçus l'espérance ;
Au sein de ma maison je recueillis la sœur,
Zoé, qui sur mes jours versa tant de douceur,
Zoé qui fut ma fille.

ZOÉ.

Et qui veut toujours l'être.

SALADIN.

Ah! que la vérité se fasse mieux connaître.
Nulle preuve!

DOM TREMENDO.

Un instant. Nous en avons, je croi.
Quand j'ai quitté Montfort, ce juif était chez moi :
Il venait m'informer de sa fausse démarche.
J'ai répondu qu'au temps du dernier patriarche
On avait de l'hospice, et par un ordre exprès,
Porté chez ce prélat le dépôt des secrets ;
Qu'il avait lui, le juif, tenté la providence,
Commis par des bienfaits le péché d'imprudence.
Par des soins réprouvés blessé nos saintes lois :
Que le grand Saladin protégerait nos droits ;

Qu'un juif ne doit jamais adopter que des juives.
Enfin, j'ai devant lui fouillé dans nos archives.
En ce coffret d'ébène, un papier s'est trouvé.
Au dos est en français, Olivier et Zoé.
Plus bas en syrien, d'un petit caractère,
On lit : « De cet écrit respectez le mystère.
» D'un enfant que l'on pleure il fera le destin;
» Remettez, sans l'ouvrir, la lettre à Saladin. »
Les cachets sont entiers. Daignez les rompre et lire.

SALADIN.

C'est la main de mon frère! à peine je respire.
« O Frère bien aimé, cet écrit précieux
» N'affligera point ta grande ame.
» Delphine de Montfort a dessillé mes yeux;
» Persuadé par elle, en la prenant pour femme,
» Ton Assad a quitté la foi de ses aïeux.
» En attendant que sur la terre,
» La paix descende enfin des cieux;
» Nous sauvons deux enfans des périls de la guerre.
» Peut-être dans Solyme ils trouveraient la mort.
» L'un d'eux est notre fils, Olivier de Montfort;
» Zoé, seul rejeton d'une auguste famille,
» Des fils ravis à ton amour
» Pourra te consoler un jour :
» Zoé n'est point Zoé, mais Selima ta fille. »

TOUS.

Ciel!

SALADIN.

Selima! rends-moi mes enfans malheureux;

Viens tarir tous les pleurs que j'ai versés pour eux.
Montfort, je te la donne. Assad, ô mon cher frère,
Tu me conservais donc le bonheur d'être père!

ZOÉ.

Olivier!

MONTFORT.

Selima! vous n'êtes point ma sœur.

NATHAN.

Mes desirs sont comblés, ce n'était qu'une erreur.

F. BONHOMME.

C'est pourtant bien dommage; elle n'est pas chrétienne.

NATHAN.

Sultan, reprends ta fille.

SALADIN.

Elle est aussi la tienne.

NATHAN.

J'habitais avec elle; il faut nous séparer.

ZOÉ.

Jamais.

SALADIN.

Avec nous trois tu viendras demeurer.

BRIGITE.

Et moi donc?

ZOÉ.

Viens aussi.

BRIGITE.

Puis-je vivre loin d'elle?

SALADIN.

Venez, aimez-la bien, mais calmez votre zèle.

DOM TREMENDO.

Le bon cœur!

SALADIN.

Et, Nathan, que dites-vous du sien?

DOM TREMENDO.

On n'est pas, quoique juif, un plus homme de bien.

SALADIN.

Ainsi vous l'absolvez du péché d'imprudence!

DOM TREMENDO.

Ah! du Dieu des chrétiens je vois la providence.

SALADIN.

Souffrez, dom Tremendo, qu'il soit le Dieu de tous.
Le soleil qu'il créa luit pour vous et pour nous.
Célébrons cependant cette heureuse journée;
Par un banquet d'amis qu'elle soit terminée.
Là, sans vouloir du Ciel régler les intérêts,
Soyons, en nous aimant, dignes de ses bienfaits.
Le reste, à Saladin passez quelque hérésie,
Le reste est habitude, intérêt, fantaisie.
Sur ce point délicat si l'on veut s'accorder,
L'État doit tout permettre, et ne rien commander.

FIN.

FRAGMENS

DES

PORTRAITS DE FAMILLE,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

SIR ARNOLD.

LADY JOSÉPHINE, épouse de sir Arnold.

ÉLISA, pupille de sir Arnold.

SIR OLIVER.

SIR GEORGES. } Frères, neveux de sir Oliver.
SIR CHARLES. }

ROULEY, domestique de sir Charles.

MOSÈS, usurier.

FRAGMENS

DES

PORTRAITS DE FAMILLE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIR ARNOLD, LADY JOSÉPHINE.

SIR ARNOLD.

Non, madame, jamais; non, soyez-en certaine;
Je ne souffrirai point vos airs de souveraine.

LADY JOSÉPHINE.

Monsieur, de me réduire en vain vous vous flattez;
Je dois, je prétends faire en tout mes volontés.

SIR ARNOLD.

Où donc est le respect?

LADY JOSÉPHINE.

Du respect!

SIR ARNOLD.

Oui, madame.

LADY JOSÉPHINE.

Pour vous!

SIR ARNOLD.

Pour un mari.

LADY JOSÉPHINE.

Non. Je sais qu'une femme,
Du moment qu'elle vit sous le nom d'un époux,
Peut agir à sa tête et contenter ses goûts.
Parce qu'on m'éleva jadis à la campagne,
Vous me feriez votre humble et docile compagne!
Oh! si comme un enfant vous vouliez me traiter,
Pourquoi m'épousiez-vous? il fallait m'adopter.
Vous étiez assez vieux...

SIR ARNOLD.

Voilà, voilà ma faute,
Et l'on ne fit jamais de sottise plus haute.
Quand j'aurais le malheur de vous mettre en courroux,
Je le dirais tout franc : chacun se plaint de vous;
On jase, on rit tout haut de vos folles dépenses,
Et vous vous illustrez par des extravagances.
L'essaim d'écervelés, qui flatte vos travers,
Assiége sur vos pas les bals et les concerts :
On cite votre nom pour les modes nouvelles;

Vous changez tous les jours de plumes, de dentelles;
Vons entassez rubans, fleurs de toutes saisons,
Chapeaux, perruque blonde et mille autres chiffons.
Enfin... quoi! vous riez!

LADY JOSÉPHINE.

Oui, de votre folie:
Mais regardez-moi donc, je suis jeune et jolie.
Est-ce ma faute à moi si l'on me suit partout?
Faut-il me reprocher aussi d'avoir du goût?
Au lieu de m'applaudir...

SIR ARNOLD.

A merveille, madame;
Mais aviez-vous du goût quand je vous pris pour femme?

LADY JOSÉPHINE.

Non, puisqu'à cet hymen mon cœur a consenti?

SIR ARNOLD.

J'étais pour vous, je pense, un assez bon parti.
Je me rappelle encor ma première visite:
Quel était votre état? vous l'oubliez bien vite.

LADY JOSÉPHINE.

Il fallait qu'il fût triste et des plus ennuyeux
Pour me déterminer...

SIR ARNOLD.

Toujours de mieux en mieux.
Songez donc au village où vous fûtes nourrie,
Sous l'œil de votre père, et dans sa métairie.

Quand chez lui, pour vous voir, je vins le premier jour,
Vous brodiez, l'œil baissé, devant votre tambour;
Vous étiez près de moi modestement assise;
Vous portiez cheveux noirs, jupons gris, robe grise;
Des clefs en long trousseau pendaient à vos côtés.

LADY JOSÉPHINE.

Oh! ce n'est que cela : vraiment vous m'enchantez!
J'ai du talent aussi pour la caricature,
Et je vais de bon cœur achever la peinture.
Je lisais quelquefois sur un lugubre ton,
Pour ma tante Arabelle un ennuyeux sermon;
Souvent je récitais d'une voix lamentable
Du fameux prince Arthur l'histoire véritable;
J'endormais, aux accords d'un clavecin criard,
Mon père, à son retour de la chasse au renard.
Ou bien avec Andreus, vicaire du village,
Je jouais à la mouche, à l'ombre, au mariage.

SIR ARNOLD.

C'est vrai. Je crois encor vous entendre et vous voir.
Vous souvient-il aussi que le dimanche au soir,
Avec le grand papa vous alliez en partie,
En chariot traîné par le vieux cheval-pie?
Et pour votre cocher, dites, n'aviez-vous pas
Le sommelier Martin qui vous menait au pas?
Aujourd'hui vous avez, grace à ma complaisance,
Vis-à-vis, phaéton, berline, diligence,
Cocher, trois grands laquais, un petit postillon,
Six chevaux pour traîner madame à Kensington.
Votre état fut long-temps éloigné de l'aisance;

Vous voilà parvenue à l'extrême opulence :
Tout vous manquait; chez vous tout se trouve à foison,
Jeu, grand train, table ouverte, excellente maison,
Les plaisirs, les entours d'une très-haute dame;
Vous avez, en un mot, l'honneur d'être ma femme.

LADY JOSÉPHINE.

Et je n'aspire plus qu'au singulier honneur.
D'être bientôt...

SIR ARNOLD.

Ma veuve! oui, j'entends.

LADY JOSÉPHINE.

Votre humeur
Devient de jour en jour plus aigre et plus fâcheuse;
J'imite votre exemple, et suis un peu grondeuse.
J'ai tort. Laissons cela. J'espère qu'à la fin,
Vous avez terminé vos leçons du matin.

. . . . . .

SCÈNE III.

SIR ARNOLD.

Fort bien. Je ne suis plus le maître en ma maison.
Et tel est cependant le sort d'un vieux garçon,
Dès qu'il veut à son tour tâter de l'hymenée.
Elle fait mon bonheur depuis près d'une année :
Depuis ce bonheur là... je suis fort malheureux.
Mais pourquoi l'épouser? oh! j'étais amoureux.
Le jour même où je fis cette énorme sottise,

Nous avons eu dispute en entrant dans l'église;
Le prêtre et l'auditoire entendaient nos éclats;
Et les cloches du lieu faisaient moins de fracas.
Chaque jour, chaque instant, c'est dispute nouvelle;
Si j'eusse offert ma main à quelque demoiselle
Qui de la capitale eût connu les travers,
Passe; mais au village on n'a pas les grands airs.
Quoique fille des champs, à voir de quelle aisance
Elle a de nos ladys singé l'extravagance,
On jugerait qu'à Londre elle a toujours vécu;
On croirait volontiers qu'elle n'a jamais vu
D'arbres, ni de jardin que le parc de Saint-James:
Aux champs, d'après cela, courez choisir vos femmes.
En robe d'indienne, en jupons brodés d'or,
Sur les monts de l'Écosse, au palais de Windsor,
La raison n'entre point dans ces têtes frivoles;
Les femmes en tous lieux sont toujours un peu folles:
Ces folles-là pourtant nous mènent malgré nous;
Elles sont folles, soit; mais nous sommes plus fous.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIR ARNOLD, ÉLISA.

SIR ARNOLD.

ÉLISA.

ÉLISA.

L'on m'appelle.

SIR ARNOLD.

Eh! oui; venez, ma chère.
Élisa, vous avez un fort bon caractère;
J'ai toujours estimé ce grand fonds de douceur,
Et je vous traite plus en père qu'en tuteur.

ÉLISA.

Élisa de vos soins sera digne, j'espère.

SIR ARNOLD.

J'étais l'intime ami de défunt votre père:

C'était un galant homme, et qui vous aimait fort;
Et tenez pour certain que, s'il n'était pas mort,
Déjà d'un bon époux il vous aurait pourvue.
Mais ce soin me regarde, et j'ai jeté la vue
Sur un mari charmant, le seul digne de vous.
Vous riez, Élisa!

ÉLISA.

Quel est donc cet époux?

SIR ARNOLD.

Un homme... sans défauts; vous devinez peut-être?

ÉLISA.

Pas trop. Quel est son nom? je voudrais le connaître.

SIR ARNOLD.

Sir George, apparemment.

ÉLISA.

Mais, monsieur, entre nous...

SIR ARNOLD.

Hem!

ÉLISA.

Je n'ai pas pour lui les mêmes yeux que vous.

SIR ARNOLD.

J'entends. Vous aimez mieux son méprisable frère.

ÉLISA.

Je ne puis le nier : je fus toujours sincère.
En renonçant à lui, je n'ai point abjuré
L'intérêt qu'autrefois il m'avait inspiré.

Je sais que mon devoir est dans l'obéissance;
Mais on n'ordonne point l'amour, l'indifférence.

SIR ARNOLD.

Mais on n'ordonne point... voilà du sentiment.
Pourquoi chez les Anglais n'est-il plus de couvent?
Sir Charles!

ÉLISA.

Contre lui la haine vous anime.
Son frère, dites-vous, a la publique estime;
Il a du moins la vôtre, il est aimé de vous:
Puisse-t-il mériter un partage aussi doux!
Sir Charle a, je le sais, l'ame sensible et fière;
Il n'est pas sans vertu, puisqu'il a su me plaire.

SIR ARNOLD.

Élisa, vous avez un caractère affreux.

ÉLISA.

Vous disiez tout à l'heure...

SIR ARNOLD.

Aimer un malheureux
Qui n'est depuis long-temps défendu par personne!

ÉLISA.

Ce n'est pas un motif pour que je l'abandonne.
S'il faut que ma raison condamne ses erreurs,
Permettez-moi, du moins, de plaindre ses malheurs.

SIR ARNOLD.

Prenez bien garde...

ÉLISA.

Adieu, monsieur, je me retire.

SIR ARNOLD.

Son père est mort exprès... deux femmes! quel martyre!
L'une est tout sentiment; l'autre... ah! je l'aperçoi.

SCÈNE II.

SIR ARNOLD, LADY JOSÉPHINE.

LADY JOSÉPHINE

Qu'est-ce donc, Sir Arnold? ne grondez pas sans moi.

SIR ARNOLD, à part.

Bon. Celle-ci du moins n'est pas sentimentale.

LADY JOSÉPHINE.

Vous querellez toujours, et c'est un vrai scandale.

SIR ARNOLD.

Vous pouvez m'apaiser d'un mot.

LADY JOSÉPHINE.

De tout mon cœur;
Car j'ai besoin, mon cher, de votre bonne humeur,
Je perds tout mon argent depuis trois matinées.

SIR ARNOLD.

Çà, combien vous faut-il?

LADY POSÉHINE.

Eh! mais, deux cents guinées

SIR ARNOLD.

Quand vous êtes aimable on fait ce qui vous plaît.
Voici l'or qu'il vous faut.

LADY JOSÉPHINE, lui donnant sa main à baiser.

Et voici mon billet.

. . . . . .

SCÈNE V.

SIR ARNOLD, SIR OLIVER, MOSÈS, ROULEY.

. . . . . .

SIR OLIVER.

Mais pour l'usure enfin n'est-il pas un jargon?

ROULEY.

L'essentiel, je pense, est d'être bien fripon.

MOSÈS, à Rouley.

Monsieur est du métier?

ROULEY.

Moi! non, je vous assure.

MOSÈS.

Monsieur l'entend du moins; il parle bien usure.

SIR OLIVER.

Quel intérêt faut-il demander?

SIR ARNOLD.

Vingt pour cent.

MOSÈS.

Fi donc! monsieur serait reconnu dans l'instant.

ROULEY.

Vous ne voudriez pas passer pour honnête homme?

MOSÈS.

Il faudra demander une très-forte somme.
Songez que le métier déjà ne vaut plus rien;
Vous en dégoûteriez bientôt les gens de bien.

SIR OLIVER.

Quoi donc? trente pour cent?

MOSÈS.

Beaucoup plus.

SIR OLIVER.

Comment diable.
Cinquante pour cent?

MOSÈS.

Soit. C'est assez raisonnable.
Pourtant si l'emprunteur a grand besoin d'argent,
Comme les temps sont durs, demandez cent pour cent.

SIR ARNOLD.

C'est un fort bon métier.

MOSÈS.

Pas trop, je vous l'atteste.

SIR OLIVER.

Allons; chemin faisant, j'apprendrai tout le reste.

SIR ARNOLD.

Vous n'auriez pas le temps; c'est à deux pas d'ici.

SIR OLIVER.

Bon. Mosès peut me rendre un fripon accompli,
Avant que nous soyons au détour de la rue.

MOSÈS.

Un moment. C'est ici que se fait l'entrevue.

SIR ARNOLD.

Chez moi ?

MOSÈS.

Chez vous, monsieur, c'est ma condition;
Il faut soigner un peu sa réputation.
Je puis entrer chez vous; on connaît vos affaires:
Je ne veux pas prêter le flanc à mes confrères.
Sir Charle est prévenu. Vous savez qu'aujourd'hui
Un honnête usurier ne peut entrer chez lui.
Il est depuis long-temps sans aucune ressource;
Et je compromettrais mon crédit à la bourse:
Mes envieux partout iraient me décrier.

SIR ARNOLD.

Personne ne le voit, pas même un usurier!
N'importe à cet essai bien loin que je m'oppose,
J'en veux savoir l'issue. Allons, Rouley, pour cause,

Suis mes pas. Sans adieu, mon ami; je veux bien
Vous prêter ma maison pour ce grave entretien;
Garantissons Mosès des fureurs de l'envie :
Charles vient; je vous laisse en bonne compagnie.

SCÈNE VI.

SIR CHARLES, SIR OLIVER, MOSÈS.

MOSÈS.

Allons, parlez, messieurs, vous êtes en présence:
Vous pouvez devant moi traiter en conscience :
A cinquante pour cent l'argent sera prêté.

(A sir Charles.)

C'est monsieur Prémium, garçon de probité,
Honnête autant que moi, discret et charitable;

(A sir Oliver.)

Voici monsieur Norton, débiteur très-solvable;
On peut, sans trop risquer, venir à son secours.

SIR CHARLES.

Mosès s'est embarqué dans un fort beau discours.
Tenez, voici le fait, sans art, sans éloquence :
Je suis un étourdi qui, par extravagance,
Mangeant, dissipant tout, ayant besoin d'argent,
Veux vous en emprunter à cinquante pour cent,
Et vous un vieux richard qui, voyant ma détresse,
Exigeriez de moi, par excès de sagesse,
Jusqu'à mille pour cent, si je le trouvais bon :

Je pourrai vous citer tout bas comme un fripon;
Vous pourrez m'appeler tout haut un imbécile;
Ainsi, vous le voyez, rien n'est moins difficile
Que de traiter ensemhle en tout bien, tout honneur,
Et sans cérémonie.

SIR OLIVER.

A dire vrai, monsieur,
Cette franchise là ne saurait me déplaire;
Je tiens qu'il faut marcher rondement en affaire:
J'ai, moi, pour vous prêter, j'ai, tout à l'heure exprès,
Emprunté quelque argent à de gros intérêts.
Demandez à Mosès.

MOSÈS.

Rien n'est plus véritable.

SIR OLIVER.

Celui de qui j'emprunte est un homme intraitable.
Mais il faut se saigner dans les occasions;
A plus d'un tiers de perte il vend des actions.
Demandez à Mosès.

MOSÈS.

Oui, la chose est très-sûre;
D'ailleurs monsieur sait bien que je hais l'imposture.

SIR CHARLES.

Il est trop juste au fond de le dédommager:
Je ne suis pas ingrat pour qui veut m'obliger.

SIR OLIVER.

Mais lorsqu'à vous prêter aujourd'hui je m'engage,
De la somme du moins me donnez-vous un gage?

Possédez-vous des biens, des terres?

SIR CHARLES.

Non, ma foi;
Dans les deux continens je ne vois rien à moi,
Pas un seul arbrisseau, pas une taupinière.

SIR OLIVER.

Vous n'avez pas perdu votre fortune entière?
Vous avez des effets précieux?

SIR CHARLES.

Tout à fait.
Deux ou trois vieux chevaux, sept ou huit chiens d'arrêt.

SIR OLIVER.

Fort bien. La garantie est solide et brillante.

SIR CHARLES.

On en pourrait trouver qui fût plus rassurante:
Soit; mais vous connaissez sans doute mes parens?

SIR OLIVER.

Oui.

SIR CHARLES.

J'ai dans le Bengale, au moins depuis quinze ans,
Un oncle.

SIR OLIVER.

Je le sais.

SIR CHARLES.

Sa fortune est immense.

SIR OLIVER.

Il est vrai; mais sur lui quelle est votre espérance?

SIR CHARLES.

Très-complète; et Mosès peut vous certifier
Que de Sir Oliver je serai l'héritier.

SIR OLIVER.

La nouvelle...

SIR CHARLES.

N'a rien qui doive vous surprendre.

SIR OLIVER.

Je suis en vérité bien aise de l'apprendre.

SIR CHARLES.

Certes mon cœur ne peut souhaiter son trépas...

SIR OLIVER.

Eh bien?

SIR CHARLES.

Mais il est vieux, infirme, et, dans le cas
Où sa mort... car enfin, vous savez que tout passe.

SIR OLIVER.

Nous allons un peu vite; il est vivant; de grace...

SIR CHARLES.

Eh! quoi! vous voudriez le savoir déjà mort?

SIR OLIVER.

Non, j'en serais faché, je vous jure, et très-fort.
On assure au surplus qu'il se porte à merveille.

SIR CHARLES.

Eh! non; rassurez-vous, je vous dis à l'oreille
Qu'il est mal.

SIR OLIVER.

Des récits sur qui l'on peut compter...

SIR CHARLES.

Je vous dis qu'il est mal ; faut-il le répéter?
Mais très-mal, mais au point qu'en le voyant paraître,
Ses parens, ses amis pourraient le méconnaître.

SIR OLIVER.

Ah! ah! ah!

SIR CHARLES.

Vous riez!

SIR OLIVER.

Le trait est fort plaisant.

SIR CHARLES.

Et très-vrai.

SIR OLIVER.

Je le crois. On dit même, on prétend...

SIR CHARLES.

Quoi?

SIR OLIVER.

Qu'il est de retour et qu'on l'a vu dans Londre.

SIR CHARLES.

Oh! pour celui-là, non, j'ose vous en répondre.

SIR OLIVER.

Mais il le sait fort bien celui qui me l'a dit.
Demandez à Mosès.

MOSÈS.

Fort bien, sans contredit.

SIR CHARLES.

Brisons-là dessus.

SIR OLIVER.

Soit. Dites-moi, je vous prie,
Feu votre père avait beaucoup d'argenterie?

SIR CHARLES.

Oui.

SIR OLIVER.

Des plats ciselés, des vases somptueux.

SIR CHARLES.

Bon. Tout cela, mon cher, était bien fastueux.
Dans un besoin..:

SIR OLIVER.

J'entends; la vaisselle est fondue.
Et sa bibliothèque... ?

SIR CHARLES.

Elle est aussi vendue.

SIR OLIVER.

Quoi! ces livres si beaux, rassemblés de si loin,
Au prix de tant d'argent, de recherche et de soin!

SIR CHARLES.

Faut-il donc pour soi seul garder tant de science?

SIR OLIVER, à part.

Quel esprit de désordre et quelle insouciance!
(Haut.)
A qui sont-ils vendus?

SIR CHARLES.

Ma foi, je n'en sais rien.

Mosès, non plus que moi, ne s'en souvient pas bien.

MOSÈS.

Je fais cas des savans; j'estime la lecture;
Mais j'ai peu travaillé dans la littérature.

SIR OLIVER.

Ainsi vous n'avez rien à vendre désormais?

SIR CHARLES.

Ma foi, non; rien du tout; sinon de vieux portraits.

SIR OLIVER.

De vos parens? Monsieur ne voudrait pas les vendre?

SIR CHARLES.

Mon petit Prémium, il faudrait nous entendre.

SIR OLIVER.

Vous y consentiriez!

SIR CHARLES.

Maïs si quelque amateur...

SIR OLIVER.

Vos cousins!

SIR CHARLES.

Mais très-fort.

SIR OLIVER.

Vos grands oncles, monsieur!

SIR CHARLES.

Oncles, tantes, cousins, les aïeux, les aïeules,
Augustes importans, vénérables bégueules:
Le tout au plus offrant.

SIR OLIVER.

Mais c'est parler cela.
(A part.)
On ne peut, par exemple, excuser ce trait là.

SIR CHARLES.

Le cœur vous en dit-il?

SIR OLIVER.

Ce marché m'épouvante.

SIR CHARLES.

Pourquoi donc? ma famille était fort obligeante;
C'est pour mes chers aïeux un assez digne sort,
De rendre encor service un siècle après leur mort:
Pour leur postérité je connais leur tendresse.

SIR OLIVER.

Vos parens!

SIR CHARLES.

A qui donc voulez-vous qu'on s'adresse?
Quand on est assailli par des besoins pressans,
C'est le cas ou jamais d'assembler ses parens.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIR CHARLES, SIR OLIVER, sous le nom de PRÉMIUM, MOSÈS.

SIR CHARLES.

Ça, commençons, messieurs, que rien ne nous arrête;
Voyez depuis nos jours jusques à la conquête,
Tous les Norton.

SIR OLIVER.

Voilà de précieux tableaux.

SIR CHARLES.

Ils sont tous ressemblans et tous originaux.

SIR OLIVER.

De nobles lords, vraiment. Des têtes vénérables!
On ne rencontre plus de figures semblables.

SIR CHARLES.

Je le crois. C'est ici que, loin de tous les yeux,
Je venais chaque soir contempler mes aïeux :
Cela m'a bien formé. Passons à notre affaire :
Voici le grand fauteuil où siégeait feu mon père;
Allons, crieur public, vite au poste d'honneur.

MOSÈS.

Mais avec quoi pourrai-je adjuger?

SIR CHARLES.

Par bonheur,
Je vois tout justement ma généalogie.
Voilà votre baguette.

SIR OLIVER.

Elle est fort bien choisie.

SIR CHARLES.

Vous tenez les aïeux et la postérité.

MOSÈS.

L'emploi que je remplis veut de la gravité;
Je m'installe au fauteuil : que la vente commence.

SIR OLIVER, à part.

L'extravagant neveu!

MOSÈS.

Du calme et du silence.

SIR CHARLES.

Bon. Voici mon grand oncle, Alexandre Norton,
Du fameux Marlborough élève et compagnon,

Merveilleux général, trente ans couvert de gloire,
Et fort mal à propos oublié dans l'histoire.

SIR OLIVER.

Il est blessé, je crois?

SIR CHARLES.

Par un maudit mousquet
Qui lui creva l'œil gauche aux champs de Malplaquet.
D'un héros petit-maître il n'a point la tournure,
Mais d'un vaillant soldat l'honorable parure,
Ni plumets, ni cordons, ni riches vêtemens,
Comme on peint aujourd'hui nos généraux charmans;
On voit son front guerrier sous sa perruque énorme,
Relevé par son casque et son grand uniforme.
Pour trois cents livres donc mon oncle et ses lauriers.

SIR OLIVER, à part.

Donner pour trois cents francs la perle des guerriers!

SIR CHARLES.

Eh bien!

SIR OLIVER.

Soit; à ce prix je consens à le prendre.

MOSÈS.

Adjugé.

SIR CHARLES.

Débora, propre sœur d'Alexandre,
Ma tante Débora, bergère du hameau,
Et la houlette en main, conduisant son troupeau.
Regardez les moutons que la belle fait paître;
Elle est plus douce encor. L'ouvrage est d'un grand maître:

Ma respectable tante est peinte, trait pour trait,
De la main de Kneller, et dans ce beau portrait
Nous pouvons remarquer, outre la ressemblance,
Un grand fonds de pudeur, un grand air d'innocence;
Mais, quoique morte fille à plus de soixante ans,
Mon petit Prémium l'aura pour deux cents francs.

SIR OLIVER.

Soit encore.

MOSÈS.

Adjugé.

SIR OLIVER, à part.

Pour deux cents francs, ma tante
Qui mit à si haut prix sa sagesse éclatante,
Et qui ne rencontra personne, de ses jours,
Digne de captiver ses pudiques amours!

SIR CHARLES.

A la tante il faut bien joindre ses deux cousines;
Prenez pour cinq cents francs ces beautés enfantines.

SIR OLIVER.

D'aussi charmans objets ne se marchandent pas.

MOSÈS.

Cousines, suivez donc la tante et ses appas.

SIR CHARLES.

Que me donnerez-vous d'un juge respectable,
Savant criminaliste et toujours équitable?

MOSÈS.

Cent francs.

SIR CHARLES.

Comment ! cent francs ! sa perruque les vaut.
Mon cher monsieur Mosès, vous avez le défaut
D'être juif, mais très-juif, très-ignare en peinture,
Et très-irrévérent pour la magistrature.
Le petit Prémium sera plus circonspect :
Il va me l'acheter cent écus par respect.

SIR OLIVER.

C'est beaucoup ; mais n'importe ; à ce prix qu'on l'adjuge.

MOSÈS.

Vous êtes pour le coup vendu, monsieur le juge.

SIR CHARLES.

Pour ce gros réjoui, Boniface Dorset
Qui fut sous Richard-Trois, maire de Sommerset,
Deux cents francs.

SIR OLIVER.

Deux cents francs ; mais c'est trop pour un maire.

SIR CHARLES.

Encor deux échevins pour terminer l'affaire.

SIR OLIVER.

Ces deux échevins, soit, et point de différends.

MOSÈS.

Un corps municipal estimé deux cents francs !

SIR CHARLES.

Préparez-vous ; voici de plus grands personnages ;
La fleur du parlement, deux Catons, deux vrais sages,

Deux orateurs plus forts que tous ceux d'aujourd'hui,
Aussi parleurs que Burke, et moins pédans que lui:
Mylord Jacques Norton et Benjamin son frère,
Très-éloquens soutiens du parti populaire,
Des ministres d'alors le tourment et l'effroi,
Et toujours gendarmés contre le banc du roi.
De la chambre des pairs mylord a fait la gloire;
Les communes de l'autre ont gardé la mémoire.
A ce pompeux éloge il faut un mot de plus;
C'est la première fois qu'ils ont été vendus.

SIR OLIVER.

Je ne marchande point pour l'honneur des deux chambres.
Et pour l'intégrité des honorables membres.

SIR CHARLES.

J'en veux mille francs.

SIR OLIVER.

Grace à ce fait singulier,
J'accepte; la vertu ne peut trop se payer.

SIR CHARLES.

Nos affaires jamais ne seront terminées;
De mes autres aïeux je veux trois cents guinées.
Voici trente portraits.

SIR OLIVER.

Et voici votre argent.

SIR CHARLES.

Vous êtes, sans mentir, un admirable agent.
Où ce fripon de juif a-t-il pu vous connaître?

SIR OLIVER.

Mais ce petit vieillard, là, près de la fenêtre,
Vous ne m'en parlez pas ; pourquoi donc, s'il vous plaît?

SIR CHARLES.

De mon oncle Oliver vous voyez le portrait ;
Il réside à Madras.

MOSÈS.

Il a l'air hypocondre.

SIR OLIVER.

Pas tant.

SIR CHARLES.

Il s'est fait peindre avant de quitter Londre.

MOSÈS.

Par un de ses regards on est déshérité.

SIR OLIVER.

Non, Mosès, tous ses traits ont un air de bonté.
A vos parens, monsieur, vous le joindrez, j'espère.

SIR CHARLES.

Non, vous ne l'aurez pas, il me tient lieu de père.

SIR OLIVER, à part.

Il est bien étourdi ; mais il est mon neveu.
(Haut.)
Ce portrait me plaît fort, d'honneur, j'y tiens un peu.
Et j'en donnerais même un prix considérable.

SIR CHARLES.

Je ne veux point le vendre. Il suffit.

SIR OLIVER.

Comment diable!

(Haut.)

Il ne tiendra qu'à vous d'accepter ce billet.

SIR CHARLES, prenant le billet.

Huit cent livres sterling!

SIR OLIVER.

En cédant le portrait,
Tout est à vous : qu'ici votre bouche prononce.
L'offre est belle.

SIR CHARLES, rendant le billet.

Il est vrai; mais voici ma réponse.
Pour mes autres parens, mon cher, ils sont à vous.
Je garde celui-ci; c'est le meilleur de tous.

SIR OLIVER, à part.

Il m'enchante. Demain...

SIR CHARLES.

N'insistez plus de grace.
J'ai toujours pour mon oncle une chambre, une place.
Son portrait ne sera ni vendu ni donné,

SIR OLIVER, à part.

Charmant dissipateur! oh! tout est pardonné.
Je n'y prenais pas garde; il ressemble à son père.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROULEY.

SIR CHARLES.

Venez, mon cher Rouley, quittez ce front sévère;
Venez voir vos amis tout prêts à nous quitter.

ROULEY.

Vous-même à votre sort pouvez-vous insulter?

SIR CHARLES.

Ils ont vu tout cela d'un regard impassible;
Pourquoi donc voulez-vous que j'y sois plus sensible?

ROULEY.

Est-il vrai? vos aïeux...

SIR CHARLES.

Mes aïeux sont vendus:
Laissons cela, Rouley; prenez ces mille écus.

ROULEY.

Quelle dette, monsieur, voulez-vous qu'on acquitte?

SIR CHARLES.

A mon pauvre Stanley qu'on les porte bien vite.

ROULEY.

Comment!

SIR CHARLES.

A mon cousin.

ROULEY.

Songez que l'équité...

SIR CHARLES.

J'entends, doit précéder la générosité.
Rouley, mon cœur s'est fait des maximes nouvelles;
La justice est tardive; un bienfait a des ailes.
Il faut saisir l'instant où l'on peut obliger.

ROULEY.

Mais trente créanciers...

SIR CHARLES.

Demain j'y veux songer.
Aujourd'hui de Stanley secourons l'indigence.
Mesdames et messieurs, très-humble révérence;
Vous avez fait long-temps l'ornement de ces lieux.
Recevez mes regrets et mes tendres adieux.

SCÈNE III.

SIR GEORGES, ÉLISA.

. . . . . .
. . . . . .

SIR GEORGES.

Ah! laissez-vous fléchir, mon cœur vous en conjure
A vos pieds, Élisa, j'atteste, je vous jure

Que je n'aspire plus qu'à ce tendre lien,
(Apercevant lady Joséphine.)
Que... lady Joséphine!

SCÈNE IV.

SIR GEORGES, LADY JOSÉPHINE, ÉLISA.

LADY JOSÉPHINE, à part.

A ses genoux : fort bien.

SIR GEORGES.

Je jure qu'il n'est rien de ce qu'on imagine,
J'ai le plus grand respect pour lady Joséphine.
Mais...

LADY JOSÉPHINE, à part.

Il parle de moi.

SIR GEORGES.

Si jamais...

LADY JOSÉPHINE.

Écoutons.

SIR GEORGES.

Son mari concevait ces étranges soupçons...

ÉLISA.

Quoi! lady Joséphine! et quel soupçon étrange...?

SIR GEORGES.

Je vous prie à genoux.

LADY JOSÉPHINE, paraissant.

Pardon, je vous dérange.

SIR GEORGES, se relevant.

O ciel! c'est vous, madame!

LADY JOSÉPHINE, à Élisa.

Allez, ma chère enfant:
On va se mettre au jeu.

ÉLISA.

Madame?

LADY JOSÉPHINE.

On vous attend.

SCÈNE V.

SIR GEORGES, LADY JOSÉPHINE.

LADY JOSÉPHINE.

Voulez bien, monsieur, m'expliquer ce mystère?

SIR GEORGES.

Oh! rien n'est plus aisé. La chose est assez claire.

LADY JOSÉPHINE.

Aux genoux d'Élisa pourquoi me nommiez-vous?

SIR GEORGES.

Oui, sans doute... Il est vrai... j'étais à ses genoux.
Je vous nommais, je vais vous expliquer la chose.

Et mon amour pour vous en est l'unique cause.

LADY JOSÉPHINE.

Comment donc?

SIR GEORGES.

Malgré moi tout le fait éclater.
La petite elle-même a paru s'en douter.

LADY JOSÉPHINE.

Eh bien!

SIR GEORGES.

Eh bien, ce doute, en venant à paraître,
Auprès de quelques gens pouvait vous compromettre;
Et, pour le dissiper, moi, j'ai sur cet objet,
Raisonné quelque temps avec elle en secret.

LADY JOSÉPHINE.

Je comprends.

SIR GEORGES.

La manière est peut-être un peu vive.

LADY JOSÉPHINE.

Je la trouve assez neuve et très-persuasive :
Raisonnez-vous toujours de cette façon là?

SIR GEORGES.

Non. Mais c'est une enfant; vous concevez cela.
Il fallait l'éblouir, hazarder quelque phrase,
Un ton sentimental, et même un peu d'emphase.
A propos, venez donc me donner votre avis
Sur mon ameublement; vous me l'aviez promis.

LADY JOSÉPHINE.

paix. Je rentre : on pourrait remarquer notre absence.

Suivez-moi, si pourtant vous n'avez l'espérance
De revoir Élisa venir au rendez-vous
Pour vous entendre encor raisonner à genoux.

SIR GEORGES.

Non, je vous suis, l'amour sur vos pas me rappelle.
(Seul.)
C'est malheureux. Je fais des progrès auprès d'elle;
Et la riche héritière, Élisa. . . . . .

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIR GEORGES.

Bien, fort bien. Joséphine en ce lieu va se rendre.
Sept heures! c'est bien tard. N'importe, il faut l'attendre.
Elle sera, sans doute, exacte au rendez-vous,
Elle me l'a promis : monsieur son cher époux
N'en soupçonnera rien; c'est un bon caractère,
Un mari... le meilleur qui soit en Angleterre,
Malgré son ton de maître et même un peu grondeur;
Le pauvre homme est de plus mon humble admirateur.
Belle..., par sa figure et par son héritage,
Sa pupille Élisa doit être mon partage.
Ah! que je suis heureux d'avoir bien calculé!
Mon frère s'est conduit en jeune écervelé.
Aussi de tous côtés en butte à la satire,
Sans réputation, sans argent, c'est bien pire,

Des plaisirs qu'il n'a plus il conserve le goût;
Sitôt qu'on devient gueux, on desire, et c'est tout.
Moi, je me suis réglé sur de plus sûrs modèles,
Courtisant les maris, les tuteurs et les belles,
Blâmant, contrôlant tout, sans renoncer à rien,
J'aurai su joindre ensemble honneur, plaisir et bien.
Je me sens révolté quand quelques bonnes ames
Mettent tout leur mérite à bien tromper des femmes.
C'est bien; mais dans cet art fût-on très-entendu,
Ce qu'on prête est toujours exactement rendu.
Le mieux c'est de tromper les femmes et les hommes.
C'est un vrai bal masqué que le temps où nous sommes;
Et si l'on veut au bal être considéré,
Il faut bien y porter un masque révéré.

SCÈNE II.

. . . . . .
. . . . . .

SCÈNE III.

. . . . . , ...
. . . . . .

SIR GEORGES.

Butor! n'importe; il faut payer d'effronterie.
Derrière un paravent cachez-vous, je vous prie;
Ne faites point de bruit; gardez de vous montrer.

SIR ARNOLD, en dehors.

Eh bien! John.

SIR GEORGES.

C'est sa voix. Tu peux le faire entrer.
Ferme ce paravent; donne-moi vite un livre.

SCÈNE IV.

SIR GEORGES, SIR ARNOLD, LADY JOSÉPHINE cachée.

SIR GEORGES, haut, faisant semblant de lire.

Ce sage a bien raison.

SIR ARNOLD.

Le bel exemple à suivre!
Toujours un livre en main! quel garçon studieux!

SIR GEORGES, se levant.

Sir Arnold!

SIR ARNOLD.

C'est je gage, un écrit merveilleux,
Pour former les esprits, pour éclairer les ames.
Voyons. « Nouvel essai sur la vertu des femmes. »

SIR GEORGES.

J'étais fort occupé de cet essai nouveau.

SIR ARNOLD.

La morale est ton fort.

SIR GEORGES.

C'est que rien n'est si beau.

SIR ARNOLD.

Pardon, je suis fâché de venir te surprendre.

SIR GEORGES.

A dire vrai, j'étais fort loin de vous attendre;
Mais puisque vous voilà, je ne suis plus pressé;
Quitte à finir demain ce que j'ai commencé.

SIR ARNOLD.

Sans doute. Dans les riens chacun se fait connaître.
Par le seul paravent on peut juger du maître,
Et je suis enchanté de tout ce que j'y vois.

SIR GEORGES.

Des cartes valent mieux que des magots chinois.

SIR ARNOLD.

Ce paravent contient des choses merveilleuses.

SIR GEORGES.

Des découvertes même et des plus curieuses.
Laissons cela. Pourquoi vous rendez-vous ici?

SIR ARNOLD.

Pour épancher mon cœur dans le sein d'un ami.

SIR GEORGES.

Asseyons-nous, mon cher.

SIR ARNOLD.

Bien volontiers. Ma femme
Me cause du tourment; je l'aime au fond de l'ame;
Malgré tous mes chagrins, je desire très-fort
D'être bien avec elle, et d'assurer son sort.

SIR GEORGES.

C'est bien vu.

SIR ARNOLD.

Tu m'as dit qu'elle était arrogante.

SIR GEORGES.

Qui ? moi !

SIR ARNOLD.

Capricieuse, et même extravagante.

SIR GEORGES.

Moi !

SIR ARNOLD.

Coquette à l'excès. Je ne te dis pas non ;
Mais quand on est aimable, on a toujours raison.
Je lui passerais bien son fracas, ses dépenses,
Certains petits travers, quelques inconséquences ;
Mais... pardonne, mon cher, je l'aime éperdument.
Entre nous, je crains bien qu'elle n'ait un amant.

SIR GEORGES.

Elle ! Vous penseriez...

SIR ARNOLD.

Oui, vraiment. Je crois même
Pouvoir nommer celui qui m'outrage et qu'elle aime.

SIR GEORGES.

Celui... Vous m'allarmez beaucoup.

SIR ARNOLD.

Que de bonté !

SIR GEORGES.

D'honneur, autant que vous j'en serais affecté.

SIR ARNOLD.

Quel feu! Je reconnais ton amitié sincère.
Tu ne devines pas?

SIR GEORGES.

Non, ma foi. Qui?

SIR ARNOLD.

Ton frère.

SIR GEORGES.

Lui! serait-il capable...

SIR ARNOLD.

Eh! tu le connais bien.

SIR GEORGES.

Quoi! ne pas respecter!...

SIR ARNOLD.

Il ne respecte rien.

SIR GEORGES.

Ne pas vous épargner!

SIR ARNOLD.

Quelle conduite infame!

SIR GEORGES.

Non.

SIR ARNOLD.

Tu juges de tout d'après toi; ta belle ame
Ne peut croire le mal. Un ami! son tuteur!

SIR GEORGES.

L'homme de bien toujours est dupe de son cœur.

SIR ARNOLD.

Ah! si son cœur du tien avait eu la noblesse,
Il aurait ménagé le repos, la vieillesse
D'un tuteur qui toujours l'aima comme son fils,
Qui même à ce vaurien prodigua... ses avis.

SIR GEORGES.

Je crois peu ce qu'ici votre bouche m'annonce;
Mais si les faits sont vrais, suffit. Je le renonce.
L'homme infidèle aux droits de l'hospitalité
Est indigne à jamais de ma société.

SIR ARNOLD.

C'est que l'ingrat me cause une douleur profonde.

SIR GEORGES.

C'est qu'il mériterait d'être banni du monde.

SIR ARNOLD.

Du monde! Il est peuplé d'esprits froids et méchans
Qui, si l'on savait tout, riraient à mes dépens.

SIR GEORGES.

Gardons-nous d'en parler; car on dirait bien vite...

SIR ARNOLD.

On dirait que je n'ai que ce que je mérite.
Il faudrait essuyer tous les mauvais propos;
De cent contes fâcheux je serais le héros;
A mes trousses bientôt j'aurais dix journalistes;
Des amans de ma femme on publirait des listes;
Chacun voudrait au doigt montrer le vieux garçon,
Et l'on mettrait monsieur et madame en chanson.

SIR GEORGES.

Mais votre femme a-t-elle, oubliant sa sagesse...

SIR ARNOLD.

Eh! mon Dieu! quand l'amour s'unit à la jeunesse,
Sa voix à chaque instant se peut-elle étouffer?
Peut-on toujours combattre et toujours triompher?
Brisons sur ce point là : parlons d'une autre affaire.
Ma femme... avec raison se plaint de son douaire.

SIR GEORGES.

Eh bien!

SIR ARNOLD.

Ton amitié ne refusera pas
De voir, d'examiner un peu ces deux contrats.

SIR GEORGES.

Soit.

SIR ARNOLD.

Par l'un, j'ai placé sur sa tête et pour elle
Mille livres sterling d'une rente annuelle.

SIR GEORGES.

Fort bien.

SIR ARNOLD.

Par le second, je lui lègue mon bien.

SIR GEORGES, à part.

Maudite confidence!

SIR ARNOLD.

Elle n'en saura rien
Qu'à mon décès; alors elle verra, j'espère,
Que j'étais bon époux, qu'elle m'était bien chère.

SIR GEORGES, à part.

Ouf.

SIR ARNOLD.

Mais en voilà trop, et beaucoup trop sur moi.
Parlons de ma pupille.

SIR GEORGES.

Eh! non.

SIR ARNOLD.

D'elle et de toi.

SIR GEORGES.

De grace...

SIR ARNOLD.

Je connais ta passion pour elle.

SIR GEORGES.

Mais...

SIR ARNOLD.

Fais-tu des progrès? Un amour si fidelle
Doit toucher...

SIR GEORGES.

Sir Arnold, daignez n'en plus parler.

SIR ARNOLD.

Mais ce n'est pas à moi que tu dois le céler.

SIR GEORGES.

Encor!

SIR ARNOLD.

J'ai vu cent fois les transports de ta flamme;
Mais pourquoi caches-tu cet amour à ma femme?

SIR GEORGES.

Souffrez...

SIR ARNOLD.

Tu crois avoir d'excellentes raisons :
Cet aveu lui plairait; c'est moi qui t'en réponds.

SIR GEORGES.

Oh! rien n'est plus douteux... D'ailleurs, celle que j'aime
Connaît tous mes desirs, tout mon cœur, tout moi-même.
Vous entendez. L'amour est un secret lien...
Un tendre aveu suffit. Tous les bruits ne sont rien.
Souvent il faut cacher... Vous devez me comprendre.

SIR ARNOLD.

Pas trop.

SIR GEORGES.

Rien n'est plus clair. Mais, qui vient nous surprendre?

SCÈNE V.

LES MÊMES, JOHN.

JOHN.

Votre frère est là-bas qui demande à vous voir.

SIR GEORGES.

Je n'y suis pas.

SIR ARNOLD.

Si fait, il faut le recevoir.

SIR GEORGES.

Un débauché!

SIR ARNOLD.

D'accord. Mais nous pourrons connaître
Si ton frère avec moi s'est conduit comme un traître.
Je vais, en me cachant, savoir la vérité;
Reproche lui bien fort son peu de probité.

SIR GEORGES.

Moi qui suis maladroit, trop loyal, trop sincère,
Employer aujourd'hui la ruse avec mon frère?

SIR ARNOLD.

Pour me rendre service, et j'ose l'exiger.

SIR GEORGES.

Je ne résiste plus, si c'est vous obliger.

SIR ARNOLD.

Tu combles tous mes vœux, et je t'en remercie.
Que dans cet entretien Charles se justifie.
Il vient. Où me cacher? Eh! mais, ce paravent..
Comment! On nous écoute!

SIR GEORGES.

Ah! le tour est plaisant.

SIR ARNOLD.

C'est, je crois une femme.

SIR GEORGES.

Eh! oui, ne vous déplaise;
Une fille de mode, une jeune française
Qui, parfois, me visite en tout bien, tout honneur.
En vous voyant entrer elle a sans doute eu peur:

Pour qu'on ne la vît point, ma foi, la pauvre fille
A couru se cacher. Elle est assez gentille.

SIR ARNOLD.

Voyons.

SIR GEORGES.

Non, s'il vous plaît.

SIR ARNOLD.

J'aurais un grand desir...

SIR GEORGES.

Eh! non, la pauvre enfant! vous la feriez rougir.
Moi, je ne rougis point d'avouer ma faiblesse;
Le sage fuit l'excès, même dans la sagesse.

SIR ARNOLD.

Bon, fuis toujours l'excès; et, ce livre à la main,
Monsieur le philosophe est, ma foi, bien malin.
Mais la Française vient d'entendre à la sourdine
Tout ce que nous disions de lady Joséphine;
Sur ma femme peut-être elle ira jaser.

SIR GEORGES.

Non.
Je réponds corps pour corps de sa discrétion.

SIR ARNOLD.

Georges, compose-toi; prends un maintien sévère,
Et, tout en le sondant, sermone bien ton frère.
Moi, dans ce cabinet, je vais vous écouter.
Allons, John, maintenant sir Charles peut monter;
Et moi, l'oreille au guet, je reste en sentinelle.

Chacun de son côté : Cachez-vous bien, la belle.
Je ne regarde pas, je ne dérange rien ;
Votre choix est louable, et vous faites fort bien.

LADY JOSÉPHINE, la tête hors du paravent.

Puis-je sortir enfin sans crainte d'être vue?

SIR GEORGES.

Restez, ne bougez pas, ou vous êtes perdue.

SIR ARNOLD, la tête hors du cabinet.

Sur ma femme avec art il faut l'interroger.

SIR GEORGES.

Suffit. Je vous promets de ne rien négliger.

LADY JOSÉPHINE.

Fermez la porte à clef.

SIR GEORGES.

Paix donc; voici mon frère.

SIR ARNOLD.

Parlez haut.

SIR GEORGES.

Mais paix donc; je sais ce qu'il faut faire.

SCÈNE VI.

SIR GEORGES, SIR CHARLES.

SIR CHARLES.

Eh bien, qu'est-ce, mon frère? On ne peut vous parler;
Et quand je viens vous voir, vous vous faites céler?
Où donc est sir Arnold? montrez-le moi de grace.

SIR GEORGES.

Mais à votre nom seul il a quitté la place.

SIR CHARLES.

Apparemment il croit que j'ai besoin d'argent?

SIR GEORGES.

Non, mais de vous, mon frère, il se plaint vivement.

SIR CHARLES.

Et de quoi se plaint-il? car plus je m'examine...

SIR GEORGES.

De vos prétentions sur lady Joséphine.

SIR CHARLES.

Des miennes, dites-vous?

SIR GEORGES.

Oui, rien n'est plus certain.
La femme d'un ami! quel choix de libertin!

SIR CHARLES.

C'est de moi qu'il se plaint ! Mon Dieu, qu'il se rassure;
Ces prétentions là, c'est moi qui vous le jure,
N'existèrent jamais. Elle a beaucoup d'appas,
Des graces, de l'esprit, mais je n'y songe pas.
En effet, il a pris une bien jeune femme.
Il s'en aperçoit donc? ou peut-être madame
S'aperçoit qu'elle a pris un mari déjà vieux?

SIR GEORGES.

Les scandaleux discours!

SIR CHARLES.

Joséphine est au mieux.
Un jour, cela soit dit entre nous, mon cher frère,
J'ai cru m'apercevoir que je pourrais lui plaire,
Par caprice, sans doute, et non penchant du cœur;
Mais je n'ai pas voulu tracasser mon tuteur :
D'ailleurs, j'aime Élisa; c'est pour toute la vie;
Et je ne me permets aucune fantaisie.

SIR GEORGES.

Bon; voilà qui pourra tranquilliser l'époux.
Supposez que la dame eût du penchant pour vous,
Est-ce que vous pourriez...?

SIR CHARLES.

A quoi bon cette enquête?

SIR GEORGES.

Répondez.

SIR CHARLES.

Si, près d'elle admis en tête à tête,

Recevant du desir la douce impression,
Pressé par le mystère et par l'occasion...

SIR GEORGES.

Eh bien?

SIR CHARLES.

Eh bien...

SIR GEORGES.

Comment! vous auriez la bassesse...?

SIR CHARLES.

Non, je viendrais d'un frère emprunter la sagesse;
J'aurais recours à vous dans ce grand embarras.

SIR GEORGES.

Ah! respectez l'hymen, et ne plaisantez pas.

SIR CHARLES.

J'en conviens avec vous, il est très-respectable.
Ah çà! mais, parlez donc, vous, l'homme raisonnable;
C'est vous qui de la belle êtes le favori.

SIR GEORGES.

Moi! Qui? moi! vous savez que j'aime son mari.

SIR CHARLES.

Vous aimez plus la femme, et je pourrais...

SIR GEORGES, bas.

Vous taire.

SIR CHARLES.

Pourquoi? Nous sommes seuls; vous souvient-il, mon frère,
Qu'un certain soir, tous deux vous causiez en secret?

SIR GEORGES, bas.

Tais-toi donc, sir Arnold est dans ce cabinet.

SIR CHARLES, ouvrant la porte.

Mais c'est un guet-à-pens. J'ouvre.

SIR GEORGES.

Quelle imprudence!

SCÈNE VII.

SIR GEORGES, SIR CHARLES, SIR ARNOLD.

SIR CHARLES.

Rendez-vous, sir Arnold, à mon impatience,
Et paraissez en cour. Eh quoi, mon cher tuteur,
Vous vous tenez caché comme un inquisiteur.

SIR ARNOLD.

Va, donne-moi la main, qu'entre nous tout s'oublie;
Surtout pardonne-moi cette supercherie;
C'est vrai; j'avais conçu des soupçons odieux.
Ce que je sais te rend mon amitié.

SIR CHARLES.

Tant mieux,
Mais vous avez risqué d'en savoir davantage;
Vous êtes, entre nous, bien plus heureux que sage.
N'est-il pas vrai, mon frère?

SIR ARNOLD.

Ah! tu veux te venger?

SIR CHARLES.

En honneur, c'est pour lui que vous pourriez gager.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JOHN.

JOHN.

Monsieur, des gens d'affaires...

SIR GEORGES.

(A part.)

Eh bien, encor. J'enrage.

JOHN.

Ils viennent.

SIR GEORGES.

Bon. Tais-toi.

JOHN.

Pour votre mariage.

SIR GEORGES, à part.

A l'autre. Tout s'unit pour venir me troubler.

(Haut.)

Permettez-vous que j'aille un moment leur parler?

SIR ARNOLD.

Très-fort.

SIR GEORGES, bas à sir Arnold

Soyez discret, et point de confidence.

SIR ARNOLD, bas.

Ne crains rien.

SIR CHARLES.

Nous allons renouer connaissance.

SCÈNE IX.

SIR CHARLES, SIR ARNOLD.

SIR ARNOLD.

Ah! Charles, votre frère est un homme excellent;
C'est un cœur! un esprit! Il faut le voir souvent;
Il vous inculquera des principes... sublimes;
Il est tout sentiment, il abonde en maximes.
Un homme à sentimens est un mortel divin.

SIR CHARLES.

Oui, je puis l'admirer, mais c'est tout, car enfin
Il n'a point de faiblesse; il est beaucoup trop sage.
S'il épouse Élisa, grace à vous, dont j'enrage,
C'est pour se marier, ce n'est point par amour;
Et c'est peut-être aussi pour me jouer un tour.
Sa vertu voit partout matière de scrupule.

SIR ARNOLD.

Il n'est pas vertueux jusques au ridicule.

SIR CHARLES.

C'est un anachorète, un ermite, un...

SIR ARNOLD, bas.

Tout doux.

SIR CHARLES.

Je n'ai pas sur ce point de secret avec vous.

SIR ARNOLD.

Bon; mais de vos discours quelqu'un pourrait l'instruire.

SIR CHARLES.

Vous seul...

SIR ARNOLD.

(A part.)

Ce n'est pas moi. Je voudrais bien lui dire...

SIR CHARLES.

Quoi donc?

SIR ARNOLD.

(A part.) (Haut.)

Je n'y tiens pas. Veux-tu quelques momens
Embarrasser ton frère et rire à ses dépens?

SIR CHARLES.

Comment, si je le veux? mais c'est une trouvaille.

SIR ARNOLD.

Au fond, je puis parler, et c'est par représailles.
Il t'a dit que j'étais là, dans ce cabinet;
A mon tour, comme lui, je veux être indiscret.

SIR CHARLES.

C'est trop juste.

SIR ARNOLD.

Ton frère était en compagnie
Lorsque je suis entré.

SIR CHARLES.

Laquelle ; je vous prie ?

SIR ARNOLD.

Cherche. Voyons.

SIR CHARLES.

Ma foi.

SIR ARNOLD.

Tu ne devines pas ?
Dans la société d'un objet plein d'appas,
D'une fille de mode, une jeune française...

SIR CHARLES.

Bon.

SIR ARNOLD.

Avec qui le drôle était fort à son aise,
Du moins je l'imagine.

SIR CHARLES.

Ah ! vous croyez cela !

SIR ARNOLD.

Non, je ne le crois pas, j'en suis sûr. Elle est là...

SIR CHARLES.

Je veux la voir.

SIR ARNOLD, retenant sir Charles.

Non, non.

SIR CHARLES.

Je la verrai.

SIR ARNOLD.

J'exige...

SIR CHARLES.

Vous exigez en vain ; je la verrai, vous dis-je.

SIR ARNOLD.

Que j'obtienne de toi...

SIR CHARLES.

Non, vous n'obtiendrez rien ;
La chose est trop plaisante. Il faut...

SIR ARNOLD.

Cachez-vous bien.

SCÈNE X.

SIR ARNOLD, SIR GEORGES, SIR CHARLES, LADY JOSÉPHINE.

TOUS.

Ciel!

SIR CHARLES.

Lady Joséphine! ô la bonne folie!
La marchande de mode est vraiment fort jolie.
Mon frère, expliquez-nous ce grand événement;
Car vous en connaissez la cause apparemment.
Quoi! vous vous obstinez à garder le silence!
Madame a-t-elle aussi perdu son éloquence?
Oui vraiment. Pas un mot. Je ne sais si j'ai tort;
Mais j'ose soupçonner que vous êtes d'accord.
La scène est bonne. Adieu. Tous trois en attitude!
Je me sens déplacé dans ce tableau d'étude.

(A sir Georges.)

La femme d'un ami! quel choix de libertin!

(A sir Arnold.)

Un homme à sentimens est un mortel divin.

SCÈNE XI.

SIR ARNOLD, SIR GEORGES, LADY JOSÉPHINE.

SIR GEORGES.

Sir Arnold, voulez-vous m'écouter sans colère?
Je vais en quatre mots expliquer ce mystère.

SIR ARNOLD.

Vous osez... Mais parlez.

SIR GEORGES.

A ne vous point mentir,
Sur l'hymen d'Élisa voulant m'entretenir...
Afin de le hâter, madame votre épouse...
Connaissant votre humeur... peut-être un peu jalouse...
Chez moi... par bonté d'ame... est venue un moment...
Causer sur cet hymen un peu plus librement.
Comme on vous annonçait... une frayeur subite...
Je vous l'ai déjà dit, la fit courir bien vite...
Derrière un paravent... on voit que tout ceci
N'est qu'un enfantillage.

SIR ARNOLD.

Oui, c'est bien éclairci.

Votre explication est vraiment admirable,
Et de vous démentir madame est incapable.

LADY JOSÉPHINE, s'avançant.

Je le démens.

SIR ARNOLD.

Comment pourrez-vous en sortir?
L'aventure vaut bien la peine de mentir.

LADY JOSÉPHINE.

L'aventure à la fois m'afflige et m'humilie;
Mais je veux à ce fourbe en laisser l'infamie.

SIR GEORGES.

Point d'injure. Il faut dire à monsieur votre époux...

LADY JOSÉPHINE.

Tout.

SIR GEORGES, bas.

Mais vous nous perdez, madame.

LADY JOSÉPHINE.

Taisez-vous.

(A sir Arnold.)

De l'hymen d'Élisa je n'étais pas instruite,
Et sans vouloir en tout excuser ma conduite,
Je n'ai pas oublié les lois de mon devoir.
Ici vous devez être étonné de me voir.
Ma franchise du moins me servira d'excuse.
Monsieur me fait la cour; son cœur est plein de ruse:
Ayant depuis un mois changé d'appartement,
Il veut me consulter sur son ameublement.
Je promets, et je viens par inexpérience,

Par légèreté même et par inconséquence.
Alors pour me séduire, il fait tous ses efforts.
Mes principes n'ont pas accueilli ses transports.

SIR GEORGES.

Elle se défend mal. Le trouble de son ame...

SIR ARNOLD.

Elle se défend bien. Continuez, madame.

LADY JOSÉPHINE.

En vain vous l'espérez; je ne tomberai pas
Dans le piége avec art préparé sous mes pas.
Vous y tomberez seul; tout sert à vous confondre;
C'est par mon repentir que je saurai répondre.

SIR GEORGES.

Vous voyez que la peur dérange sa raison.

SIR ARNOLD.

Je vois qu'elle démasque un insigne fripon.

SIR GEORGES.

Vous ne le croyez pas. Je suis...

SIR ARNOLD.

Un misérable.

SIR ARNOLD.

De grace...

LADY JOSÉPHINE.

Un hypocrite.

SIR ARNOLD.

Un fourbe abominable.

SIR GEORGES

Le sage doit toujours, dans les événemens...

SIR ARNOLD.

Au diable la morale et les grands sentimens.

FIN.

FRAGMENS

DE NINON,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

NINON.
BRULART.
HORTENSE.
DORLIS.
AUBERTIN.
GOURVILLE.
GERMON.

FRAGMENS

DE NINON,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

. . . . . .

. . . . . .

SCÈNE II.

NINON, HORTENSE, DORLIS, AUBERTIN.

. . . . . .

DORLIS.

Eh! oui; Gourville est mort : tout le monde le dit.

AUBERTIN.

Eh! non; fausse nouvelle : on ne m'a rien écrit.

DORLIS.

Non! toujours non! quel homme avec sa négative!
Ainsi quand on est mort il faut qu'on vous l'écrive?

AUBERTIN.

Non; mais des faits bien sûrs, voilà ce qu'il me faut.
Vous autres batailleurs, vous prenez tout d'assaut :
Nous marchons posément, nous autres gens d'affaires.
Énoncez, produisez des preuves qui soient claires.

DORLIS.

Allons. Cela viendra; mais sans vous gendarmer,
A madame Ninon daignez vous informer.
J'ai voulu tout exprès vous conduire chez elle.

AUBERTIN.

Qu'en pensez-vous madame?

NINON.

On m'a dit la nouvelle.

HORTENSE.

Il est certain qu'hier le bruit en a couru.

AUBERTIN.

L'a-t-on rendu public?

NINON.

Autant que l'on a pu.

AUBERTIN.

Si cela se trouvait au moins dans la gazette!
Mais j'admets, je suppose une preuve complète;
Que vous était Gourville?

DORLIS.

Ah! mon cousin germain.

AUBERTIN.

Comment démontrez-vous que du susdit cousin
Vous êtes, vous tout seul, l'héritier véritable?

DORLIS

Comment? par la raison que c'est indubitable.

AUBERTIN.

Et que produisez-vous?

DORLIS.

La vérité.

AUBERTIN.

C'est beau.
Elle est au fond d'un puits.

DORLIS.

Discours de buveur d'eau!
Parlez d'un vin d'Aï dont la mousse odorante
Déborde à flots pressés la coupe transparente :
C'est là qu'avec la joie elle aime à s'épancher.

NINON.

Et notre ami Dorlis va souvent l'y chercher.

AUBERTIN.

Au fait, où sont vos droits?

DORLIS.

D'être fils de ma mère.

AUBERTIN.

Et les siens?

DORLIS.

D'être sœur de Gourville le père.

AUBERTIN.

Sœur unique?

DORLIS.

Oui vraiment; moi, fils unique aussi.
Cela vous suffit-il?

AUBERTIN.

Eh! non. Dans tout ceci,
Je vois des notions, non des preuves exactes;
Je n'instrumente pas si je n'ai point des actes.
D'autres collatéraux...

DORLIS.

N'ayez nul embarras;
Il n'en existe aucun. C'est-il assez?

AUBERTIN.

Non pas.

DORLIS.

Quoi! pas encore?

AUBERTIN.

Eh! non. De ses biens il fut maître.
En faveur d'étrangers il a testé peut-être.
Force cousins germains furent exhérédés.

DORLIS.

Exhérédés! quel mot! les vilains procédés!
Gourville! un cher cousin! fi! c'est lui faire injure,
Il ne m'a jamais vu, d'accord; mais la nature...

AUBERTIN.

Ah! fort bien. La nature, et puis la vérité...

Point de pathos. Un fait, mais dûment constaté;
Bons actes; bons contrats; bons extraits baptistaires;
Bon testament bien net, fait par de bons notaires;
Avec ces titres là vous serez héritier.
J'ai quarante ans d'étude, et je sais mon métier.

NINON.

A quoi bon tous les deux vous échauffer la bile?

HORTENSE.

Il est vrai; vous prenez une peine inutile.

NINON.

Il ne faut pas, Dorlis, vous animer ainsi;
Car en fort peu de temps tout doit être éclairci.
Votre compte après tout sera facile à faire;
Et ce qui n'est qu'un jeu vous paraît une affaire.

DORLIS.

C'est juste. Encore un mot. Voyons quels sont mes biens.

AUBERTIN.

Les siens.

DORLIS.

Le chicaneur! eh bien, passons. Les siens?

AUBERTIN.

D'abord, cent mille francs qu'on lui doit avec termes.

DORLIS.

Cent mille francs! c'est bon.

AUBERTIN.

Sa maison, ses deux fermes.

DORLIS.

Vous estimez cela?

AUBERTIN.

Cinquante mille écus.

DORLIS.

Cinquante mille écus! c'est bon.

AUBERTIN.

Il a de plus
Trois cent mille francs...

DORLIS.

Bon.

AUBERTIN.

Déposés.

DORLIS.

L'honnête homme!

AUBERTIN.

Madame a conservé le tiers de cette somme.

DORLIS.

Ma foi, quand il est mort, vive un cousin germain!
(A Ninon.)
Et votre somme est prête?

NINON.

Elle est en bonne main.
Nous n'aurons sur cela nulle dispute ensemble.

DORLIS.

Le reste...

AUBERTIN.

Est au pouvoir d'un saint homme.

DORLIS.

Ah! je tremble.

NINON.

Du grand pénitencier.

AUBERTIN.

Monsieur l'abbé Brulard.

NINON.

Je le verrai tantôt.

AUBERTIN.

C'est un maître cafard.

DORLIS.

Je n'en toucherai rien.

NINON.

Je le crois.

DORLIS

Je le gage.

HORTENSE.

Vous tenez là, Dorlis, un étrange langage.
Mon tendre amant n'est plus qu'un avide héritier.
Vous nous faites subir un inventaire entier.
On dit Gourville mort... et vous pouvez le croire;
Mais d'un parent du moins respectez la mémoire.
Quant à moi, je l'aimais, et l'aimerai toujours;
Je vous l'ai dit. J'ai peine à souffrir vos discours.

Vouloir connaître à fond la fortune des autres!
Vous enquérir de biens qui ne sont pas les vôtres!
Pourquoi ce long détail?

DORLIS.

Pour les mettre à vos pieds.
Ils me deviendraient chers si vous les possédiez.
Ma tendresse pour vous ne doit pas vous déplaire,
C'est un amour décent, fait par devant notaire:
Au bonheur d'un époux il faut vous résigner.

NINON.

C'est ce qu'elle fera.

DORLIS.

Vous pourrez le signer
Dès demain, dès ce soir, s'il vous plaît d'y souscrire.
Ah! vous baissez les yeux, et je vous vois sourire.
Vous vous calmez; allons; vous recevrez ma foi.

HORTENSE.

Vous, mon époux, Dorlis! vous êtes fou, je crois?

DORLIS.

Vous épouser, madame, est donc une folie?
C'est possible. N'importe; elle est au moins jolie.

HORTENSE.

Il extravague en tout; mais, charmante Ninon,
Ne peut-on sans danger lui rendre sa raison?

NINON.

Moi, le désespérer! Qui? moi? tout au contraire.
Je suis très-indulgente, et je veux qu'il espère.

Aubertin, vous aimez qu'un acte soit bien fait :
Apportez-nous ce soir un contrat mis au net.
Nous souperons gaîment et sans cérémonie ;
Vous voudrez bien vous même être de la partie.
Ami de la maison...

AUBERTIN.

Vous me faites honneur.

DORLIS.

Un contrat! un souper! mais comme elle a bon cœur!

NINON.

Je ne puis accepter votre reconnaissance.
Non ; je ne songe ici qu'aux intérêts d'Hortense.
Non ; soyez-en certain, je le dis franchement :
Je ne fais rien pour vous dans cet arrangement.

AUBERTIN.

Les noms et les prénoms?

NINON.

La forme doit suffire.
Ici, sous la dictée, on pourra les écrire.

DORLIS, à Hortense.

Vous signez donc ce soir?

HORTENSE.

On le veut. J'y souscris.

DORLIS.

Ce soir, on m'y verra.

HORTENSE.

Vous y serez, Dorlis?

NINON.

A merveille, madame.

DORLIS.

Oui, c'est un mot bien tendre.

NINON.

Je vous crois trop léger : vous ne pouvez l'entendre.

SCÈNE III.

NINON, HORTENSE, DORLIS, AUBERTIN, GERMON.

GERMON.

Madame, on va venir.

NINON.

Ah! vous voici, Germon!
Vous avez vu Brulart?

GERMON.

Oui.

NINON.

Point de billet?

GERMON.

Non.
Il parle, et n'écrit pas. J'ai trouvé sa servante,

Jeune brune aux yeux bleus, fraiche, alerte et fringante.
» Monsieur n'est point ici. Bientôt nous reviendrons.
» Laissez-moi votre lettre, et nous y répondrons.
» — Il faut que la réponse en mes mains soit remise.
» — Faites-nous demander; descendez à l'église :
» C'est au chœur, en entrant. — Grand merci; serviteur. »
Je descends; j'aperçois, par les grilles du chœur,
Un bedeau; je lui dis, d'une voix caressante :
« Monsieur, je voudrais voir, pour affaire pressante,
» Monsieur l'abbé Brulart. — Le grand pénitencier!
» On ne l'interrompt pas quand il est à prier.
» — Pour un acte pieux. — Vous venez à confesse?
» — C'est pour les pauvres. — Soit. Entendez la grand'messe.
» — Écoutez; entre nous, c'est pour ses intérêts.
» — Ah! ah! pour de l'argent? — Pour de l'argent. — J'y vais. »
A peine le bedeau lui parlait à l'oreille;
Vous n'avez jamais vu complaisance pareille :
Notre homme est arrivé, son bréviaire à la main,
L'œil baissé, marchant vite, et priant en chemin.
Il a pris le billet. Quand il s'est mis à lire,
Il s'est mordu la lèvre, et m'a fait un peu rire.
« Mon enfant, m'a-t-il dit, je ne répondrai pas.
» Mon devoir me retient; j'ai de grands embarras.
» Les pauvres et l'église exigent mon service :
» Mais j'irai voir madame en sortant de l'office.
» Eh bien, Gourville est mort. Que Dieu lui fasse paix!
» Il me devait beaucoup. Cher homme! je l'aimais;
» Et je veux le servir comme pendant sa vie.
» Que de certaines gens, madame se défie.
» Le notaire Aubertin n'est qu'un original. »

AUBERTIN.

Que dis-tu?

GERMON.

Rien. C'est lui. « Janséniste, brutal.

DORLIS.

Pour brutal...

GERMON.

» De Gourville il eut la confiance.
» Pauvre ami! Mais Dorlis...

DORLIS.

Voyons la différence.

GERMON.

» Mais Dorlis est bien pire; un étourneau! »

DORLIS.

Faquin.

GERMON.

C'est lui qui parle.

AUBERTIN.

Au fond...

GERMON.

« Un fieffé libertin. »

DORLIS.

Maraud!...

GERMON.

C'est lui qui parle.

DORLIS.

Encore!

GERMON.

« Un... »

DORLIS.

Va, courage

GERMON.

J'abrége : il en a dit quatre fois davantage.

NINON.

Il a de bons momens.

AUBERTIN.

Il n'a pas toujours tort.

GERMON.

J'ai parlé de madame. Il s'est calmé d'abord.
« Vous avez, mon enfant, une aimable maîtresse :
» Vous lui devez respect, fidélité, tendresse ;
» Car elle a tant d'esprit, de douceur, de bonté!
» J'ai dit bien des pater pour sa chère santé.
» J'ai, sans la rencontrer, passé dix fois chez elle.
» Adieu. Peignez-lui bien mon amitié, mon zèle.
» Et son salut! Dieu sait quel intérêt j'y prends. »
Ici, trois longs soupirs, sur des tons différens.
Ah! ah! ah!... j'entends mal comment cela s'explique;
Mais vous l'entendrez mieux; vous savez la musique.

AUBERTIN.

Le bigot!

DORLIS.

Le fripon!

GERMON.

Madame, le voici.

AUBERTIN.

Je rejoins mon étude.

DORLIS.

Et nous, sortons aussi.
Le contrat?

AUBERTIN.

Sera fait.

DORLIS.

Et mon bonheur s'apprête.
Adieu. Je ne sais point troubler un tête à tête.

NINON, à Germon.

Des siéges.

SCÈNE IV.

NINON, BRULART.

BRULART.

Je reçois votre lettre à l'instant.
J'ai moi-même à vous dire un mot très-important.
Hier au soir, madame, on sema dans la ville
Le récit confirmé du décès de Gourville.
Du jour de son départ j'ai conservé chez moi
Des papiers, des contrats, qu'il remit à ma foi.
Je n'en ferais jamais l'aveu devant tout autre :
Mais, comme vous savez, mon secret est le vôtre;
Son héritier Dorlis est un mauvais sujet.

NINON.

Vous rendrez cependant...

BRULART.

Ce n'est pas mon projet.
Ne rendez rien non plns, si vous voulez m'en croire.
Ne voyons que le Ciel, et sa plus grande gloire.

NINON.

Excusez, s'il vous plaît, mon irreligion.
Retenir un dépôt n'est pas un vol?

BRULART.

Eh! non:
Quand le dépositaire, homme pieux et sage,
Du dépôt confié veut faire un digne usage.
Tous nos auteurs l'ont dit. Consultez Suarès,
Lessius, Escobar, Sanchès et Velasquès.
A ces questions là vous seriez aguerrie,
Si vous étiez docteur en la théologie.

NINON.

En ce cas, je renonce au bonnet de docteur.

BRULART.

Fort bien. Mais prenez-moi pour votre directeur,
Et que votre péché soit sur ma conscience.

NINON.

Dorlis pour vous et moi fera donc pénitence?
Mais qui de votre ami nommez-vous héritier?

BRULART.

Je crois de cet argent devoir gratifier
Un saint homme, un pauvre homme, à qui je m'intéresse.

NINON.

J'entends.

BRULART.

Qui me chérit, que j'aime avec tendresse.

NINON.

Quoi! parmi les dévots c'est la mode aujourd'hui
De faire ainsi l'aumône avec le bien d'autrui!

BRULART.

Un pauvre homme!

NINON.

Donner une aussi forte somme!

BRULART.

Un peu forte, il est vrai; mais c'est un si pauvre homme.

NINON.

Je connais ce pauvre homme, et le connais très-bien.
J'ose vous garantir qu'il n'a besoin de rien.

BRULART.

Moi, qui le connais mieux, je réponds du contraire.

NINON.

C'est assez plaisanter quand il s'agit d'affaire.
En dépôt, dans vos mains, Gourville avait remis
Deux cent bons mille francs, et vous aviez promis...

BRULART.

Croyez que par de là j'ai tenu mes promesses.
On a dit pour son ame au moins trois mille messes.

NINON.

Pour l'ame d'un vivant!

BRULART.

Qu'importe! il fut chrétien.
Cela coûte beaucoup; mais cela fait grand bien.

NINON.

Comme il devait mourir, c'était par prévoyance.

BRULART.

On est bien aise au fond d'être sauvé d'avance.

NINON.

Je le crois.

BRULART.

Permettez qu'avec discrétion
J'ose encor vous soumettre une observation.
Cet argent fut jadis gagné dans les affaires.

NINON.

Vos observations me semblent bien amères,
Et vous traitez fort mal un ami de vingt ans.

BRULART.

Je crains qu'en purgatoire il ne reste long-temps.

NINON.

Non. Vous l'avez sauvé.

BRULART.

Mais tout péché s'expie.
L'or se purifîra, si c'est pour œuvre pie,
Et non s'il enrichit un jeune libertin,
Passant les jours à table, ivre de grand matin,
Perdant les nuits au bal, faisant gras le carême.

NINON.

C'est un monstre en effet.

BRULART.

Gardez-vous bien vous-même
De lui donner l'argent qui vous fut confié.
Point de scrupule faux ; croyez en l'amitié.
Pour mettre sur ce point votre esprit à son aise ;
Je me chargerai moi d'un fardeau qui vous pèse.
Ah ! si nous entendions tous deux nos intérêts !
Mais, hélas ! vous voyez de jeunes freluquets,
Médisans, corrompus, dangereux pour les femmes :
Vous avez confiance en ces méchantes ames.

NINON.

Oh ! parmi notre sexe on est brave aujourd'hui.
Nous craignons seulement les dangers de l'ennui.

BRULART.

Craignez plutôt ces gens dont l'horrible génie
Veut nous mener tout droit à la philosophie ;
Ces damnés écrivains, ces beaux esprits sans foi
Qu'on voit toujours chez vous, qu'on ne voit point chez moi :
Racine et Despréaux, ce couple janséniste ;
Saint Évremond, athée, et, qui pis est, déiste ;
Un La Fontaine auteur d'écrits licencieux,
Que j'ai relus cent fois pour les détester mieux.
Vous receviez encor ce coquin de Molière,
Qui fit, à nos dépens, rire la France entière ;
Il est mort... en païen. Son ouvrage est sanglant.
Vous connaissez Tartufe ?

NINON.

Il est fort ressemblant.

BRULART.

Eh! sans vous occuper de cette ressemblance,
Fuyez des indévots la détestable engeance.
D'autres... qui valent mieux, sauront vous consoler.
L'intérêt le plus pur me fait ici parler.
Encore un coup, prenez un directeur, madame,
Un tendre ami, chargé du salut de votre ame,
Qui vous délivre aussi d'embarras superflus,
Qui puisse administrer vos biens, vos revenus,
Qui soit le confident du plus petit mystère,
Et de tous vos secrets le seul dépositaire.

NINON.

Peut-on compter sur vous pour un pareil dépôt?

BRULART.

Oui, je sais bien garder.

NINON.

Trop bien.

BRULART.

C'est ce qu'il faut.
Proclamez-vous dévote; aujourd'hui c'est la mode.
Ce nom là couvre tout; c'est un voile commode.
Vous riez! se peut-il que je vous parle en vain?
J'ai vu cent protestans, ministres de Calvin,
Éloquens ergoteurs, très-chauds, très-énergiques;
Avec des argumens... là... bien théologiques...
Des lettres de cachet, quelques cent mille écus :
En un seul entretien tous étaient convaincus.
Si le maître est pieux, il est plein de justice;

Il sait payer... pourvu que l'on se convertisse;
Car tel est son plaisir. Et vous, belle Ninon,
Vous que chérit toujours la reine Maintenon,
En quêtant à Saint-Roch, au moins par complaisance,
Vous pourriez devenir femme de conséquence,
Avoir un grand crédit, et de plus un grand bien.
Affichez la réforme, et ne réformez rien;
Rendez le pain béni : conservez la toilette;
Soyez, restez sensible, et même un peu coquette,
En bonheur ineffable, en plaisir, en amour,
Égalez, s'il se peut, nos dévotes de cour.
Belle, pleine d'esprit, accorte, bien apprise,
Pourquoi dédaignez-vous les pauvres gens d'église?
Voilà des cœurs constans, propres à s'enflammer:
Nous savons aimer Dieu; nous saurions vous aimer.

NINON.

Vous-même avec ce ton vous êtes fort aimable.
Ajoutez un seul mot, je vous trouve adorable.

BRULART.

Un seul mot! il est dit. Je vous aime.

NINON.

Fort bien.
C'est votre mot, Brulart; mais ce n'est pas le mien.
Dites un autre mot : j'y serai fort sensible.

BRULART.

Ah! je vous promets tout, excepté l'impossible.

NINON.

Oh! rien n'est plus aisé... Dites-moi qu'en ce lieu,

Dès ce soir, vous rendrez...

BRULART, se levant.

C'est l'impossible. Adieu.

NINON, le retenant.

Non. Vous étiez en train de me tourner la tête.
Vous ne voulez donc pas garder votre conquête?
Vous qui gardez si bien! Mon futur directeur,
Je ne vous croyais pas un si grand séducteur.
En effet, déposer une charge importune,
Vous confier mon cœur, mon salut, ma fortune,
Loin d'un monde pervers trouver le monde en vous;
Ce plan rit... et fait rire : il me paraît bien doux.
Mais non; vous nous traitez en dupes que nous sommes.
Les hommes sont légers; les saints plus que les hommes;
Et, si l'on s'avisait de ne vous point haïr,
Tout comme un courtisan vous pourriez me trahir.
Vous changeriez.

BRULART.

Jamais. Vous me faites injure.
Jamais. A vos genoux souffrez que je le jure.
J'en atteste mon cœur, le Ciel, et vos appas.

SCÈNE V.

NINON, HORTENSE, BRULART.

HORTENSE.

Un exprès... Ah! pardon.

NINON, à Brulart.

Ne vous dérangez pas.
Belle Hortense; approchez. Ce tableau vous enchante?

HORTENSE.

Il est vrai. L'attitude...

NINON.

Est pieuse.

HORTENSE.

Et touchante.

NINON.

S'il est à mes genoux, c'est pour me convertir.
(A Brulart.)
Vous pouvez maintenant vous lever et sortir.

BRULART, à Hortense, en se relevant.

Madame excusera la ferveur de mon zèle.

NINON.

Adieu. Soyez du moins un directeur fidèle,
Et sachez qu'aujourd'hui je compte vous revoir.

BRULART.

J'ai bien peur...

NINON.

Je le veux. Vous reviendrez ce soir.

BRULART.

Pour...

NINON.

Oh! ne craignez rien; c'est pour causer ensemble.

BRULART.

Soit.

NINON.

Vous le promettez ?

BRULART, tendrement.

Je le promets.

SCÈNE VI.

NINON, HORTENSE.

NINON.

Je tremble
Que ce maudit Brulart ne nous mène un peu loin,
Et de la grande dame on aurait fort besoin.

HORTENSE.

Un exprès de Versaille en vos mains veut remettre
Un paquet important.

NINON.

Si c'était notre lettre!

HORTENSE.

Je l'espère.

NINON.

C'est bon : ce n'est pas encor tout.
J'imagine un moyen de le pousser à bout.
Il a fort peu d'esprit, mais beaucoup d'impudence ;
Venez. Ardeur, courage, activité, prudence :
Il faut avec le saint terminer aujourd'hui,
Sans éclat, sans colère, en nous moquant de lui.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

. . . . . .
. . . . . .

SCÈNE II.

. . . . . .
. . . . . .

SCÈNE III.

AUBERTIN.

Je connais ces jongleurs à front jésuitique,
Cette espèce rampante, esclave et despotique.

Mais c'est là ce qu'il faut. Les mœurs de Port-Royal,
Les vertus d'un Arnaud, les talens d'un Pascal,
A la cour, après tout, rendaient peu de service :
On y vend l'ignorance; on y vend mieux le vice.
Un roi, même à confesse, a besoin d'un flatteur.
L'antichambre est partout. Un valet directeur!
Des saintes à boudoir! des saints très-incrédules!
Charlatans odieux autant que ridicules,
Agitant un hochet fait pour les vieux enfans!
Il faut le respecter : c'est le hochet du temps.
Il est cher : on se plaint, mais on paie... et l'on danse;
Le tout, suivant les *us* du bon pays de France.

SCÈNE IV.

AUBERTIN, BRULART.

AUBERTIN.

Ah! serviteur.

BRULART.

Que Dieu soit avec vous.

AUBERTIN.

Monsieur,
Me connaissez-vous?

BRULART.

Non. Je n'ai pas cet honneur.
Pourrai-je avoir celui de parler à madame?
Je suis l'abbé Brulart.

AUBERTIN.

(A part.)
Je le sais. La belle ame!...
(Haut.)
Causons tous d'eux. Bientôt madame va rentrer.

BRULART.

Excusez-moi, monsieur; je ne puis demeurer.

AURERTIN.

Et pourquoi donc?

BRULART.

Je suis, pour affaires pressantes,
Mandé chez un ministre à six heures sonnantes.

AUBERTIN.

Il en est cinq au plus. Ne perdons point de temps.
Vous avez un dépôt de deux cent mille francs
Du bien de feu Gourville.

BRULART.

Eh! pure calomnie.

AUBERTIN.

Cherchez : rappelez-vous un dépôt...

BRULART.

Je le nie.

AUBERTIN.

Le nier, c'est fort mal; mais vous l'avez pourtant.

BRULART.

Vous pouviez m'épargner ce propos insultant.

AUBERTIN.

Rendez; je vous promets beaucoup de politesse.
Ayons en actions plus de délicatesse,
Et moins dans les discours. Le dépôt est certain.

BRULART.

Mais, qui donc êtes-vous?

AUBERTIN.

Jean-Christophe Aubertin.

BRULART.

Oh! j'y suis. Aubertin, notaire de Gourville.

AUBERTIN.

Vous ne vous trompez pas.

BRULART.

Fort connu dans la ville.

AUBERTIN.

Je m'en flatte.

BRULART.

Et suspect pour ses opinions.
Aimant fort peu la bulle.

AUBERTIN.

Encor moins les fripons.

BRULART.

Respectez mon état.

AUBERTIN.

Respectez-le vous-même.

BRULART.

Vous m'outragez, monsieur. Quelle insolence extrême!
Un grand pénitencier! un serviteur de Dieu!
Prêchant devant le roi!

AUBERTIN.

Prêchez vous donc un peu.

BRULART.

Vous êtes janséniste.

AUBERTIN.

Eh! non; je suis notaire;
Véridique de plus, et bon dépositaire.
Pour vous... Mais patience... on saura tout...

BRULART.

Comment!

AUBERTIN.

Fallût-il vous citer.

BRULART.

Où donc?

AUBERTIN.

Au parlement.

BRULART.

Un prêtre!

AUBERTIN.

Et pourquoi pas?

BRULART.

L'impiété!

AUBERTIN.

Sottise.

Vous avoûrez la somme entre vos mains remise;
Comme on peut l'attester.

BRULART.

Qui?

AUBERTIN.

Par exemple, moi;
Moi, notaire royal, et conseiller du roi,
Homme grave, homme rond, dont la parole est crue
Marguillier de Saint-Paul, ayant pignon sur rue.

BRULART.

Fort bien. Vous serez seul.

AUBERTIN.

Et madame Ninon!
Nous vous ferons parler. Vous direz oui.

BRULART.

Ou non.

AUBERTIN.

Vous direz oui! Les saints n'ont pas tant de malice.
C'est un péché mortel de mentir à justice.
Elle vous rendrait sage; et vous vous trouveriez
Plus honnête homme au fond que vous ne le croyez.

BRULART.

C'est ce qu'il faudra voir. Nous crîrons au scandale;
A la religion.

AUBERTIN.

Toujours.

BRULART.

A la morale.

AUBERTIN.

Nous crîrons au voleur; et je vais de ce pas...
Attendez. Je reviens.

BRULART.

Oh! l'on ne vous craint pas.
(Seul.)
Si fait pourtant : je crains cet enragé notaire.
Je voudrais éviter l'éclat dans cette affaire;
Mais...

SCÈNE V.

BRULART, GOURVILLE.

GOURVILLE, à part.

Imprudence ou non, ma foi, je n'y tiens plus.

BRULART, rêvant.

Faisons taire Aubertin pour deux milliers d'écus.
Il ne se taira pas.

GOURVILLE, haut.

Ni moi.

BRULART.

Qu'est-ce?

GOURVILLE.

Honnête homme,
Reconnaissez-moi vite, et rendez-moi la somme,

Qu'autrefois, comme un sot, j'osai vous confier.

BRULART.

Vivant! et de retour! A ce point m'effrayer!
Quel péril! un ami déplorait votre absence :
Vous le faites gémir, mais de votre présence.
Du mystère! un secret! car l'on vous tient pour mort.

GOURVILLE.

Tenez-moi pour vivant.

BRULART.

Mais vous avez grand tort.

GOURVILLE.

D'être vivant?

BRULART.

Non pas.

GOURVILLE.

De quoi donc?

BRULART.

De permettre
Que l'on sème un faux bruit qui peut vous compromettre

GOURVILLE.

Soit. Rendez-moi d'abord mes contrats.

BRULART.

Vos amis
Pourraient en même temps se trouver compromis.

GOURVILLE.

Mes contrats.

BRULART.

Se cacher. L'étourderie est grande.

GOURVILLE.

Mes contrats.

BRULART.

Pour ce soir, monsieur Colbert me mande.
Serait-ce... ?

GOURVILLE.

Mes contrats.

BRULART.

J'ai bien peur que la cour...
Et si monsieur Colbert vous savait de retour !

GOURVILLE.

N'ayez point de frayeur. J'espère...

BRULART.

Ah ! l'espérance !
Vous avez très-mal fait de revenir en France.

GOURVILLE.

Mais...

BRULART.

Vous étiez si bien ! J'ai peine à vous revoir.

GOURVILLE.

Je le crois.

BRULART.

Je voudrais qu'il fût en mon pouvoir
De vous faire à l'instant rejoindre votre asile ;
Et, plus vous seriez loin, plus je serais tranquille.

GOURVILLE.

Vos discours ambigus ne sauraient me tromper :
J'ai pu vous croire honnête, et me laisser duper ;
Mais avec Aubertin je viens de vous entendre.
Vous niez les dépôts.

BRULART.

Qu'avait-il à prétendre ?
Je ne m'explique point avec les étrangers.
Un aveu de ce genre a toujours ses dangers.

GOURVILLE.

Laissons-là des dangers que je ne puis comprendre.
Comment agirez-vous avec moi ?

BRULART.

Je dois rendre...

GOURVILLE.

C'est parler.

BRULART.

Rendre grace à Dieu, dont la bonté
Vous ramène à Paris en parfaite santé.

GOURVILLE.

Rendrez-vous mon dépôt ?

BRULART.

Tenez. Dans votre affaire,
Un honnête, avisé, discret dépositaire,
Voit l'intérêt du Ciel, et voit encor...

GOURVILLE.

Le sien ?

BRULART.

Non ; l'intérêt du Ciel n'est autre que le mien.
Mais l'intérêt du roi!

GOURVILLE.

Du roi!

BRULART.

Du roi lui-même.

GOURVILLE.

Vous me croyez proscrit : je vous devine, et j'aime
A vous voir protéger et le Ciel et le roi.
Il s'agit de mon bien : vous n'oubliez que moi.

BRULART.

On est chrétien, sujet, et la prudence exige
De réfléchir...

GOURVILLE.

A quoi?

BRULART.

De réfléchir, vous dis-je.

GOURVILLE.

Ah! pour ne point voler il faut donc réfléchir?

BRULART.

Certains cas à prévoir, certains pas à franchir...

GOURVILLE.

J'ai trop long-temps souffert tant d'escobarderie;
Par un mot décisif terminons, je vous prie.

BRULART.

Oui, car je suis pressé. Terminons. Au revoir.

GOURVILLE.

Vous prétendez sortir?

BRULART.

Hélas! c'est mon devoir.
Six heures moins un quart! le rendez-vous m'appelle.

GOURVILLE.

Au fait.

BRULART.

Monsieur Colbert mérite un peu de zèle.

GOURVILLE.

Deux mots.

BRULART.

Un rendez-vous! Je le crois important.

GOURVILLE.

Comptez-vous rendre?

BRULART.

Adieu. Monsieur Colbert m'attend.

SCÈNE VI.

GOURVILLE.

Le voilà donc cet homme en qui j'eus confiance!
Ami de mes parens! guide de mon enfance!
Et croyez maintenant aux charlatans sacrés.

Si leur ame est de plomb, tous leurs mots sont dorés.
Quelle race, grand Dieu! Molière l'a bien peinte;
Mais par malheur en France il ne l'a pas éteinte.

SCÈNE VII.

GOURVILLE, AUBERTIN.

AUBERTIN.

Monsieur l'homme de Dieu, le grand pénitencier;
Vous serez, ce soir même, invité, par huissier,
A rendre, après décès du feu sieur de Gourville,
La somme...

GOURVILLE.

Embrassez-moi.

AUBERTIN.

Jamais.

GOURVILLE.

Que votre bile
S'apaise, mon ami : regardez-bien; c'est moi,
Et je n'ai pas encor préché devant le roi.

AUBERTIN.

Gourville! Me trompé-je? Il est vivant!

GOURVILLE.

De grace,
Cher et brave Aubertin, souffrez qu'il vous embrasse.

AUBERTIN.

C'est vous-même, ou quelqu'un qui vous ressemble fort.

Oui. Vous êtes maigri; mais vous n'êtes pas mort.

GOURVILLE.

Mon bon, mon vieil ami!

AUBERTIN.

Sans doute. Il est fidelle,
Celui-là. Vous venez démentir la nouvelle?

. . . . . .

. . . . . .

FIN DU THÉATRE POSTHUME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Sur la Liberté du Théatre en France. . . . . Page. v
Tibère. 3
OEdipe-roi. 83
OEdipe a Colone 151
Électre 205
Nathan le Sage. 231
Fragmens des Portraits de Famille. 305
Fragmens de Ninon. 369

BINDING SLIP: MAY 22 1970

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2207
C34
v.3

Chénier, Marie Joseph Blaise
Théâtre